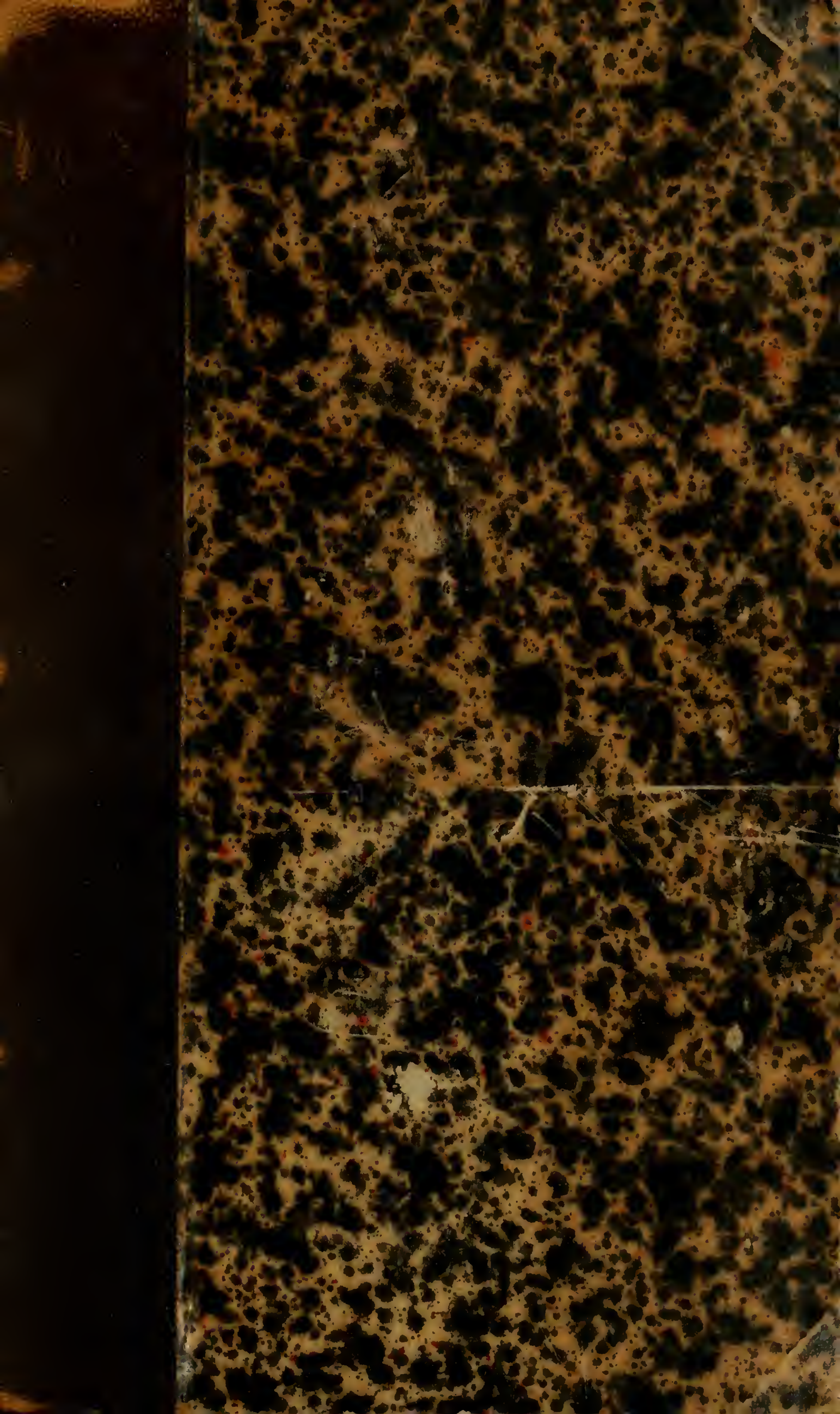
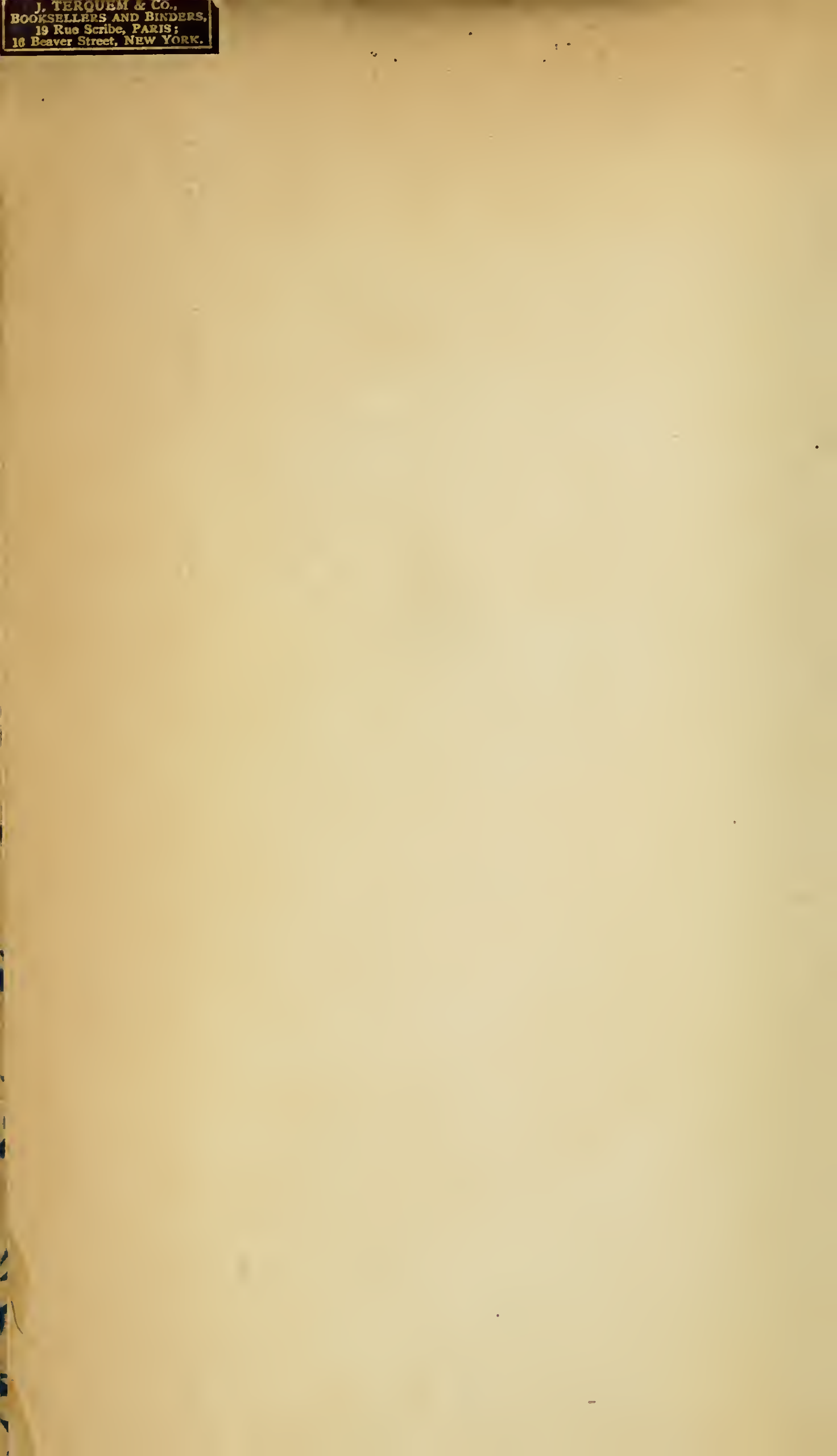







J. TERQUEM & Co.,
BOOKSELLERS AND BINDERS,
19 Rue Scribe, PARIS;
16 Beaver Street, NEW YORK.

LES ÉTATS-UNIS
DU
MEXIQUE

DANS LA MÊME SÉRIE

Les Richesses du Canada, par EDMOND J.-P. BURON. Troisième édition, revue. Trois cartes. 7 50

Les Richesses de l'Amérique centrale : Guatémala, Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica, par DÉSIRÉ PECTOR, Consul général en France du Nicaragua et du Honduras. Deuxième édition. Avec carte. 7 50

Les Grandes Antilles, par DANIEL BELLET, Professeur à l'École des Sciences politiques. Avec carte . . . . 6 »

Les Petites Antilles, par PAUL CHEMIN DUPONTÈS, Chargé de la Statistique à l'Office colonial. Deux cartes. 7 50

Le Pérou économique, par PAUL WALLE. Deuxième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française. Illustrations et carte hors texte. . . . . 9 »

Au Brésil : De l'Uruguay au Rio São Francisco, par PAUL WALLE. 95 illustrations et cartes. Prix. 8 50

Au Brésil : Du Rio São Francisco à l'Amazone, par PAUL WALLE. 105 illustrations et 13 cartes. Prix. 8 50

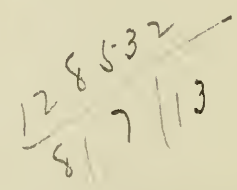
Au Pays de l'Or Noir. — Le Caoutchouc du Brésil, par PAUL WALLE. 62 illustrations et 3 cartes. Prix. 4 50

Cte MAURICE DE PÉRIGNY
Chargé de missions.

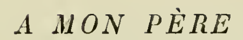
LES ÉTATS-UNIS DU MEXIQUE

PRÉFACE DE M. MARCEL DUBOIS
Professeur de Géographie coloniale à la Sorbonne.





LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE
E. GUILMOTO, Éditeur
6, Rue de Mézières, PARIS



A MON PÈRE

PRÉFACE

Le livre que M. le comte de Périgny consacre aux États-Unis du Mexique mérite en France un accueil tout particulièrement favorable. Il paraît dans un moment où notre plus sympathique attention est attirée vers le Mexique où nous comptons une colonie laborieuse et justement estimée ; il atteste un esprit d'observation délicat et discret; et le charme de ces qualités se traduit souvent dans un style très personnel.

M. de Périgny est, dans toute l'acception du terme, un voyageur de bonne foi... j'ajoute un voyageur de bon ton, ce qui ne gâte rien. Il n'a rien de l'explorateur résolu à démontrer qu'il a vu le plus remarquable pays du monde à seule fin de prouver qu'il est le plus remarquable des explorateurs. Rien de hâbleur, rien d'affecté dans sa manière : toujours une simplicité vivante, de bonne humeur, mais de bon aloi. Vous cherchiez un explorateur et vous trouvez un homme.

Un trait me frappe entre tous dans la tenue de ce

livre : c'est une véracité parfaite qui n'exclut en rien la sympathie envers des hôtes parmi lesquels il a dû laisser nombre d'amis. Lisez les pages qu'il consacre aux hommes politiques du Mexique contemporain et vous serez frappé d'une réserve que n'ont point imitée la plupart de ses devanciers ; on sent qu'il ne juge point ces personnages en raison du seul accueil qu'il a pu recevoir des uns ou des autres, mais en ayant égard à l'intérêt national d'un peuple qu'il aime et connaît bien. Il y a la même délicatesse de conscience dans les appréciations bienveillantes qu'il porte sur le compte des populations Indiennes ou de la jeune armée Mexicaine. Il y a plaisir à deviner combien cette attitude a sûrement fait estimer là-bas notre compatriote.

Ses descriptions purement géographiques donnent une égale impression de sincérité et de bonne foi. Elles sont sobres, pourtant, et exactes et soignées dans leurs moindres détails. M. de Périgny semble souvent craindre d'importuner le lecteur par un retour sur des sujets déjà traités dans d'autres livres : il se défend de faire œuvre didactique, et par là même nous apprend beaucoup. Il nous conte ses voyages sans en suivre servilement l'itinéraire : son livre garde un ordre descriptif inspiré par la conscience des grandes divisions naturelles du pays mexicain, et pourtant il conserve le charme de l'imprévu d'un carnet d'exploration. L'auteur a beaucoup vu, beaucoup lu, mais a su faire une adroite sélection de ses souvenirs de voyage et de lecture.

Malgré cette variété, son volume porte la marque classique d'une excellente préoccupation, celle de nous révéler les ressources économiques des États-Unis Mexicains. Une conférence fort distinguée, faite à la

Société de géographie commerciale, nous avait révélé la remarquable aptitude de M. de Périgny à traiter ces délicates questions d'intérêt. Et par là son œuvre sera d'une efficacité complète en France. Elle aura éclairé l'opinion de nos industriels et de nos commerçants dont le rôle est encore si tristement secondaire dans un pays où nous sommes désormais accueillis avec sympathie ; et parmi les lecteurs mondains elle révélera une société de l'Amérique latine qui a son mérite et ses vertus. Je souhaite aux Français qu'on lise beaucoup M. de Périgny à Mexico : mais je souhaite aussi qu'on le lise en France.

Sèvres, 30 Novembre 1911.

MARCEL DUBOIS.

LES ÉTATS-UNIS
DU MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

Période Précolombienne. — Conquête Espagnole.

Les anciennes races. — Les Toltèques. — Quetzalcoatl. — Les Chichimèques. — Les Aztèques. — Fondation de Tenochtitlan. — Calendrier aztèque. — Fête du renouvellement du feu. — Le grand *Teocalli.* — Les Mayas. — Architecture Maya. — Arrivée de Cortez. — Siège de Tenochtitlan. — Bataille d'Otompan. — Prise et destruction de Tenochtitlan.

Au bout du Paseo de la Reforma, cette large voie qui traverse tout Mexico en servant de trait d'union entre la calle San Francisco, l'Alameda et l'avenue de Chapultepec, s'élève un monument imposant, hommage rendu par les Mexicains d'aujourd'hui, fiers de leur indépendance reconquise, aux Mexicains d'autrefois, au chef valeureux qui lutta désespérément dans sa capitale de Tenochtitlan contre les troupes de Cortez, pour la défense de son empire et de sa race, à Cuauhtemoc, le dernier empereur des Aztèques.

C'est tout le passé glorieux du Mexique qu'évoque cette statue, l'histoire prodigieuse de ces races indigènes arrivées à un haut degré de civilisation et dont la mystérieuse origine n'a pas encore pu être complètement éclaircie par la science moderne. Une fois déjà, au cours d'une histoire que nous ignorons presque tout entière, le Mexique fut un grand pays. A une époque très reculée, sur le plateau de l'Anahuac, dans la vallée fertile d'Oaxaca, au milieu des vastes plaines de Tabasco et de Chiapas, arrosées de nombreux cours d'eau, s'élevaient majestueusement les grands édifices et les cités dont témoignent les ruines grandioses que nous admirons encore aujourd'hui. Les superbes pyramides du Soleil et de la Lune à Teotihuacan, la cité sainte, celle de Cholula qui couvre une superficie de plus de 40 acres, le Temple de Tepotzlan, les ruines de Mitla et de Montealban, de Palenque, de Piedras Negras, sont autant de témoignages magnifiques de la culture des peuplades primitives qui habitèrent le Mexique, les Toltèques, les Chichimèques, les Aztèques.

Plusieurs théories ont été émises sur l'origine des tribus qui peuplèrent cette terre du Mexique, mais jusqu'à présent aucune d'elles n'a pu être considérée comme définitive, faute de preuves absolues venant confirmer leurs hypothèses. Certains les font descendre des Juifs, d'autres des Carthaginois, des Égyptiens, des Phéniciens ou des Chinois. De même la route par laquelles ces premières tribus seraient venues s'établir au Mexique a été l'objet de nombreuses spéculations.

Certains les font passer d'Asie en Amérique par le détroit de Behring, prétextant qu'à une époque reculée les deux continents étaient sans doute plus rapprochés l'un de l'autre et que la mer congelée à cet endroit offrait

un facile passage. D'autres prétendent que jadis une flotte chinoise partie à la conquête du Japon fut dispersée à la suite d'une tempête et qu'une partie entraînée par le Kuro Siwo, un courant très fort qui traverse l'Océan Pacifique, arriva aux côtes de la Californie. A l'appui de cette théorie on fait remarquer la similitude de traits et de coutumes qui existe entre certaines tribus mexicaines et les fils du Céleste Empire.

D'autre part les ruines de Palenque dans le sud du Mexique sont absolument différentes des ruines de Casas Grandes et de Chicomostoc édifiées dans le Nord, ce qui indiquerait que des races nettement distinctes ont habité le Mexique. Aussi certains auteurs ont-ils expliqué l'existence des belles cités, dont on retrouve les traces dans la péninsule du Yucatan et dont certains bas-reliefs rappellent les bas-reliefs égyptiens, en supposant que cette péninsule était le prolongement de l'Atlantide, cette île immense qui aurait jadis uni l'Afrique avec l'Amérique. Mais là encore rien ne démontre si l'on se trouve en présence d'une fiction ou d'une réalité.

Enfin il existe une dernière théorie, qui n'est nullement invraisemblable. D'après celle-ci la civilisation qui a laissé de si magnifiques traces dans l'Amérique Centrale ne tirerait pas nécessairement ses origines d'une civilisation importée de l'Orient ou de l'Occident, mais au contraire serait autochtone, c'est-à-dire se serait développée spontanément, créée par une race indigène spéciale à cette région.

Ce qui est certain, d'après les squelettes fossiles découverts près de Mexico, c'est que le Mexique était déjà habité à une époque très ancienne.

Avant l'arrivée des Toltèques, les plus anciens sur lesquels on ait quelques données certaines, la plus grande

partie du territoire était occupée par les Otomis au centre, les Pames au Nord, et dans le reste du territoire les Ulmèques, les Xicalancas et la grande famille Mixtecozapotèque.

Les Toltèques s'étaient établis en Californie, au Nord du Rio Gila. Après de longues années de prospérité, deux princes de lignée royale se révoltèrent et, vaincus, abandonnèrent leur pays, suivis par un grand nombre de partisans. On place l'époque de cette émigration vers l'an 544 de notre ère. Par étapes successives, ils arrivèrent, en 661, à Tollan (Tula), à douze lieues de Mexico, qu'ils choisirent définitivement comme capitale.

C'est quelques années après cet événement que la légende place l'arrivée de Quetzalcoatl, cet homme au teint clair, portant de longs cheveux blonds et une barbe touffue. Il règne à Tollan, enseigne aux Toltèques une religion où les sacrifices humains étaient proscrits, la vertu et l'austérité particulièrement recommandées. Il embellit la capitale, développe les arts et les sciences, donne un grand essor à l'agriculture. Au bout de vingt ans, attaqué par le roi de Culhuacan, il préfère abandonner sa capitale afin d'éviter toute effusion de sang et quitte Tollan en annonçant que ses descendants y reviendront un jour. Arrivé dans les plaines de Huitzilapan, il fonde avec le concours de peuplades Ulmèques la ville de Cholula, y séjourne dix ans, puis, de nouveau attaqué par le roi du Culhuacan, il disparaît. Les sujets lui rendent les honneurs divins et élèvent un temple à sa mémoire au sommet de la grande pyramide.

Si forte était la superstition chez les Indiens qu'au moment où arrivèrent les Espagnols à Vera-Cruz ils crurent voir en eux des êtres extraordinaires, les descendants de leur dieu Quetzalcoatl.

Les Toltèques adoraient le soleil et leurs autres dieux

avec grande déférence, leur offraient des fleurs, leur brûlaient des parfums. Plus tard, ils prirent l'habitude, chaque année, de sacrifier à Tlaloc, le dieu de la pluie, cinq jeunes vierges dont on arrachait le cœur pour le lui présenter en offrande.

Ils connaissaient l'agriculture et les arts, cultivaient le coton, le maïs, les haricots et différents légumes. Ils savaient tisser, travailler l'or, l'argent et les pierres précieuses, composaient d'admirables mosaïques de plumes. Ils avaient aussi certaines notions d'astronomie, calculaient le temps et se servaient de peinture hiéroglyphique pour suppléer à l'écriture phonétique qu'ils ignoraient.

Mais, dans l'impossibilité où nous sommes d'établir une coïncidence exacte entre leur chronologie et la nôtre, il est difficile de préciser l'époque de ces premiers faits de leur histoire.

Leurs rois gouvernèrent ainsi le pays du Mexique jusqu'en 1116, époque à laquelle ils furent vaincus par les Chichimèques et obligés d'abandonner leurs terres pour se diriger vers le Sud, les uns vers le Yucatan, les autres vers le Guatemala.

Les Chichimèques venaient également du Nord; ils étaient d'une race différente, parlaient un idiome spécial, aujourd'hui complètement perdu, et possédaient une civilisation très inférieure, qu'ils affinèrent au contact des familles toltèques restées sur le plateau de l'Anahuac. Ils s'allièrent aux différentes tribus de langue nahuatl qui arrivèrent tour à tour et formèrent un empire important sur les bords du lac de Texcoco, avec Texcoco comme capitale. Le roi Techotlalatzin, qui monta sur le trône en 1357, divisa son empire en 47 seigneuries et forma trois conseils; l'un composé des seigneurs les plus nobles s'occupait des affaires les plus importantes de l'État, un

autre formé des chefs militaires veillait à l'organisation de l'armée, un troisième veillait aux finances. Mais ce fractionnement fut une cause de troubles nombreux ; et en même temps les états voisins s'agrandissaient et se fortifiaient, d'une part les Aztèques, d'autre part les Tecpanèques. Au début du xve siècle la capitale des Chichimèques était détruite et leur roi Ixtlilxochitl assassiné. Le fils de celui-ci, le vaillant et sage Nezahualcoyotl, réussit en 1431 à recouvrer ses états, grâce à l'aide du roi mexicain, et sous son règne la ville de Texcoco mérita d'être appelée l'Athènes de l'Anahuac. Il créa différents collèges où étaient enseignées l'astronomie, la médecine, la peinture et l'histoire, fit construire de somptueux palais, des temples magnifiques, entre autres celui qu'il dédia au « Dieu inconnu » qu'il croyait, comme il le dit dans une de ses poésies, « devoir être le Créateur de l'Univers et qui seul pouvait le consoler dans son affliction et calmer l'angoisse de son cœur. » Un grand faste était déployé à sa cour ; son trône était en or massif, enrichi de turquoises et d'autres pierres précieuses, placé sous un dais tout en plumes. Après 41 ans de règne il mourut. Son fils Nezahualpilli qui lui succéda marcha sur ses traces et se fit remarquer par sa sévérité inflexible dans l'accomplissement des lois, châtiant impitoyablement tous ceux qui manquaient à leurs devoirs, fussent-ils de sa propre famille. Profondément affecté par les présages de la ruine de l'Anahuac, il quitta le pouvoir pour s'adonner à l'astronomie et mourut en 1516. Le royaume fut divisé entre trois de ses fils, Cacamatzin, Cohuanacotzin et Ixtlilxochitl. Le premier fut remis par Moctezuma à Hernan Cortez et chargé de fers par celui-ci ; le second combattit vaillamment aux côtés de Cuauhtemoc pour l'indépendance de sa race tandis que le troisième, ennemi

acharné des Aztèques, embrassa le parti du Conquistador pour lequel il fut à maintes reprises un auxiliaire précieux.

Les Aztèques ou Mexicains parurent vers le milieu du XIIIe siècle. Ils venaient du Nord, d'Aztlan, le « pays des hérons », situé dans la Californie au delà du Rio Colorado, et faisaient partie des sept tribus de langue nahuatl qui tour à tour envahirent le Mexique, les Xochimilcas, les Tecpaneccas, les Colhuas, les Chalcas, les Tlahuicas, les Tlaxcaltecas et enfin les Aztecas. Ils voyagèrent longtemps, de vallée en vallée, sous la direction de leur dieu Huitzilopochtli ou Mexitli ; passant successivement à Ameca, Cocula, Sayula, Zacatula, Malinalco, ils arrivèrent en 1196 à l'ancienne cité de Tollan où ils séjournèrent neuf ans. Reprenant leurs pérégrinations ils se dirigèrent sur Tzompango, dont le seigneur Tochpanecatl maria son fils Ilhuicatl avec une jolie mexicaine Tlapacatzin ; ils y demeurèrent sept ans, puis se rendirent à Tizayocan où Tlapacatzin mit au monde Huitzilihuitl, le chef futur des Aztèques. Ils restèrent une vingtaine d'années à Tolpetlac et Tepeyacac, mais chassés par les Chichimèques ils vinrent s'établir en 1245 sur les rochers de Chapultepec (la colline aux sauterelles). Obligés d'abandonner cet endroit ils se réfugièrent à Acolco où ils vécurent misérablement pendant cinquante-deux ans et d'où ils furent chassés par les Colhuas qui les reléguèrent dans l'île malsaine de Tizapan peuplée de serpents venimeux. Mais après un combat sanglant où ils aidèrent ceux-ci à vaincre leurs ennemis les Xochimilcas ils obtinrent leur liberté, allèrent s'établir à Acatzitzintlan puis à Ixtacalco et à Mixiuhtlan, sur les bords du lac de Texcoco. Enfin ils aperçurent sur un des îlots du lac un rocher avec un nopal sur lequel un aigle tenait dans ses serres un serpent, signe annoncé par l'oracle qui devait marquer la fin de leur voyage.

Aussitôt les Aztèques construisirent une cabane de bambous qui fut le premier temple de leur dieu puis d'autres huttes pour leurs demeures réparties entre quatre quartiers : Moyotla au sud-ouest, Teopan Zoquipan au sud-est, Cuepopa au nord-ouest et Atzacualco au nord-est.

C'est ainsi que fut fondée en 1325 la cité de Tenochtitlan (tenochti, nopal, tlan, pays), la capitale du royaume des Mexicains dont se séparèrent douze ans plus tard différents groupes pour former la nation de Tlatelolco. Tributaires du roi tecpanèque d'Azcapozalco, les Aztèques de Tenochtitlan se choisirent en 1376 un souverain dans la personne d'Acamapictli, petit-fils du chef fameux Huitzilihuitl, tandis que ceux de Tlatelolco proclamaient roi Quaquahtipitzahuac, fils de Tezozomoc, seigneur d'Azcapozalco. Bien que la coutume s'établit par la suite d'élire comme successeur du souverain défunt son frère et, à défaut de celui-ci, un de ses neveux, la monarchie était élective. A la mort du roi, les quatre électeurs, tecatlatoque, les anciens, achcacautli, les chefs militaires, yahuiquihuaque, et les principaux seigneurs de la noblesse se réunissaient pour choisir entre ceux qui répondaient aux conditions exigées, un prince vaillant, instruit, pieux et sobre ; en même temps ils nommaient quatre conseillers pour aider le roi dans l'administration des choses publiques. Ce roi était le chef guerrier, le Tlacatecutli ; le second chef, le chef religieux, était le Cihuacoatl.

Dans toutes les guerres entreprises par Tezozomoc contre Ixtlilxochitl, l'empereur chichimèque établi à Texcoco, les souverains de Mexico et de Tlatelolco s'unirent au roi tecpanèque et obtinrent ainsi la réduction des impôts qui les accablaient. Mais Maxtla, le successeur de Tezozomoc, les opprima à tel point que le roi de

Mexico, Itzcoatl, se décida à secouer son joug et, pour cela, réussit à faire alliance avec Netzahualcoyotl qui venait de reconquérir le royaume de Texcoco enlevé à son père. Dans un combat terrible, les troupes alliées d'abord vaincues, enflammées par la vaillance de leurs chefs, défirent complètement l'armée tecpanèque et s'emparèrent de la ville d'Atzcapotzalco qu'ils détruisirent de fond en comble. Le roi Maxtla fut trouvé caché dans les bains d'un de ses jardins et sacrifié aux dieux.

Ainsi prit fin, en 1428, la monarchie tecpanèque. Les rois vainqueurs formèrent une confédération en s'adjoignant le roi de Tlacopan, auquel fut donnée une portion du royaume tecpanèque, l'ancien État d'Azcapotzalco et la province de Muzahuacan.

Pour toutes causes graves les rois devaient s'entendre avant d'agir, et quant aux territoires dont on se rendrait maître, ils seraient partagés par deux cinquièmes au roi de Texcoco, deux cinquièmes à celui de Mexico, et un cinquième au roi de Tlacopan.

Onze rois régnèrent successivement à Tenochtitlan. Les Aztèques subjuguèrent peu à peu presque tous leurs ennemis et leur empire arriva rapidement à un haut degré de prospérité, surtout sous le règne de Moctezuma Ier, vers le milieu du xve siècle.

« On cultivait jusqu'aux montagnes les plus escarpées, dit l'historien indigène Ixtlilxochitl, et le moindre village avait plus d'habitants que n'en ont maintenant les villes les plus florissantes de la Nouvelle-Espagne. » Chef habile et guerrier intrépide, Motecuhzoma Ilhuicamina (Moctezuma Ier) se préoccupa aussi de former des Conseils d'État composés de personnes prudentes et éprouvées, institua des tribunaux pour l'administration de la justice, créa de nombreuses écoles, embellit la capi-

tale et l'approvisionna d'eau par le grand aqueduc de Chapultepec qu'il fit construire en 1465. Il édifia un nouveau temple et promulgua des lois sévères contre l'ivresse, le vol et l'adultère.

C'est sous son règne, en 1449, que la ville de Mexico fut couverte par les eaux du lac. Pour éviter le retour de semblable catastrophe, les trois rois confédérés firent construire une immense digue de quinze mètres de large et longue de trois lieues. Les années suivantes la neige tomba avec tant d'abondance que toutes les récoltes furent anéanties ; il s'ensuivit une famine qui fit des ravages effroyables, malgré la libéralité des trois chefs de l'empire qui distribuèrent à leurs sujets tout le maïs qu'ils avaient entassé dans leurs greniers.

Les prêtres consultés répondirent qu'Huitzilopochtli irrité réclamait un plus grand nombre de victimes humaines dont le cœur lui servait d'aliment. Il fut alors convenu que l'empire entreprendrait à époques fixes contre les républiques voisines de Tlaxcala, de Huexotzinco et de Cholula une guerre sainte afin d'obtenir des prisonniers pour les sacrifier à la divinité.

Axayacatl, le successeur de Moctezuma Ier, entreprit à son tour de nombreuses campagnes où il fut presque toujours heureux et contribua grandement à l'unité de l'empire et à l'agrandissement de son territoire. C'est à cette époque que l'on place la construction de la fameuse pierre du soleil et du *Tonalamatl* ou calendrier.

Les Aztèques avaient deux calendriers, un civil, dit compte du soleil, et un religieux, le Tonalamatl, qui servait de tableau chronologique des fêtes. Pour la vie civile le mois de vingt jours était divisé en quatre semaines, et pour les cérémonies religieuses les mois étaient fractionnés par périodes de treize jours. De cette

façon il y avait deux sortes d'années : l'année religieuse composée de vingt périodes de treize jours et l'année civile qui correspondait à l'année solaire. Celle-ci était divisée en dix-huit mois de vingt jours et, pour compléter le chiffre de 365 on ajoutait cinq jours appelés nemontemi, inutiles.

L'année commençait en mars et chacun des dix-huit mois était dédié à une divinité spéciale, en l'honneur de qui on célébrait de grandes fêtes, avec des processions et des sacrifices accomplis d'après un cérémonial minutieusement réglé. Tlaloc, le dieu des eaux, était particulièrement vénéré durant le premier mois), Atlacahualco, fin des pluies. Le second mois, Tlacaxipehnaliztli, écorchement d'hommes, était marqué par la fête de Xipe, dieu des orfèvres, où les prêtres se revêtaient de peaux de prisonniers écorchés vifs et parcouraient les rues en criant et en violentant les passants pour obtenir des aumônes.

Les troisième et quatrième mois, Tozoztontli, petite fête de nuit, et Huey Tozoztli, grande fête de nuit, étaient consacrés à Tlaloc et à Centeotl, la déesse du maïs, auxquels étaient sacrifiés des jeunes gens des deux sexes, tout enguirlandés de fleurs. La grande fête de Tezcatlipoca se célébrait le cinquième mois, Taxcatl. Tous étaient tenus de faire pénitence dix jours avant cette cérémonie pour laquelle on choisissait parmi les prisonniers de guerre le plus vaillant et le plus beau. Pendant une année il était vénéré comme l'image vivante de la divinité; quatre jeunes filles admirablement belles s'ingéniaient à lui plaire, à satisfaire ses moindres désirs, à garnir sa table de tout ce que le pays produisait de meilleur. Le jour de la fête le grand-prêtre s'emparait de lui avec toutes sortes d'égards, le couchait sur la pierre du sacrifice, et lui arrachait le cœur tandis

que son corps était porté avec respect au sommet de la pyramide où il était décapité et son crâne suspendu dans le Tzompantli ou temple des crânes. Ce même mois de grandes fêtes étaient célébrées en l'honneur du dieu de la guerre Huitzilopochtli, accompagnées de danses, de processions, de sacrifices de prisonniers et d'un grand nombre de cailles.

En juin, dans le mois Etzacualixtli, de jeunes enfants étaient noyés dans le lac pour obtenir du dieu Tlaloc des pluies abondantes, et dans le septième mois, Tecuilhuitzintli, une jeune vierge était immolée en l'honneur de Huixtocihuatl, déesse du sel, et le huitième mois, Hueytecuilhuitl, était consacré de nouveau à Centeotl, qui prenait alors le nom de Xilonen, maïs tendre. Le neuvième mois, Tlaxochimaco, fleuraison, était dédié au dieu du commerce et le dixième, Xocohuetzi, chute des fruits, au dieu du feu, Xiuhteuctli. Les prisonniers étaient peints en rouge pour simuler les flammes et obligés de danser en rond autour d'un grand feu accompagnés de leurs parrains; ceux-ci dansaient avec leurs victimes puis les jetaient dans le feu et les retiraient vivement afin de les remettre encore vivants aux mains des prêtres qui leur arrachaient le cœur. Le onzième mois, dédié à Teteoinan, la mère des dieux, s'appelait Ochpanixtli, nettoyage, parce que durant ce mois on s'occupait du nettoyage des temples et du repavage des rues. Le douzième, Teotleco, arrivée des dieux, commençait le 7 octobre; les rues étaient jonchées de fleurs et de verdure, les devants des maisons ornés de branches d'arbres pour le retour des divinités. Durant les treizième et quatorzième mois, Tepeilhuitl, fête des bois, et Quecholli, oiseau précieux, des prisonniers et des animaux capturés à la chasse étaient immolés en l'honneur des dieux des

eaux et des forêts et de Mixcoatl, la déesse de la chasse.

La grande fête en l'honneur de Huitzilopochtli avait lieu le quinzième mois, Panquetzaliztli, hisser les drapeaux. Les prêtres préparaient une statue de grandeur naturelle, faite de farine de maïs et de graines pétries avec le sang des victimes. Le dernier jour du mois ils la promenaient solennellement dans les villages autour de Tenochtitlan, puis, après une nuit passée en veille, en présence seulement du roi et des plus hauts dignitaires, le grand prêtre lançait une flèche contre elle. Il annonçait ensuite au peuple que le dieu était mort; la statue était divisée en deux parties réservées aux deux villes de Tenochtitlan et de Tlatelolco, puis répartie en de minces portions distribuées à la foule pour être mangées.

Enfin les trois derniers mois, Atemoztli, fin des eaux, Tititl, récolte des grains, Itzcalli, maison d'obsidienne, étaient dédiés aux dieux des eaux et des forêts, à Mictlanteuctli, dieu des enfers, dont la fête était marquée par des sacrifices nocturnes de prisonniers, et à Xiuhteuctli, le dieu du feu.

Le cycle des Aztèques, Xiuhmolpilli, contenait cinquante-deux années divisées en quatre périodes de treize années (tlalpilli). Il n'y avait que quatre figures pour distinguer les années : Tochtli, lapin, Acatl, roseau, Tecpatl, caillou, Calli, maison, et pour éviter la confusion les Aztèques faisaient précéder ces symboles de nombres. La première année s'appelait ce Tochtli, la seconde ome Acatl, la troisième yey Tecpatl, la quatrième nahui Calli, la cinquième macuilli Tochtli, la sixième, chicohuace Acatl, la septième chicome Tecpatl, la huitième chicuey Calli, la neuvième chiconahui Tochtli, la dixième matlactli Acatl, la onzième matlactli occe Tecpatl, la douzième matlactli omome Calli, et la treizième matlactli omey Tochtli. Ainsi

de suite pour les autres périodes qui commençaient naturellement la seconde par Acatl, la troisième par Tecpatl et la quatrième par Calli.

Pour leurs calculs les Aztèques se servaient de ces mêmes nombres. Quatorze se disait matlactli onahui tandis que quinze était de nouveau un mot simple, caxtolli, auquel ils ajoutaient les unités respectives caxtolli occe, caxtolli omome, caxtolli omey, caxtolli onahui jusqu'à vingt qui se disait cempohualli et correspondait au nombre des vingt doigts des mains et des pieds. Ensuite ils reprenaient les nombres simples avec la préposition ihuan, par exemple : vingt et un se disait cempohualli ihuan ce, vingt-cinq cempohualli ihuan macuilli, trente cempohualli ihuan matlactli. Pour les multiples de vingt ils ajoutaient le mot pohualli aux mots indiquant les autres nombres, par exemple : quarante, vingt multiplié par deux, ompohualli; soixante, vingt multiplié par trois, ieipohualli; deux cents, vingt multiplié par dix, matlacpohualli. Toutefois pour quatre cents ils se servaient d'un autre mot simple tzontli, précédé du nombre un, centzontli, et pour les multiples ils continuaient de la même façon : huit cents, ometzontli; six mille, c'est-à-dire quinze fois quatre cents, caxtollitzontli. Quand ils arrivaient au nombre huit mille ils employaient de nouveau un mot simple, xiquipilli, qu'ils faisaient également précéder des autres nombres; cexiquipilli, quarante-huit mille, c'est-à-dire six fois huit mille, chicohuacexiquipilli.

Les Aztèques n'avaient donc que dix nombres simples avec lesquels ils faisaient toutes sortes d'opérations d'arithmétique; de même dans leur numération écrite ils ne se servaient que de quatre espèces de caractères. Pour les nombres de un à dix-neuf, ils les indiquaient par des

points ou de petites barres répétés autant de fois qu'il y avait d'unités. Le nombre vingt était figuré par un petit drapeau, le nombre quatre cents par la pointe d'une plume d'oiseau et enfin le nombre huit mille par un sac.

Leur cycle était représenté par un cercle contenant les diverses figures Tochtli, Acatl, Tecpatl, Calli, entouré d'un serpent dont le corps formait quatre boucles correspondant au début des quatre périodes de treize années. De même l'année était représentée par un autre cercle autour duquel étaient rangées les figures symboliques des dix-huit mois avec dans le centre l'image de la lune.

A la fin de chaque cycle les Aztèques intercalaient treize jours pour faire concorder leur calendrier avec la marche du soleil et c'est pendant ces jours qu'ils célébraient leur grande fête du renouvellement du feu, le Toxiuhmolpilla, enchaînement des années. Croyant que le soleil qui les éclairait était le quatrième, les trois autres ayant été détruits par divers cataclysmes, ils craignaient de le voir détruit à son tour et attendaient avec angoisse le début d'un cycle nouveau. Le dernier jour du Xiuhmolpilli tous les habitants brisaient leurs meubles, déchiraient leurs vêtements, jetaient à l'eau leurs idoles et éteignaient leurs feux. Les prêtres vêtus de leurs insignes marchaient en procession solennelle vers la colline Huixachtecatl, près d'Ixtapalapan, à un peu plus de deux lieues au sud de Mexico. Tous attendaient dans le plus profond silence l'heure de minuit qui devait marquer la fin du monde. Si aucun phénomène ne se produisait, c'était un signe certain que le monde durerait un autre cycle. Une victime était immolée et les prêtres faisaient jaillir le feu nouveau de deux morceaux de bois qu'ils frottaient l'un contre l'autre. A la vue de la flamme la multitude poussait un immense cri de joie répété de village en village.

En 1487, à la cérémonie célébrée pour la consécration du grand *teocalli*, du temple gigantesque terminé par l'empereur Ahuitzol, on évaluait à six millions le nombre de personnes présentes et pendant ces fêtes qui durèrent quatre jours une quantité considérable de prisonniers furent sacrifiés aux dieux. Les historiens indigènes affirment qu'on en égorgea soixante mille, mais sans doute ces chiffres sont-ils quelque peu exagérés.

Par les quatre rues principales de la cité qui aboutissaient toutes à l'une des entrées du temple les prisonniers marchaient par rangées de quatre, parés d'habits de fête et de coiffures de plumes. Arrivée à la plate-forme du temple la victime était saisie par quatre prêtres et étendue sur la pierre des sacrifices. Ahuitzol, au lever du soleil, avait donné le signal; d'un couteau d'obsidienne il ouvrait la poitrine du captif, lui arrachait le cœur, le présentait aux quatre points cardinaux et l'offrait ensuite à la féroce divinité. Quand il fut las il passa le couteau au grand prêtre et quand, à son tour, les forces de celui-ci furent épuisées les autres prêtres continuèrent le massacre.

D'après Sahagun, dans son *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, « la cour de ce temple était très vaste; on peut l'évaluer à une superficie carrée de vingt brasses de côté. Elle était dallée partout et elle renfermait dans son enceinte un grand nombre d'édifices et de tours. Celles-ci étaient de différentes hauteurs et chacune d'elles était dédiée à une divinité particulière. La principale entre toutes et la plus élevée était placée au milieu et dédiée au dieu Uitzilopochtli, Tlacauepan Cuexcotzin. Cette tour était divisée au sommet, de manière à simuler deux tours séparées, au haut desquelles se trouvaient deux chapelles ou autels. Chacune d'elles avait sa toiture distincte et se terminait par des

devises particulières. Dans l'une, qui était la principale, se trouvait la statue de Uitzilopochtli, appelée en d'autres termes Ilhuicatl xoxouhqui (ciel bleu) et dans l'autre l'image du dieu Tlaloc. Devant chacune d'elles s'élevait une pierre arrondie en forme de billot, qu'on appelait techcatl, sur laquelle on tuait ceux qui étaient sacrifiés en l'honneur du dieu. Du haut de la pierre jusqu'en bas existait un ruisseau formé par le sang de ceux qui y étaient sacrifiés. »

Toutes ces guerres successives que les Aztèques durent entreprendre contre leurs voisins, dans le seul but d'obtenir des victimes, afin de satisfaire les appétits sanguinaires de leur terrible dieu, augmentèrent considérablement leur empire et celui-ci, à l'arrivée des Espagnols, touchait aux deux océans sur presque toute son étendue.

Au sud de cet empire, dans la péninsule du Yucatan, les villes nombreuses édifiées sur cette grande dalle de roche calcaire disent toute la magnificence de la race Maya, la plus ancienne parmi celles qui peuplèrent ces régions, la puissance de ses chefs, le génie de ses architectes, l'ingéniosité et la patience de ses artistes.

L'emplacement de ces villes et la tradition s'accordent pour démontrer qu'il y eut au Yucatan deux courants d'émigration, l'un par l'Est, s'étendant de Bacalar à Chichen Itza et Itzamal, l'autre par l'Ouest, de Champoton à Campèche et à Uxmal.

A une époque impossible à fixer mais sans doute antérieure à l'ère chrétienne, un puissant empire théocratique florissait dans l'Amérique Centrale, l'empire des Xibalbaïdes dont on suppose que Palenque était la capitale. Ces Xibalbaïdes seraient les ancêtres directs des premiers habitants du Yucatan, les Itzas, qui vinrent par l'Orient et construisirent Itzamal, puis T'Ho (aujourd'hui

Mérida) et Chichen Itza. Ensuite vinrent les Mayas d'origine nahuatl, les Tutul Xius, qui fondèrent Mayapan et Uxmal. Kukulcan, qu'une tradition assez obscure dit être Quetzalcoatl, devint le législateur de cette race et abolit les sacrifices humains. La péninsule était divisée en trois royaumes, Chichen Itza, Uxmal et Mayapan, ayant à leur tête un prince de la famille des Cocomes et deux princes de celle des Tutul Xius. Vers le milieu du XII[e] siècle ceux-ci s'emparèrent aussi du trône de Mayapan et, avec Uxmal comme métropole, les Tutul Xius exercèrent sur toute la péninsule une prépondérance absolue. Mais deux siècles plus tard la monarchie se divisa en une foule de petites principautés indépendantes les unes des autres et en 1450 les Itzas, effrayés par les prophéties de leurs prêtres qui leur annonçaient la venue de « barbares blancs et barbus », abandonnèrent leur capitale de Chichen Itza pour se retirer dans les vastes forêts du Peten autour du lac Peten Itza.

Ces peuples surent atteindre un haut degré de civilisation attestée par les nombreuses ruines de leurs anciennes cités disséminées sur toute la péninsule : Chichen Itza, Uxmal, Kabah, Labna au Nord ; Tikal, Nakcun, Rio Beque, Nohochna dans le Sud.

On doit admirer la simplicité de leur architecture, la grandeur et l'harmonie des proportions et aussi la profusion des sculptures.

Le caractère spécial des constructions Mayas est que toutes ont pour base une colline artificielle en forme de pyramide tronquée. Tandis que les façades des monuments sont ornées d'une corniche abondamment sculptée, de bas-reliefs représentant des têtes d'hommes et des figures d'animaux, à l'intérieur les salles sont nues, sombres, avec des portes basses dont le seuil est souvent

décoré. La voûte de ces pièces est triangulaire. Les parois qui la constituent s'inclinent l'une vers l'autre sans se rejoindre au faîte, laissant entre elles un étroit espace rempli de pierres cimentées. Ces parois sont généralement unies, revêtues d'un enduit, et dans les chambres des édifices les plus importants, les coins sont arrondis depuis le bas jusqu'en haut.

L'on rencontre dans plusieurs appartements des poutres absolument intactes d'un bois très dur qui se trouve dans les forêts avoisinantes et que les indigènes appellent canaste. Certaines sont placées au-dessus des portes par groupes de trois ou même de cinq, d'autres sont isolées et placées au travers de la pièce à quelques centimètres en dessous de la naissance de la voûte.

Sur les parois de certaines pièces, on retrouve parfois des dessins et même, comme à Chichen Itza, des peintures murales multicolores. On sait aussi que les Mayas se servaient d'une sorte de papier fait avec la fibre de l'henequen pour conserver à l'aide de figures les principaux faits de leur histoire ; malheureusement la main criminelle d'un évêque fanatique mit le feu à beaucoup de ces précieux documents qui pourraient aujourd'hui nous éclairer sur la vie de ces anciens peuples.

Les Mayas disparurent vers 1450. Lorsque Cordoba débarqua au Yucatan, en 1517, il ne trouva plus que quelques tribus disséminées à travers la péninsule, et des superbes cités de jadis il ne restait plus que des ruines ensevelies sous le taillis épais des forêts luxuriantes.

Cortez, au contraire, débarquant à Vera-Cruz, se vit en présence d'une quantité innombrable d'Indiens. Ayant vaincu plusieurs de leurs tribus, il eut l'habileté de s'en attacher d'autres désireuses de secouer le joug trop lourd du puissant empereur des Aztèques. Il dut à cet appui,

soutenu par la nombreuse tribu des féroces Tlaxcaltèques, d'arriver à bout de l'opiniâtre résistance de Tenochtitlan sous la conduite de l'héroïque Cuauhtemoc.

Les Totonaques se soumirent presque de suite, mais les Tlaxcaltèques, ces habitants de la puissante république de Tlaxcala qui jusqu'alors ne s'était pliée sous le joug d'aucun, s'opposèrent à l'entrée des Espagnols sur leur territoire. Sous la conduite du fils du vieux chef Xicotencatl qui comprenait bien que Cortez voulait la ruine des races indigènes, ils attaquèrent celui-ci par trois fois avec une vigueur féroce. Mais vaincus malgré les prophéties de leurs augures, ils se décidèrent à envoyer des messagers de paix. La république offrait son alliance à Cortez, l'assurait qu'elle y serait aussi fidèle qu'elle avait été opiniâtre au combat, mais le suppliait de ne pas la soumettre à la tyrannie de Moctezuma, contre qui elle avait toujours lutté.

Croyant les hommes blancs des dieux invulnérables,
Et brûlant de venger les affronts d'autrefois,
Ils ne virent en eux que les vainqueurs probables
Des vainqueurs abhorrés dont ils portaient les lois (1).

De là Cortez passa à Cholula où, comme représailles d'une conspiration, il ordonna un effroyable massacre des habitants, mit le feu au grand temple de Quetzalcoatl et permit à ses alliés Tlaxcaltèques de piller toutes les maisons de la ville, puis déboucha bientôt dans l'immense vallée de Mexico en face du grand lac au milieu duquel s'élevait la capitale de l'empire aztèque.

Le 8 novembre 1519, mille nobles mexicains vêtus d'ornements magnifiques vinrent au-devant des Espagnols

(1) A. Génin. *Poèmes Aztèques,*

jusqu'aux premiers retranchements de la chaussée d'Iztapalapan sur laquelle ils s'engagèrent pour s'arrêter ensuite devant l'entrée méridionale de la ville, l'entrée de Huitzillan. Les trois rois de l'Anahuac s'avancèrent à leur rencontre, portés sur des palanquins d'or surmontés de dais en plumes vertes, accompagnés d'environ deux cents seigneurs, tous pieds nus et vêtus d'une espèce de livrée très riche. Après de cérémonieuses salutations, Cortez et sa troupe, suivis de quelques bataillons tlaxcaltèques, furent menés au palais du roi Axacayatl où Moctezuma leur envoya des poules, du pain, des fruits et autres choses nécessaires pour le service de leurs appartements, sans compter de nombreux cadeaux, « objets et bijoux qui, en dehors de leur valeur intrinsèque, étaient si beaux et si merveilleux que, vu leur nouveauté et leur étrangeté, ils n'avaient pas de prix. »

Cette ville de Tenochtitlan était particulièrement belle et florissante à en croire la description qu'en fit Cortez lui-même dans la lettre qu'il écrivit à l'empereur Charles-Quint. Elle « est fondée entre la lagune d'eau salée et la terre ferme ; aux approches de la ville, de quelque côté qu'on veuille l'aborder, la distance est de deux lieues. Elle a quatre entrées auxquelles conduisent des chaussées construites de mains d'hommes, d'une largeur de deux lances. La ville est grande comme Séville et Cordoue. Ses rues principales sont très larges et toutes droites ; quelques-unes de celles-ci et toutes les autres sont moitié terre et moitié eau, formant des canaux pour la circulation des canoas. Mais toutes, à intervalles réguliers, sont ouvertes par des tranchées qui font communiquer les canaux entre eux et toutes ces ouvertures, dont quelques-unes sont très larges, sont couvertes par des ponts composés de longues pièces de bois admirablement jointes

et fort bien travaillées, sur la plupart desquels dix cavaliers peuvent passer de front... Cette ville a un grand nombre de places, où se tiennent des marchés quotidiens; l'une de ces places est deux fois grande comme celle de la ville de Salamanque, place entourée de portiques où chaque jour se presse une foule de soixante-dix mille acheteurs et vendeurs. On trouve là tous les genres de marchandises et de produits que peut offrir ce monde : victuailles de toutes sortes, bijoux d'or et d'argent, ustensiles de plomb, de cuivre, d'étain et de laiton; autres objets de pierres, d'or, de plumes et de coquilles. On y vend des pierres brutes et ouvrées, des adobes, des briques cuites, des bois en billes ou travaillés ; dans la rue de la chasse se trouvent des collections de tous les oiseaux du pays, poules, cailles, perdrix, canards sauvages, faucons, milans, crécerelles, gobe-mouches, poules d'eau, pigeons, tourterelles, oiseaux chanteurs, perroquets, et les oiseaux de proie, aigles, faucons, milans et autres, dont ils vendent les dépouilles garnies de leurs plumes, têtes, ongles et becs... Chaque genre de marchandise se vend dans une rue spéciale, sans qu'une autre marchandise puisse s'y mêler, l'ordre le plus parfait règne dans toutes les transactions, tout se vend par nombre d'articles ou par mesure. Je n'ai jamais rien vu vendre au poids. Il y a sur cette grande place une espèce de Palais de Justice où siègent dix à douze personnes qui sont des juges et décident en tous les différends qui peuvent se produire dans le marché et passent condamnations des délits. Il y a également des inspecteurs qui se promènent dans le marché, observant les achats, les ventes et les mesures, brisant celles qu'ils reconnaissent fausses et arrêtant les délinquants...

Il y a dans cette ville beaucoup de grandes et belles

maisons, et les palais y sont si nombreux, parce que tous les seigneurs de la terre, vassaux de Moctezuma, sont obligés d'avoir une demeure dans la ville et d'y résider un certain nombre de jours dans l'année. Il y a en outre une foule de gens riches qui ont aussi des palais. Tous ont non seulement de grands et beaux appartements, mais ils y entretiennent des parterres de fleurs diverses, tant dans leurs salles que dans les cours. Deux canaux de maçonnerie suivent une des chaussées qui mènent à la ville; ils ont deux pas de large sur six pieds de hauteur; l'un d'eux laisse passer une masse d'eau délicieuse, de la grosseur d'un corps humain, qui vient aboutir au cœur de la ville où chacun vient faire sa provision; l'autre canal reste vide et remplace le premier quand on le nettoie... Dans le commerce de la vie, les gens déploient tout autant de politesse et d'aménité qu'en Espagne, et considérant leur barbarie, leur ignorance du vrai Dieu et leur éloignement de toute autre nation civilisée, c'est une chose admirable de voir combien ils sont policés en toutes choses. »

Cortez n'était pas sans remarquer les sentiments de la population et sentant le péril qui le menaçait dans cette cité il forma le dessein de s'emparer de l'empereur et de le garder comme otage. Sous prétexte de demander compte à Moctezuma du meurtre de deux Espagnols commis près de Vera-Cruz par Cuauhpopoca, seigneur de Nauhtlan, il se rendit auprès de lui et lui demanda, comme preuve de sa bonne foi, de venir habiter pendant quelque temps dans le palais d'Axacayatl. L'empereur n'osa pas résister. Accompagné par ses seigneurs en larmes il se rendit au camp des Espagnols où Cortez lui fit mettre les fers aux pieds; il ne les lui retira qu'après que Cuauhpopoca eût été brûlé vif avec son fils et plusieurs de ses officiers.

Maître de la ville, le conquistador amassait les trésors qu'il arrachait à son captif et poussait l'audace jusqu'à se rendre au grand temple briser les idoles et à les remplacer par un autel surmonté d'une croix. Devant un pareil outrage Moctezuma recouvra un peu de sa valeur et s'adressant à Cortez, il lui dit avec fermeté : « Six mois se sont écoulés depuis que vous êtes dans ma capitale ; votre mission est remplie, vous n'avez aucun motif pour rester davantage ici, il faut donc partir. Votre sûreté d'ailleurs l'exige ; tous mes sujets, quelle que soit leur condition, ne veulent plus vous souffrir au milieu de nous. »

Cortez déclara aussitôt qu'il était prêt à se rendre à ses désirs mais qu'il attendait la construction des navires dont il avait besoin pour remplacer ceux qu'il avait détruits à Vera-Cruz.

Sur ces entrefaites une flotte arrivait à ce port, envoyée par le gouverneur de Cuba pour s'emparer de Cortez, l'envoyer prisonnier à Cuba, tandis que Narvaez, le chef de l'expédition, continuerait la conquête de la Nouvelle Espagne au nom de Velasquez. Cortez n'hésita pas. Laissant Alvarado avec une centaine de soldats pour garder Mexico, il marcha rapidement sur Vera-Cruz surprit Narvaez, le fit prisonnier et revint avec ses troupes augmentées de celles du vaincu.

La capitale était en pleine révolte, exaspérée par l'effroyable massacre des Aztèques ordonné par le cruel et cupide Alvarado. Pendant que ceux-ci, sans armes, s'occupaient à la célébration d'une fête religieuse, il avait pénétré avec ses soldats dans la cour du sanctuaire et s'était précipité sur eux, tuant sans pitié ni merci prêtres et nobles pour les dépouiller de l'or et des pierreries dont ils étaient couverts.

Les indigènes s'étaient soulevés et livraient de furieux

assauts au palais d'Axacayatl, mais ils négligèrent de rompre les ponts et Cortez put rentrer dans Tenochtitlan avec toute sa troupe. Son retour fut loin de calmer la population qui voulait en finir et exterminer tous les Espagnols. L'attaque se poursuivit avec rage et lorsque Moctezuma, revêtu de ses vêtements royaux, monta sur la terrasse du palais pour haranguer les Mexicains et leur dire de cesser le siège, il fut assailli par une grêle de flèches et de pierres. Une d'elles le frappa au front et l'infortuné empereur tomba sanglant dans les bras d'un soldat espagnol. On raconte que quelques jours plus tard le roi, déplorant son orgueil, sa faiblesse et sa crainte, arracha l'appareil qui couvrait sa blessure et mourut « debout, les yeux clairs, sans un cri... »

Encouragés par leur chef Cuitlahuac, les Aztèques continuèrent la lutte avec acharnement et malgré les prodiges de valeur accomplis Cortez dut bientôt se résoudre à quitter Tenochtitlan. Il fit construire rapidement un pont mobile avec de gros madriers pour permettre à l'artillerie et aux chevaux de passer les canaux et les fossés, et le 30 juin, à minuit, il donna le signal du départ. L'avant-garde s'avança sur la chaussée de Tlacopan et passa le canal de Tepantzinco sur le pont volant. Mais celui-ci cèda sous le poids des canons, l'alarme fut donnée, le tambour du grand Teocalli retentit et répondant à l'appel de leurs prêtres une myriade d'Aztèques, avec des cris effroyables, se précipitèrent sur les Espagnols.

Cortez vit ses trois divisions séparées les unes des autres, harcelées de toutes parts; arrêtés par le canal, hommes et chevaux bousculés roulèrent dans le lac, tandis que d'autres étaient égorgés. Enfin le reste des troupes put franchir la tranchée comblée par des cadavres, les

canons, les bagages, et gagner la terre ferme. Au jour levant 400 Espagnols, 4.000 Tlaxcaltèques manquaient à l'appel, plusieurs des meilleurs officiers étaient morts, l'artillerie, tout le trésor perdus. Cortez, devant un tel désastre, s'assit au pied d'un arbre et pleura.

Les Mexicains, heureusement, ne poursuivirent pas leurs ennemis et les Espagnols purent prendre quelque repos. Pendant six jours, ils marchèrent, sans cesse harcelés par des bandes nombreuses de Mexicains, de Tecpanèques, d'Acolhuas et arrivèrent enfin le 7 juillet dans la large vallée d'Otompan. Une armée de 40.000 Indiens les y attendait.

« Castillans, s'écria Cortez, en avant, au nom de Dieu et de Saint Pierre ». Les corps ennemis se succédaient sans relâche ; quatre heures durant les Espagnols luttèrent avec désespoir. Tout à coup Cortez aperçut l'étendard flottant au-dessus d'un groupe de guerriers rangés autour de leur chef porté sur un palanquin. Sachant l'idée superstitieuse que les Indiens attachaient à la possession de ce signe, il réunit ses meilleurs capitaines et dans une charge furieuse, culbutant tout sur son passage, il atteignit la litière du chef ennemi qu'il renversa d'un coup de lance. Juan de Salamanca se saisit vivement de l'étendard et le remit à Cortez.

Ce fut le signal de la déroute. Les Indiens pris de panique s'enfuirent de toutes parts, poussant des cris effroyables, jetant leurs armes, leurs colliers, chaînes et bracelets dont ils s'étaient parés, se croyant certains de la victoire. Espagnols et Tlaxcaltèques, avides de revanche, se jetèrent à leur poursuite, tuant jusqu'à ce que leurs bras fussent las de frapper, puis ils se retirèrent à Tlaxcala où ils furent parfaitement accueillis.

Cependant le roi de Tenochtitlan, le vaillant Cuit-

lahuac, s'efforçait de réparer les désastres soufferts par la ville, d'augmenter ses moyens de défense et engageait les diverses provinces à se joindre à lui contre l'ennemi commun. Malheureusement il mourut bientôt, victime d'une épidémie de petite vérole apportée à Mexico par un nègre de l'expédition de Narvaez.

Cuauhtemoc, qui s'était signalé par son énergie et un courage indomptables, lui succéda. Il n'avait que vingt-cinq ans, mais sa haine pour les envahisseurs lui fit accomplir des prodiges, fortifiant la ville, réorganisant ses troupes et s'approvisionnant d'une quantité considérable de vivres.

Cortez se préparait à une nouvelle campagne définitive et, sachant qu'il ne pourrait s'emparer de Tenochtitlan que s'il était maître des lacs, fit construire treize brigantins dont les Tlaxcaltèques apportèrent toutes les pièces, une à une, à travers la montagne jusqu'au bord du lac de Texcoco. Il s'établit près de cette ville dont le jeune prince Ixtlilxochitl fut pour lui un allié précieux.

Le 20 mai 1521 l'armée se mit en marche ; elle était composée de huit cents hommes d'infanterie, de quatre-vingt-six cavaliers et disposait de dix pièces de campagne et de trois grosses pièces de siège. Près de mille Indiens étaient venus se joindre à elle.

Cortez occupa d'abord le fort de Xoloc, point d'union des chaussées d'Iztalapan et de Coyocan, tandis qu'Alvarado et Olid s'emparaient des deux autres chaussées de Tlacopan et de Tepeyacac. Après plusieurs assauts furieux les Espagnols purent pénétrer dans divers quartiers de la ville, mais les Aztèques leur opposaient une défense acharnée, creusant de nouveaux fossés, élevant de nouveaux retranchements.

Un assaut général fut ordonné. Cortez et Ixtlilxochitl

à la tête d'une forte colonne pénétrèrent dans la ville, poussant devant eux les Aztèques qui semblaient lâcher pied. Mais dès que les Espagnols eurent passé le point où se resserre la chaussée, les Aztèques se précipitèrent sur eux tandis que des canots longeant les deux côtés de la digue les attaquaient de flanc. Au milieu du désordre Cortez fut renversé et ne dut son salut qu'au dévouement d'un de ses officiers qui lui céda son cheval avec lequel il put se jeter dans le canal et le traverser à la nage.

De leur côté les divisions d'Alvarado et de Saudoval étaient également obligées de battre en retraite.

« Pendant que l'ennemi nous poursuivait, raconte Bernal Diaz, le bruit terrible des timbales et des trompettes retentissait sur la terrasse du temple principal et appelait tous les Mexicains aux armes... Nous vîmes nos infortunés camarades prisonniers entraînés sur la plateforme du sanctuaire, la tête chargée de plumes, forcés de danser devant la hideuse idole avant d'être étendus sur la pierre fatale. »

Cortez laissa passer le délai des huit jours durant lesquels les prêtres d'Huitzilopochtli avaient annoncé que tous les Espagnols seraient détruits. La vanité de cette prophétie lui ramena un grand nombre d'Indiens et, d'autre part, ayant reçu des renforts arrivés de Vera-Cruz il recommença les opérations du siège. Les quartiers conquis furent immédiatement brûlés et démolis en même temps que l'on comblait les canaux avec les matériaux des édifices détruits. Au commencement du mois d'août les Aztèques ne possédaient plus que le nord de la ville, toutefois malgré leur misère, ils continuaient à se défendre avec énergie. Dans les sorties ils passaient comme une vague furieuse devant tout emporter, mais anéantis par l'artillerie ils

tombaient par centaines. Cuauhtemoc refusait toute proposition de paix.

Cependant la famine et la peste faisaient de terribles ravages dans les rangs des assiégés et quand Cortez s'empara dans un dernier assaut du quartier où ils s'étaient retranchés, les Aztèques exténués, abattus, n'avaient plus la force de se défendre. Les sauvages Tlaxcaltèques se ruèrent sur eux, massacrèrent sans pitié hommes, femmes et enfants. Dans sa lettre à Charles-Quint Cortez écrit « on en tua et on en prit plus de quarante mille. Les cris, les pleurs et les sanglots des femmes et des enfants nous déchiraient le cœur et nous avions toutes les peines du monde à modérer la fureur de nos Indiens, car jamais on ne vit créatures humaines se délecter au milieu de telles cruautés. »

Ils ne se doutaient pas, comme le fait remarquer l'historien Orozco y Berra, « que sous les décombres de la capitale aztèque ils enterraient leur liberté, leur passé, leur autonomie, leurs traditions ».

Cuauhtemoc avait tenté de s'échapper et déjà il avait gagné le large dans un canot quand un brigantin se mit à sa poursuite et le rejoignit. Amené devant Cortez, ses vêtements magnifiques souillés de sang et de boue, il lui dit fièrement en indiquant le poignard que celui-ci avait à sa ceinture : « Malintzin, j'ai fait ce que je devais pour la défense de ma ville ; puisque maintenant la force m'amène captif devant toi, prends ton poignard et donne-moi la mort ».

Le siège avait duré soixante-quinze jours ; pas un seul ne s'était passé sans une escarmouche ou un combat. Des alliés qui avaient soutenu les Espagnols, plus de 30.000 avaient péri, tandis que 140.000 Mexicains jonchaient les rues de la cité invincible, de ce qui avait été la reine superbe de l'empire de l'Anahuac.

Certes ces hommes vigoureux, fiers et braves, méritaient mieux de la postérité que la légende ridicule attachée à leur nom, devenu un terme de mépris, parce qu'un impresario quelconque eut l'idée de présenter un jour à Paris comme des Aztèques authentiques deux monstres rachitiques et microcéphales!

CHAPITRE II

La République Mexicaine.

L'époque coloniale. — L'indépendance. — L'intervention française et Maximilien. — Le général Porfirio Diaz. — Mouvement séditieux. — Démission du général Diaz.

Fernand Cortez pensa d'abord fixer l'emplacement de la cité sur la hauteur, à l'est de Texcoco; mais le souci de ne pas rompre avec les souvenirs du passé prévalut et il fut décidé que sur les ruines de l'ancienne Tenochtitlan s'élèverait la nouvelle Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne. Pour stimuler le zèle des indigènes, Cortez nomma les seigneurs mexicains qui avaient survécu chefs de certaines rues à la condition qu'ils y bâtiraient des maisons. Après avoir nommé des officiers municipaux et créé un conseil d'administration, il fit construire la cathédrale sur l'emplacement du grand teocalli et des hôpitaux; il demandait en même temps à l'empereur de lui envoyer « des religieux de bonnes mœurs et de bon exemple; parce que des évêques et autres prélats continueraient ici, pour nos péchés, leur manière de vivre, en dissipant les biens de l'Église en pompes vaines, en satisfaction de leurs vices et en laissant des majorats à leurs enfants et à leurs parents. »

De nouveaux animaux domestiques furent importés ainsi que la canne à sucre, la vigne, l'olivier et le mûrier.

Bientôt le pouvoir administratif et judiciaire fut confié à une audience, mais son premier président, Nuño de Guzman, commit de tels excès, de connivence avec les auditeurs, que la cour d'Espagne dut constituer la nouvelle colonie en vice-royauté. Durant trois siècles le Mexique fut tenu dans un isolement absolu; l'Espagne, jalouse de sa plus riche possession d'outre-mer, la cachait au monde extérieur, en même temps qu'elle l'accablait d'impôts et défendait la culture du mûrier, de l'olivier et de la vigne, de peur qu'une industrie propre ne la rende indépendante de la métropole. Des vice-rois et des officiers envoyés de Madrid gouvernaient le pays, accaparant tous les postes, en interdisant l'accès aux hommes nés dans la colonie. La plupart étaient plus préoccupés de leur fortune personnelle que du bien du pays; par leur incurie ou leur mauvaise administration, ils négligèrent l'agriculture pour ne s'inquiéter que des mines et laissèrent tomber en ruines des villes qui avaient été grandes et riches au temps des Aztèques. Ils créèrent cette distinction de castes, si funeste encore de nos jours. Au lieu de se souvenir des cités vastes et florissantes qu'ils rencontrèrent lors de la conquête, des richesses qui y affluaient, de l'habileté des artisans, de se rappeler la difficulté qu'ils avaient eue à vaincre les Indiens, preuve indéniable de leur valeur, au lieu d'exalter leurs qualités, ils les soumirent à un joug odieux, atrophièrent leur intelligence en les réduisant pour la satisfaction de leurs besoins à l'état de bêtes de somme.

Dans la série des soixante-deux vice-rois qui gouvernèrent la colonie, certains pourtant remplirent leur mission avec dignité et bonté. Il faut citer particulièrement

Don Antonio de Mendoza, qui mit un terme aux désordres des auditeurs et empêcha de son mieux les vexations dont les Indiens étaient victimes. Il établit l'imprimerie à Mexico et c'est en 1535 que Jean Pablos imprima le premier ouvrage qui parut dans le Nouveau-Monde, *Echelle spirituelle de Saint Jean Climaco*, traduit du latin par Fray Juan de Madelena. C'est sous son gouvernement encore que fut installé un hôtel de la Monnaie et que Fray Pierre de Gante fondait le collège de la Sainte-Croix à Tlatelolco, destiné à l'éducation des Indiens nobles.

Son successeur, Don Luis de Velasco, surnommé le « Père de la Patrie », fonda l'Université de Mexico (1553), établit un tribunal pour juger les voleurs, émancipa un nombre considérable d'Indiens, et à ceux qui lui reprochaient qu'une telle disposition serait la ruine des entreprises minières il répondit que « la liberté des Indiens importait plus que toutes les mines du monde et que les rentes que percevait la couronne ne devaient être telles qu'il faille pour elles déroger aux lois divines et humaines. »

Le règne de Don Antonio Bucarelli y Urzua, quarante-sixième vice-roi, fut un bienfait pour la Nouvelle-Espagne.

Afin d'établir le capital nécessaire aux opérations de la Monnaie il s'adressa au commerce pour un emprunt et obtint la somme de 2.800.000 piastres. Il ouvrit un hospice pour les pauvres, constitua un tribunal compétent pour les mines, termina l'aqueduc de Salto del Agua, poussa activement les travaux de dessèchement de la vallée de Mexico.

Don Juan Vicente de Güemes Pacheco de Padilla, second comte de Revillagigedo, s'occupa tout spécialement de l'embellissement et de la propreté de la ville, de

l'éclairage public, du pavage des rues. Il organisa la police, édicta un règlement de voirie, des lois sévères contre le déboisement, construisit de nouvelles routes, répara les anciennes, créa des écoles gratuites, ouvrit le collège de Mineria en 1792 et inaugura les leçons de botanique du savant Martin Sessé. Le premier recensement fait en 1793 indiquait 4.483.569 habitants.

Sous ses successeurs malhonnêtes ou incapables, les premiers symptômes de mécontentement commencèrent à se manifester. Une première conspiration est dénoncée et étouffée en 1799. Son but était le massacre général des Espagnols et l'émancipation de Mexico. Une autre se forma en 1800 pour le rétablissement de la monarchie aztèque.

Quand les nouvelles de l'invasion de l'Espagne par Napoléon et de l'abdication du roi atteignirent la colonie, le conseil municipal adressa une communication au vice-roi dans laquelle il estimait qu'il ne devait rendre ses pouvoirs à personne, même sur ordre de la métropole. L'Audience n'approuvant pas la proposition du conseil, celui-ci se réunit et soutint que vu les conditions où se trouvait l'Espagne la souveraineté revenait au peuple. Dans la nuit du 15 septembre 1808, les Espagnols attaquèrent le palais vice-royal, s'emparèrent du vice-roi Iturrigaray, arrêtèrent l'avocat Verdad et le firent étrangler dans le palais archiépiscopal, le jugeant dangereux par son savoir et sa connaissance approfondie des ouvrages des Encyclopédistes.

L'archevêque de Mexico, don Francisco Javier Lizana y Beaumont, fut nommé vice-roi, mais son attitude arbitraire le fit bientôt destituer par la régence d'Espagne. Le gouvernement passa aux mains de l'Audience le 8 mai 1810 et y resta jusqu'au 13 septembre, date de

l'arrivée du nouveau vice-roi Don Francisco Javier Venegas.

Deux jours plus tard, dans la nuit du 15 au 16 septembre, le prêtre Hidalgo poussait à Dolorès le premier cri d'indépendance : Viva la Independencia ! Viva la America ! Muera el mal gobierno !

Après une série de succès il fut pris et fusillé le 30 juillet 1811, mais, comme le dit le poète mexicain Altamirano, « les dix mois de son intrépide campagne, son sang versé, suffirent pour allumer le feu de la révolution dans l'antique colonie et pour faire surgir de tous côtés de nouveaux héros qui, après une lutte sanglante et horrible de onze années, obtinrent enfin la victoire. »

En effet, la guerre est continuée par Vicente Guerrero, Nicolas Bravo et le prêtre José Maria Morelos. Celui-ci remporte plusieurs victoires éclatantes, soutient un siège héroïque à Cuautla ; au bout de soixante-dix jours, privé de tout, il abandonne la place, avec une audace extraordinaire il perce les lignes ennemies et réussit à sauver la plus grande partie de ses troupes. Il s'empare d'Orizaba, d'Oaxaca, puis d'Acapulco et, le 14 septembre 1813, il installe à Chilpancingo le premier congrès mexicain.

Mais tour à tour Matamoros, Galeana, Miguel Bravo sont vaincus et fusillés. Morelos lui-même est vaincu à Texmalaca, livré par un de ses anciens soldats, mené à Mexico puis fusillé à San Cristobal Ecatepec le 22 décembre 1815.

Ses lieutenants, un peu partout, tiennent la campagne contre les troupes royalistes, lorsque, le 15 avril 1817, le vaillant soldat espagnol Francisco Javier Mina débarque à Soto la Marina avec 500 hommes recrutés aux États-Unis. Après de rapides succès il est surpris au Rancho del Venadito et fusillé le 11 novembre 1817.

De tous les chefs insurgés, il ne reste plus que l'indomptable Guerrero dans les montagnes du Sud. Le vice-roi Apodaco envoie contre lui Iturbide, mais celui-ci fait cause commune avec l'indépendance et, après une entrevue avec Guerrero, proclame le *plan de Iguala*, le 24 février 1821. Le Mexique est déclaré monarchie constitutionnelle indépendante de l'Espagne, et le titre d'empereur est offert à Ferdinand, ou, à son défaut, à l'un ou l'autre des infants de la maison de Bourbon. Le pavillon tricolore symbolisait les trois garanties : vert, indépendance ; blanc, religion ; rouge, union.

Lorsque le dernier vice-roi, Don Juan O'Donoju, arriva le 30 juillet 1821, il se rendit compte que les choses étaient trop avancées pour tenter une lutte inutile et proposa à Iturbide une entrevue dans laquelle il conclut le traité de Cordoba et adhéra au plan d'Iguala. Iturbide entra dans Mexico à la tête de l'armée insurgeante le 27 septembre 1821 et l'indépendance de Mexico était proclamée.

Mais l'année suivante Iturbide se faisait nommer empereur et dans la nuit du 18 mai 1822 commença la fatale série de *pronunciamentos* qui bouleversa le Mexique pendant plus d'un demi-siècle. En effet, un an plus tard, le général Santa Anna le renversait et proclamait la République, et le 4 octobre 1824 une constitution était promulguée, copiée sur celle des Etats-Unis.

Malheureusement la guerre civile continua : deux partis, le parti espagnol ou centralisateur et le parti républicain ou fédéral, divisèrent le pays. Les généraux se succédaient à la présidence et l'élévation de chacun d'eux était marquée par des troubles et des combats sanglants. Une escadre française, commandée par le prince de Joinville, vint bombarder le port de Vera-Cruz en 1838 pour appuyer

les réclamations des nationaux français résidant au Mexique. Puis survint la guerre avec les Etats-Unis.

Ceux-ci avaient proposé au Mexique de lui acheter le Texas et, comme cette offre avait été refusée, ils favorisèrent l'insurrection de quelques colons et le général Gaines occupa Nacogdoches en pleine paix. Ils reconnurent l'indépendance du Texas qui s'annexa à l'Union en 1844. C'était la déclaration de guerre au Mexique ; elle eut lieu en 1846. Malgré la bravoure de ses troupes, la défense énergique de son peuple, le Mexique fut écrasé, après une année de combats acharnés et dut signer le traité de Guadalupe le 2 février 1848. Les Etats-Unis prenaient la Haute-Californie, le Texas, le Nouveau-Mexique, une partie de l'Etat de Coahuila, et payaient en échange l'indemnité dérisoire de 15 millions de piastres. Henry Clay, dans sa correspondance à Channing, écrivait : « Il y a des crimes qui par leur énormité parviennent au sublime ; la prise du Texas par nos compatriotes a droit à cet honneur. Les temps modernes n'offrent aucun exemple de vol commis par des particulires sur une aussi grande échelle. »

De nouvelles révolutions déchirèrent le pays, qui eut à subir pendant trois années la dictature du général Santa Anna. Enfin, en 1857, le Mexique se donnait une nouvelle constitution, celle qui est en vigueur aujourd'hui, et en 1858 la nomination à la présidence de la République du patriote Benito Juarez semblait apporter au pays un gouvernement stable et l'espoir d'entrer dans une ère de tranquillité. Mais le parti conservateur recommença la lutte, le pays de nouveau fut mis à feu et à sang. Juarez obligé de s'enfuir arriva à Vera-Cruz et c'est là qu'il édicta, le 12 juillet 1859, les fameuses lois de réforme. Les biens de l'Église étaient confisqués et devenaient biens natio-

naux, les communautés religieuses étaient supprimées ; la liberté des cultes était proclamée ainsi que la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Après une guerre sanglante Juarez entrait à Mexico le 1er janvier 1861.

Malheureusement, les finances étaient dans un état déplorable, les intérêts des emprunts, contractés pour la plupart à des taux usuraires, ne pouvaient pas être payés. Le congrès suspendit le paiement de la dette intérieure, puis celui de la dette extérieure, ce qui occasionna l'expédition jointe de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France.

Les flottes des trois nations arrivèrent à Vera-Cruz à la fin de 1861. Une conférence eut lieu avec les délégués mexicains et, un arrangement préliminaire ayant été accepté, l'Angleterre et l'Espagne se retirèrent. Mais Napoléon III, qui rêvait de fonder un empire au Mexique pour contrebalancer par un empire latin la puissante république anglo-saxonne, malgré les traités conclus, ordonna à ses troupes de rester.

Les Mexicains défendirent leur territoire avec énergie, et au début infligèrent à nos soldats de sérieux échecs. Cependant, après la prise de Puebla, le général Forey put marcher jusqu'à Mexico et y entra le 10 juin 1863. Un décret ordonnait la formation d'une « junta » pour assurer le pouvoir exécutif et nommer 215 citoyens qui formeraient l'assemblée des notables chargée d'établir la forme du gouvernement. Celle-ci accepta les propositions suivantes :

1° La nation mexicaine adopte comme forme de gouvernement la monarchie modérée, héréditaire, avec un prince catholique ; 2° le souverain prendra le titre d'empereur du Mexique ; 3° la couronne impériale du Mexique sera offerte à S. A. I. et R. le prince Ferdinand-Maximilien, archiduc d'Autriche, pour lui et pour ses descendants ;

4° au cas où, pour des circonstances impossibles à prévoir, l'archiduc Ferdinand-Maximilien ne viendrait pas prendre possession du trône qui lui était offert, la nation mexicaine se remettait à la bienveillance de S. M. Napoléon III, empereur des Français, pour qu'il lui indiquât un autre prince catholique. »

Une commission se rendit auprès du prince, avec lequel des négociations avaient été entamées dès la fin de 1861, et qui se montrait disposé à accepter éventuellement le trône du Mexique, mais à condition d'être appelé par la majorité du peuple mexicain. La commission se présentait le 10 avril 1864 au château de Miramar et nommait empereur du Mexique Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, fils de l'archiduc François-Charles et de l'archiduchesse Sophie, époux de la princesse Marie-Charlotte-Amélie, fille de Léopold Ier roi de Belgique et de la princesse Louise d'Orléans.

D'après l'écrivain Masseras, qui connut bien le nouveau souverain : « La réputation de tact et de sens politique acquise par l'archiduc Maximilien durant son administration en Italie, grâce à un heureux concours de circonstances, grâce surtout à un conseiller de la plus grande valeur, avait fait perdre de vue les erreurs d'une jeunesse quelque peu orageuse. Des qualités extérieures d'un vif attrait, une intelligence vive, une grande facilité de parole, une aménité superficielle, contribuaient à faire illusion sur la fermeté du caractère qui aurait dû exister sous des apparences aussi heureuses. En effet, dès qu'il se mit à l'œuvre, livré à lui-même et maître absolu de ses actions, apparut un homme bien différent de celui auquel on croyait pouvoir confier la tâche de fonder un empire. Léger jusqu'à la frivolité, versatile jusqu'au caprice, incapable de suite dans les idées comme dans sa conduite, à

la fois irrésolu et obstiné, prompt aux affections passagères, sans s'attacher à personne et à rien, amoureux de changement et d'apparat, ayant une horreur invincible de toute sorte de contrariétés, enclin à se réfugier dans les petitesses pour se soustraire aux obligations sérieuses, engageant sa parole et y manquant avec la même inconscience, enfin n'ayant pas plus d'expérience et de goût des affaires que de sens des choses graves de la vie, le prince chargé de refaire le Mexique était, sous tous les rapports, diamétralement opposé à ce qu'auraient exigé le pays et les circonstances. »

Le nouvel empereur arriva le 24 mai 1864 à Vera-Cruz et il fut accueilli avec une telle froideur que la jeune et gracieuse impératrice ne put retenir ses larmes. Il partit de suite pour Mexico où il fit son entrée le 12 juin, au milieu des acclamations de ses partisans et de la curiosité de la foule.

De graves dissensions éclatèrent bientôt dans le parti conservateur et la pénurie du trésor créa vite de grosses difficultés au gouvernement de Maximilien.

D'autre part, la plus grande partie du pays était occupée par les troupes françaises et les forces mexicaines qui s'étaient jointes à elles, mais il était loin d'être conquis et pacifié. Sur tous les points non occupés par nos soldats la lutte continuait, acharnée. La loi barbare qu'édicta l'empereur le 3 octobre 1865, sur les conseils de Bazaine et malgré les représentations de ses ministres, loi qui ordonnait de mettre à mort tous ceux qui seraient pris les armes à la main, sans distinction de grade, ne fit qu'exaspérer le pays.

Sur les remontrances des Etats-Unis et aussi devant les frais considérables de l'expédition, Napoléon III décida de rappeler ses troupes et celles-ci commencèrent à

s'embarquer le 18 décembre 1866. Le 11 mars 1867, le dernier contingent français quittait le Mexique.

Abandonné et connaissant le résultat navrant du voyage en Europe de son épouse, dont l'accueil glacial de Napoléon et son refus formel de lui venir en aide avaient troublé la raison, Maximilien songea à abdiquer et à abandonner le pays. Mais l'influence du P. Fischer qui lui demandait de ne pas abandonner le parti conservateur, l'arrivée des généraux Miramon et Marquez venant mettre leur épée à son service et un message de sa mère lui conseillant, plutôt que de se soumettre aux exigences de Napoléon, de s'ensevelir sous les décombres de son empire, le firent changer d'avis.

Le 19 février 1867, il se rendit à Queretaro, défendu par le général Mejia et où s'était retranché le général Miramon après son échec à San Jalisco. Le général Marquez qui avait été envoyé pour chercher du secours ne revint pas et, après un siège de plus de deux mois, manquant de vivres et de munitions, Maximilien et ses fidèles compagnons décidèrent de tenter une suprême sortie et de percer les lignes ennemies. Cette sortie fut retardée et ce délai donna le temps au colonel Miguel Lopez de trahir son souverain et de faire pénétrer les troupes juaristes dans la place. Maximilien put sortir et se retira sur le Cerro de las Campanas où le rejoignirent plusieurs officiers, le régiment de l'impératrice et d'autres groupes de soldats. Il demanda au général Mejia s'il pourrait rompre le cordon qui les cernait.

« Passer, répondit celui-ci, c'est impossible ; mais si Votre Majesté l'ordonne, nous essaierons. Quant à moi, je suis disposé à mourir. » L'empereur fit hisser un drapeau blanc et rendit son épée au général Escobedo.

Un conseil de guerre le condamna ainsi que les géné-

raux Miramon et Mejia à être fusillés sur le Cerro de las Campanas le 19 juin 1867, à sept heures et quart du matin.

Au moment de prendre la place du milieu Maximilien se tourna vers le général Miramon. « Un brave soldat, dit-il, doit être honoré jusque dans ses derniers moments; permettez-moi de vous donner la place d'honneur » ; et il s'effaça pour le laisser passer.

Ses dernières paroles furent pour les Mexicains. « Que mon sang soit le dernier versé en sacrifice à la patrie ; et s'il est nécessaire que quelques-uns de vos fils versent le leur, que ce soit pour le bien de la nation et jamais par trahison. » Puis il croisa les mains sur la poitrine, le regard bien droit, et tomba frappé de six balles.

Ainsi mourut Ferdinand-Maximilien Joseph, archiduc d'Autriche, prince de Hongrie et de Bohême, comte de Habsbourg, prince de Lorraine, empereur du Mexique.

D'avril 1863 à juin 1867 vingt mille actions de guerre, combats ou escarmouches, avaient eu lieu, 73.000 républicains et 12.200 impérialistes avaient été tués, blessés ou faits prisonniers. A la France cette expédition coûtait l'élite de son armée et une somme considérable ; elle avait diminué le prestige de l'empire à l'intérieur comme à l'extérieur. Après avoir empêché la France d'intervenir dans la lutte austro-prussienne elle l'empêcha de se préparer pour faire face à l'orage qui se déchaînait sur le Rhin. Toutefois la grande idée de Napoléon, la suprématie latine, a été en partie réalisée. Ce qu'il avait voulu faire, le général Diaz l'a fait pour son compte et pour le compte de la nation mexicaine. Un grand pays latin existe auprès de la puissante république anglo-saxonne et il ne semble pas impossible qu'un jour, peut-être prochain, la grande idée de l'empereur des Français ne soit

reprise par les nations hispano-américaines groupées ensemble contre la tyrannie du *big stick*.

L'empire tombé, Maximilien mort, Juarez retourne à la capitale prise d'assaut par le général Diaz, il est renommé à la présidence et quand il meurt en 1872, c'est son chef de cabinet, don Sébastian Lerdo de Tejada, qui lui succède. Peu après, à la suite de mesures inconsidérées prises par le président, une nouvelle révolution éclate, dite révolution de Tuxtepec, en 1876. C'est le général Diaz qui en est l'instigateur et la lutte commence entre les Lerdistes et les Porfiristes. Lerdo de Tejada perd la tête, se sauve à Acapulco et quitte le pays en 1876. Diaz entre dans Mexico le 24 novembre, est nommé président, et avec lui commence une ère de progrès inconnue auparavant.

Né à Oaxaca, le 15 septembre 1830, de José de la Cruz Diaz, descendant d'un espagnol émigré au Mexique au XVIe siècle, et de Petrona Mori, fille d'une indienne de pure race mixtèque, destiné au barreau il s'engage dans l'armée quand éclate la guerre entre les États-Unis et le Mexique. Plus tard il se jette dans la révolution, lutte pour le parti libéral et pendant l'intervention française se distingue par sa science tactique et sa bravoure indomptable. Arrivé au pouvoir il cherche à pacifier le pays, à réorganiser l'administration et à reconstituer les finances. C'est sous sa présidence que furent renouées, en novembre 1880, les relations diplomatiques entre la France et le Mexique.

Cette même année, au bout de son terme, il se retire devant le général Manuel Gonzalez. D'abord ministre de l'Agriculture, il retourne bientôt dans son pays natal comme gouverneur. Il fait un voyage aux États-Unis et revient en 1884 pour être renommé président, presque à

l'unanimité. Renommé sans cesse, un amendement à la Constitution lui permit en 1904 d'être nommé pour une période de six années.

Travailleur infatigable, chef ferme et énergique, administrateur habile, sûr de l'appui de l'armée, il réorganisa entièrement le Mexique, en fit réellement un État. Du pays le plus troublé, le plus agité, il sut faire un pays tranquille, heureux, marchant allègrement dans la voie du progrès. Soldat incomparable, il se révéla homme d'état de premier ordre, possédant une volonté de fer, un grand sens pratique, une connaissance claire des hommes et des choses.

La première préoccupation de son gouvernement fut de pacifier la contrée, de purger la campagne et la ville des bandes de brigands, épaves des guerres civiles, qui répandaient la terreur dans le pays. L'organisation de la garde rurale, les fameux *rurales*, celle de la police urbaine dans le district fédéral et l'énergie du président firent disparaître ce fléau et bientôt, à part quelques régions où sont cantonnés les derniers indiens rebelles, Yaquis et Mayas, on put se promener partout à travers le Mexique sans aucun danger.

Le pays pacifié, la sollicitude du gouvernement se porta sur l'amélioration matérielle et morale de la population. A mesure que les finances le permirent, il construisit des écoles, un pénitencier modèle, des asiles et des hôpitaux, s'occupa du dessèchement de la vallée de Mexico, de l'assainissement de la capitale.

De nombreuses lignes de chemins de fer furent construites, un service des postes et télégraphes fut organisé. Partout où cela fut possible, des écoles furent créées, facilitant ainsi l'instruction du peuple des campagnes, des « péons ». Les relations entre les diverses parties de

la République devinrent rapidement plus intimes et plus cordiales. L'esprit particulariste des provinces s'atténua peu à peu et fit place à de beaux sentiments de solidarité nationale.

A maintes reprises, durant mes voyages à travers le Mexique, il m'a semblé qu'il se produisait dans le peuple une transformation de sa mentalité. Les Mexicains, de plus en plus, abandonnent leurs prétentions, qu'ils faisaient jadis sonner si haut, au sang bleu venant d'ascendants espagnols, pour s'enorgueillir au contraire de leur origine indienne. Beaucoup aujourd'hui tirent vanité des traces de sang indien qui, d'ailleurs, se trouvent dans presque toutes les familles et il n'est pas rare d'entendre des généraux, de hauts fonctionnaires ou des gens remarquables par leur savoir s'exclamer avec orgueil : *Yo soy un puro Indio.*

Ici ce sont les Indiens qui constituent le fond de la population, puisqu'il y en a environ 14 millions, y compris les métis, tandis que dans les autres parties de l'Amérique les peuples sont le produit de l'émigration européenne. Au Mexique, il n'y a pas eu, au sens propre du mot, d'émigration européenne ; des étrangers sont venus, en grand nombre, mais ils étaient des capitalistes, des ingénieurs ou des commerçants, qui faisaient rarement souche dans le pays.

Avant tout le général Diaz a vu l'intérêt du Mexique ; son ambition a été de faire de celui-ci un pays puissant et prospère, des Mexicains, un grand peuple. Pour arriver à ce but il sut grouper autour de lui un nombre considérable d'amis fidèles et dévoués comme lui aux intérêts nationaux, entre autres M. Limantour, ministre des Finances. Parmi tant de réformes utiles dont celui-ci fut le promoteur, il faut en noter trois fondamentales : l'aboli-

tion en 1896 des douanes qui existaient entre les divers états, la réforme monétaire en 1905, établissant l'étalon d'or et fixant le cours de la piastre, et la nationalisation d'une partie des chemins de fer. Diaz a assuré la paix au Mexique, lui a donné un gouvernement stable, Limantour a fourni les ressources qui lui ont permis de se développer. Dans la création du Mexique, dans son organisation en État moderne, ces deux noms resteront associés comme ils le sont et le seront toujours dans la reconnaissance publique.

Le résultat de cette administration sage et prudente, en même temps que forte, fut un admirable essor économique de tout le pays qui produisit des ressources considérables en même temps qu'il vivifiait et affermissait sa nationalité. Mais les meilleures choses finissent par lasser, la longévité du général Diaz exaspérait un certain nombre de politiciens qui attendaient leur tour et préconisaient la nécessité d'un changement administratif afin d'écarter le groupe de personnes qui entouraient d'une façon trop persistante le président. Aussi, à la fin de l'année 1910, un mouvement séditieux se dessina-t-il dans le nord de la République, dans l'état frontière de Chihuahua, dont la superficie est presque égale à celle de la France.

Ces troubles étaient fomentés par Francisco Madero qui avait posé sans succès sa candidature à la présidence. Profitant d'un mouvement de mécontentement qui s'était produit dans cet état dont la majeure partie des terrains appartient à l'ex-gouverneur Terrazas et de la propagande socialiste faite dans les centres miniers, Madero se mit en campagne, aidé seulement par un millier et demi de rebelles recrutés parmi des échappés de prison, des Mexicains réfugiés aux États-Unis, des outcasts

nord-américains qui, suivant la typique expression yankee, trouvaient l'air de leur patrie trop chaud pour eux.

La région où se déroulait ce mouvement étant très accidentée, il ne se produisait que des escarmouches de guérillas. D'autre part la frontière était toute proche; les rebelles pouvaient donc facilement attaquer des postes isolés, puis se dérober. S'ils subissaient un échec, ils se repliaient rapidement de l'autre côté de la frontière, se réapprovisionnaient en armes et en munitions, recrutaient d'autres bandits et recommençaient. La contrebande de guerre se faisait en toute liberté et les brigands passaient aisément en territoire mexicain en se faisant passer pour des « insurrectos ».

Les États-Unis — ou mettons certains groupes des États-Unis que le gouvernement du président Diaz avait tournés contre lui en s'attirant les animosités d'un grand nombre de « financiers de New-York » — favorisaient nettement ce mouvement insurrectionnel, lui prêtaient leur concours, déployaient sur la frontière un nombre considérable de troupes et menaçaient hautement le Mexique d'intervention. Il ne faut pas oublier que le Mexique avait été plus d'une fois un obstacle sérieux à la politique active des États-Unis, d'autant que le général Diaz s'était formellement refusé à coopérer dans leur action directe au Nicaragua et dans l'Amérique Centrale. Ce n'était pas non plus sans un peu d'inquiétude que les États-Unis avaient vu le succès de la route de l'isthme de Tehuantepec devenu un rival sérieux de l'isthme de Panama. Mais ce qui peut-être irrita le plus les voisins du Nord, ce fut la façon dont Limantour réussit peu à peu à nationaliser la presque totalité des chemins de fer mexicains, qui avaient été jusqu'alors la propriété de syndicats nord-américains.

Sans doute, avec l'évolution du pays, le besoin de certaines réformes se faisait sentir de plus en plus. Depuis une dizaine d'années la mentalité du peuple mexicain s'était transformée peu à peu par le progrès de l'industrialisme qui le mettait de plus en plus en contact avec des éléments étrangers, puis par la diffusion de l'enseignement primaire. La masse se croyant plus capable devenait soucieuse de réformes politiques et économiques. D'autre part les abus de certains gouverneurs d'État avaient fait bien des mécontents. Il fallait un changement administratif et le général Diaz, lui-même, en avait compris la nécessité. Mais peut-être le comprit-il trop tard. Beaucoup, et parmi eux les meilleurs amis du président, avaient souhaité voir celui-ci se retirer volontairement, en pleine apothéose, après les fêtes si brillantes du centenaire qui avaient permis au Mexique de montrer à l'étranger toute sa force, toute sa vitalité. Mais qui l'eût remplacé? Le vice-président Corral, qu'il avait choisi comme son successeur éventuel, était malheureusement très impopulaire dans toutes les classes de la société. Limantour, certes le plus capable de prendre les rênes du gouvernement, s'était toujours refusé à se présenter pour la présidence. D'autre part, seul, Madero s'était porté candidat en adoptant les allures d'un révolutionnaire; le général Reyes se trouvant en Europe n'avait pas posé sa candidature. Diaz s'était donc cru engagé d'honneur à conserver le pouvoir.

Mais quand, au début de cette année, les troubles s'étendirent, il semble que le général Diaz, qui si souvent avait anéanti des révolutions à peine écloses, reléguât trop vite la « manière forte » si nécessaire dans tous les pays et qui fut la base de la prospérité du Mexique. On parlementa avec les rebelles et ceux-ci en profitèrent pour

attirer à leur cause des adhérents, présentant ces mesures de conciliation comme un signe de faiblesse de la part du gouvernement.

Le 24 mars le général Diaz acceptait la démission de son cabinet; le 27 il en formait un autre sous la présidence de Limantour et composé presque entièrement d'hommes nouveaux. Le 1er avril, à la séance d'ouverture du Congrès, il exposait le plan de réformes adopté pour répondre aux aspirations nouvelles du pays et « donner satisfaction aux plaintes fondées contre quelques autorités, spécialement celles qui sont en contact intime avec le peuple ». Il déclarait que « si quelque projet tendant au renouvellement périodique des fonctionnaires du Pouvoir exécutif, élus par le suffrage populaire, était présenté devant la représentation nationale, ce projet pourrait compter sur un appui résolu de l'exécutif ».

Les autres réformes proposées étaient celles des lois électorales « pour assurer la participation élective de tous les citoyens jugés capables d'émettre leur vote, avec pleine conscience », du fractionnement des grandes propriétés rurales et de l'adaptation de celles-ci aux divers emplois agricoles, de l'administration de la justice fédérale, de la justice locale du district et des territoires « pour mieux garantir l'indépendance des tribunaux, grâce à un choix scrupuleux du personnel et à son plus long séjour en fonctions ».

Mais ces promesses ne satisfirent pas les rebelles. Le gouvernement alors, pour mettre fin à cette lutte fratricide et aussi par crainte de complications internationales, accepta de discuter les bases d'un armistice. Les négociations commencèrent le 4 mai, mais, comme le déclarait le général Porfirio Diaz dans son manifeste du 7 mai, « les délégués révolutionnaires ont rompu les négociations par

des demandes exorbitantes, incompatibles avec la dignité d'un gouvernement légal. »

Ils n'exigeaient rien moins que la démission immédiate du président et, à juste titre, celui-ci considérait dangereux pour la paix de son pays de « faire dépendre la présidence de la République, c'est-à-dire l'autorité souveraine de l'État, de la volonté ou du désir d'un groupe plus ou moins nombreux d'hommes armés ». Aussi déclara-t-il qu'il ne démissionnerait que lorsqu'en conscience il jugerait qu'il ne laissait pas le pays livré à l'anarchie, qu'il le ferait « dans la forme exigée par la dignité du pays, et comme il convient à un chef d'état, qui a pu, sans doute, commettre bien des erreurs, mais qui, également, a su défendre sa patrie et la servir avec dévouement ».

Entre temps apparaissaient non seulement dans les États du Nord de Chihuahua, de Sonora et de Durango, où s'était propagé le mouvement insurrectionnel, mais sur beaucoup d'autres points du territoire, de nombreuses bandes, sans programme politique, uniquement animées de l'esprit de destruction. Le brigandage, que le président Diaz avait mis tant de soin à réprimer et qu'il avait réussi à abolir, commençait à se développer à nouveau. Profitant de ce que les troupes étaient occupées à la répression des forces rebelles commandées par Francisco Madero toutes ces bandes se livraient un peu partout à d'odieux actes de violence.

Aussi le président Diaz voyant le Mexique livré à l'anarchie, menacé d'une intervention étrangère, n'hésita pas et dans l'espoir que son départ ramènerait le calme, par un dernier beau geste en faveur de son pays, il décida de donner sa démission avant la fin du mois. Le 25 mai il la présentait à la Chambre des députés qui l'acceptait. « Je le fais, disait-il, d'autant plus volontiers que pour

garder le pouvoir il faudrait continuer à verser le sang mexicain, ce qui exposerait le pays à des dangers internationaux, au grand préjudice de son crédit et de ses ressources.

« Messieurs, j'espère qu'une fois que les passions politiques, conséquences de toute révolution, se seront calmées, la conscience nationale émettra un jugement impartial qui me permettra de mourir avec l'estime de mes concitoyens, sentiment que je n'ai cessé de professer à leur égard ».

Le même jour, conformément à la Constitution, M. Francisco de la Barra, ministre des Affaires étrangères, prenait possession de la présidence intérimaire de la République et formait un cabinet composé par moitié de partisans de l'ancien régime et de partisans du mouvement insurrectionnel.

Le 1er juin le général Porfirio Diaz partait pour l'Europe à bord du vapeur allemand Ypiranga. Les marques de sympathie et de respect dont la population de Vera-Cruz l'entoura jusqu'au moment de son départ pallièrent l'odieux de l'acte commis par 700 rebelles mexicains cherchant à assassiner l'ex-président dans le train qui l'emmenait loin de sa patrie. Les soldats, qui accompagnaient ce dernier jusqu'à Vera-Cruz, suivaient dans un autre train et ceux-ci, fidèles à celui qui a écrit de si belles pages pour l'histoire du Mexique, eurent vite fait de disperser les assaillants.

Pour quiconque a suivi le Mexique dans son développement au cours de ces dernières années, pour quiconque l'a connu avant l'arrivée de Diaz au pouvoir, pour les étrangers surtout qui ont vu leurs affaires prospérer grâce à l'état de paix établi dans le pays, c'est avec une réelle émotion qu'ils ont assisté à la chute du grand

homme d'état dont le Mexique moderne est l'œuvre personnelle — trop personnelle même d'après l'avis de certains. L'histoire impartiale enregistrera la grande œuvre entreprise et menée à bien par le général Diaz.

Quant à Limantour, qui dirigeait les finances depuis 1893 et dont le nom reste attaché à toutes les grandes réformes qui marquent les étapes du développement du Mexique, tous ceux qui portent intérêt à ce pays furent unanimes à regretter sa retraite. Il laissait en partant une administration financière parfaitement ordonnée et une réserve de plus de 60 millions de piastres, dont 30 millions en or liquide et le reste dans des banques de Mexico et à l'étranger. Quand le général Diaz revint prendre le pouvoir en 1884 après la présidence du général Manuel Gonzalez, il trouva 26 piastres dans le Trésor. La succession que recueillait M. Ernesto Madero, le nouveau ministre des Finances, oncle du chef du mouvement insurrectionnel, était certainement plus avantageuse. On doit espérer qu'il aura su en profiter bien que les indemnités à payer et les dépenses occasionnées par les troubles ont entamé de façon appréciable les revenus publics.

Il est bien difficile de se prononcer sur les conséquences du changement survenu. On ne peut pas se rendre compte dès maintenant si les réformes préconisées par le parti triomphant seront réalisées, comment elles le seront, et si elles ne le seront pas avec trop de hâte. On peut toutefois affirmer que l'édifice a été trop solidement construit pour qu'il puisse s'écrouler, d'autant qu'il ne semble pas que les nouveaux gouvernants puissent songer à se détourner de la voie où le Mexique a obtenu crédit et prospérité. La crise que l'on prévoyait à la mort du général Diaz a été avancée de quelques années et on peut espérer qu'elle se résoudra sans causer

de nouveaux désordres. Le pays, en effet, a trop réellement besoin de la paix, trop de capitaux étrangers y sont engagés pour qu'il risque de compromettre ses destinées en ne se maintenant pas dans les voies de la sagesse et de la pacification, en n'assurant pas à tous la possibilité de travailler en pleine sécurité.

Le gouvernement intérimaire a résolu, somme toute assez rapidement, l'œuvre de pacification et l'extinction du brigandage, ce qui n'était pas chose facile. La majorité des forces révolutionnaires ont pu être licenciées, une bonne partie étant incorporée dans les différents corps de « rurales. »

Francisco Madero, chef de la révolution, élu président, vient de prendre possession du pouvoir. Souhaitons qu'il ait l'énergie nécessaire pour rétablir la paix qu'il a troublée et permettre au pays de poursuivre dans le calme et en toute liberté son merveilleux développement économique.

Souhaitons au Mexique qu'un nouveau Diaz surgisse, capable de continuer l'œuvre accomplie par le général Porfirio Diaz et de la parfaire sur les points où elle a pu prêter à une légitime critique.

CHAPITRE III

Lois et Constitution.

Superficie. — Divisions administratives. — Constitution. — Séparation des pouvoirs. — Loi sur les étrangers. — Colonies étrangères au Mexique. — La colonie française : ses origines ; son développement. — Institutions françaises.

Les États-Unis du Mexique s'étendent du 32° et demi au 14° et demi de latitude nord entre les 86° et 118° méridien ouest de Greenwich et couvrent une superficie d'environ deux millions de kilomètres carrés (d'après Peñafiel, 1.987.063), soit à peu près quatre fois la surface de la France. D'après le dernier recensement de 1910, la population s'élève à 15.063.207, donnant une densité de 8 habitants par kilomètre carré.

En 1803, à un siècle de distance, M. de Humboldt indiquait le chiffre de 5.837.000 habitants.

Administrativement le Mexique est divisé en vingt-sept États particuliers ayant une existence individuelle et distincte, maîtres de leur organisation intérieure. Chaque état a son gouverneur, sa législature, ses tribunaux. Un acte additionnel à la Constitution a cependant interdit aux

Etats de contracter des emprunts à l'étranger. Il faut compter en outre le district fédéral qui comprend la ville de Mexico et sa banlieue, et trois territoires placés sous une juridiction militaire, la Basse Californie, Tepic et le Quintana Roo.

C'est la Constitution de 1857, avec certaines retouches et additions, qui est encore en vigueur. Ses trois principes fondamentaux reconnaissaient la Souveraineté Nationale, la Division des Pouvoirs et l'Inviolabilité du Pacte Fédéral.

Le Président est élu pour quatre ans par des électeurs au second degré au scrutin secret et sanctionné par la Chambre des députés. Une loi de 1904 a porté de quatre à six ans la période présidentielle. Le vice-président devait être également nommé pour une période de six années.

Au cas où la présidence deviendrait vacante, ainsi que la vice-présidence, la présidence intérimaire serait dévolue au ministre des Affaires étrangères, ou à son défaut, au ministre de l'Intérieur.

Le président pouvait être réélu plusieurs fois de suite. Tout dernièrement, le 25 avril 1911, la Chambre des députés votait presque à l'unanimité l'ensemble d'un projet de loi sur la non-réélection.

Le président et le vice-président de la République entreront en fonctions le 1er décembre pour une période de 6 ans et ne pourront jamais être réélus.

Le président ne pourra jamais être élu vice-président. Le vice-président ne pourra pas être élu président pour la période immédiate. Ne pourra pas non plus être élu président ni vice-président le membre du cabinet faisant fonctions d'exécutif pendant la période électorale.

Les États adopteront pour leur régime intérieur la forme gouvernementale républicaine, représentative et

populaire. La période pour les fonctions de gouverneur ne devra jamais dépasser six ans. Sont applicables aux gouverneurs des États et aux fonctionnaires qui les remplaceraient, les prescriptions relatives au président de la République, au vice-président et au président intérimaire.

Le président est le chef du pouvoir exécutif ; il promulgue et fait exécuter les lois votées par le Congrès ; nomme et destitue de sa propre autorité les membres du cabinet, les agents diplomatiques et tous les fonctionnaires fédéraux. Il dispose de la force armée et peut déclarer la guerre, avec l'approbation du Congrès. En cas de graves désordres il a la faculté, toujours avec approbation du Congrès, de suspendre les garanties constitutionnelles. En outre il jouit du droit de grâce dans le district fédéral et les territoires.

Le cabinet se compose de huit secrétaires d'État : Affaires étrangères; Intérieur; Justice; Instruction publique; Finances; Fomento (encouragement) qui comprend l'Agriculture, le Commerce, l'Industrie et les Mines; Voies, Communications et Travaux publics; Guerre et Marine. Chaque secrétaire d'État est assisté d'un sous secrétaire d'État. Ce sont toujours des personnes compétentes et les portefeuilles sont distribués selon la capacité professionnelle.

Les secrétaires d'État ne peuvent être ni députés, ni sénateurs ni magistrats. Ils ne sont pas responsables devant les Chambres qui d'ailleurs soulèvent bien rarement une opposition et en général enregistrent purement et simplement les actes du gouvernement, tout projet de loi important émanant toujours de l'initiative gouvernementale. Et il faut bien reconnaître que cet état de choses facilite une cohésion gouvernementale, une unité de vue

et une continuité de travail parfaites qui ne peuvent avoir que les meilleurs résultats.

Le Congrès est formé de deux Assemblées, la Chambre des députés et le Sénat. La Chambre des députés seule vote le budget, toutes les lois relatives aux impôts, contributions ou emprunts et contrôle la comptabilité publique. Elle se compose de 232 représentants élus pour une période de deux ans par le suffrage indirect au premier degré. L'élection se fait au bulletin secret. Sont électeurs les hommes mariés âgés de dix-huit ans et les célibataires de vingt et un ans. Pour être élu il faut être citoyen mexicain, avoir pleine jouissance de ses droits civils, compter vingt-cinq ans d'âge au jour d'ouverture des sessions, enfin n'être ni membre du clergé catholique, ni ministre d'un culte quelconque.

Le Sénat, renouvelable par moitié tous les deux ans, compte cinquante-six membres élus au second degré par vote secret et à la majorité des voix, pour quatre ans. Le minimum d'âge est de trente ans.

Le Congrès tient deux sessions annuelles, du 16 septembre au 15 décembre, avec un minimum de trente séances, et du 1er avril au 31 mai avec un minimum de quinze séances. Une commission de permanence, composée de quinze députés et de quatorze sénateurs, siège pendant les vacances.

Quant au Pouvoir judiciaire, il est exercé par la Cour Suprême de justice, pour les différends entre les États et les tribunaux de district.

La Cour Suprême de justice statue en seconde et en dernière instance dans les jugements *d'amparo*, qui ont pour objet de défendre les garanties individuelles contre les abus de pouvoir devant les tribunaux de première instance.

Au mois de mai 1911, après le renouvellement du cabinet opéré par le général Diaz, le nouveau ministre de la Justice présentait à la Chambre des députés un projet de loi réformant quelques articles de la loi organique du pouvoir judiciaire.

Pour être nommé juge de circuit il faut être citoyen mexicain dans l'exercice de ses droits, appartenir à l'état séculier, avoir plus de 30 ans, et moins de 65, et posséder le titre d'avocat depuis au moins dix ans.

Les juges de circuit seront nommés par la Cour Suprême de justice de la nation; leurs fonctions dureront huit ans.

Pour être juge de district, il faut les mêmes conditions mais ne posséder le titre d'avocat que depuis cinq ans. Les juges de district seront également nommés par la Cour Suprême pour une pèriode de huit ans. Ils ne pourront remplir aucun emploi dans l'administration des États ou des municipalités.

D'après la constitution de 1857, « la souveraineté nationale réside essentiellement et souverainement dans le peuple ». Belles paroles qui évidemment n'ont pas eu une application absolue au Mexique. La grande majorité des électeurs, généralement peu instruits, n'exerçaient pas leurs droits; ils ne s'en trouvaient pas plus mal. On les a persuadés maintenant qu'ils devaient les exercer; s'en trouveront-ils beaucoup mieux?

Liberté d'enseignement, liberté de travail, liberté de penser, droit d'association, telles sont les garanties que la constitution mexicaine offre à ses nationaux, en les étendant aux étrangers résidant au Mexique. Ceux-ci ont droit à une égale protection, à un égal respect de leur liberté. Le droit de propriété est strictement respecté, il n'a de limite que l'expropriation pour cause d'utilité

publique. Seules les corporations et institutions religieuses n'ont pas capacité légale pour acquérir ou administrer des biens immeubles, sauf les édifices destinés directement à leur service. Par contre tout acquéreur de biens-fonds devient Mexicain, à moins qu'il ne manifeste l'intention de garder sa nationalité.

Aussi bon nombre d'étrangers sont-ils venus dans ce pays riche et hospitalier chercher l'emploi de leurs capitaux, de leurs connaissances techniques, ou simplement de leur seule énergie. On peut évaluer à une soixantaine de mille le nombre d'étrangers installés dans le pays.

Les colonies espagnole et nord-américaine sont naturellement les plus importantes. La première, tirant avantage de la communauté de langue, de coutumes et de religion, est assez prospère; elle détient entre ses mains le commerce de détail, d'épicerie. Les Nord-Américains ont engagé des capitaux considérables dans les mines, les banques, les chemins de fer. Ils n'ont pas su en général gagner la sympathie du peuple mexicain qui ne voit pas avec grand enthousiasme l'invasion de ces *hijos del Tio Samuel*, de ces fils de l'oncle Sam. C'est que ceux-ci — une certaine catégorie naturellement — ont trop pris l'habitude de traiter le Mexique en pays conquis, de témoigner trop brutalement aux Mexicains qu'ils les méprisent. Ceux qui sont obligés de travailler sous leurs ordres ont souvent à se plaindre de leur dureté qu'ils veulent faire prendre pour de l'énergie, et certains « accidents » n'ont souvent pas d'autre cause. Toutefois la classe de Nord-Américains venant au Mexique s'est certainement beaucoup améliorée ces dernières années et il serait injuste de ne pas reconnaître que l'afflux des capitaux nord-américains, dirigés par des hommes énergiques et capables, a été un bienfait pour le pays et a

contribué puissamment à son développement. Ce souvenir compensera l'effet fâcheux de méthodes spéciales introduites pour le lancement d'affaires, de procédés administratifs trop audacieux, de faillites d' « exploitations tropicales » n'existant que sur papier.

Les Italiens se sont tournés vers l'agriculture et ont formé plusieurs colonies qui sont pour la plupart dans une bonne voie de réussite. Les Anglais continuent de préférence l'exploitation des mines, tandis que les Allemands détiennent le commerce de quincaillerie ; ces derniers ont fondé des comptoirs fort bien approvisionnés sur toute la côte du Pacifique et, depuis quelques années, ils ont créé de vastes exploitations agricoles.

Quant à la colonie française, très aimée et très respectée, elle a monopolisé la vente des étoffes et le commerce des nouveautés. Elle compte environ 5.000 membres. En 1817, trois cents officiers et soldats français en demi-solde partent sous la conduite du général Lallemand et fondent au Texas, alors province du Mexique, une colonie sous le nom de Champs d'Asile. Elle fut détruite en 1819.

En 1821, les trois frères Arnaud, natifs de Jansiers, près de Barcelonnette, arrivent à Mexico et fondent la première maison française de Nouveautés, « Las Siete Puertas ». En 1834, quelques familles de la Franche-Comté et de la Bourgogne, patronnées par un sieur Guénot, viennent s'établir sur la rive droite du rio Palmas, à Jicaltepec, et fondent une colonie agricole qui, depuis, s'est étendue sur la rive gauche du fleuve à San Rafael. Après de très pénibles périodes, elle est maintenant prospère et compte plus de 500 membres qui s'adonnent à l'élève de bétail et à la culture de la vanille.

En 1838, trois émigrants de Barcelonnette fondent une maison de commerce au Portal de las Flores, n° 5.

Après 1845 l'immigration française augmente rapidement et se continue jusqu'en 1866, alimentée presque entièrement par les habitants de la vallée de Barcelonnette. MM. Tron, Tessier, Léotaud, Signoret, etc., modestes employés, puis petits boutiquiers, s'occupent de bonneterie en détail. Longtemps ils demeurent tributaires de commissionnaires allemands auxquels ils ont recours pour faire leurs achats, mais en 1870, MM. Tron et Tessier, les premiers, s'adressent directement à la France. Les Français retirés en France après fortune faite au Mexique ouvrent des maisons de commission à Paris et offrent des crédits aux compatriotes établis de l'autre côté de l'Océan. Ceux-ci, peu à peu, font venir des jeunes gens de leur pays, les envoient s'établir dans l'intérieur, fonder des succursales des grandes maisons qu'ils ont créées à Mexico, sur le modèle du Louvre. La plupart de ces magasins, Al Puerto de Liverpool, Al Puerto de Vera Cruz, El Centro Mercantil, Au Palais Longchamp, etc., sont dirigés par leurs propriétaires, d'autres, comme le fameux Palais de Fer, au capital de 4.000.000 de piastres, qui couvre une superficie de 2.600 mètres carrés, sont constitués en sociétés anonymes. Tissus, confections, chapellerie, droguerie, parfumerie, articles de Paris, bijouterie, telles sont les différentes branches de ces magasins. En 1864, on comptait 46 maisons de détail françaises à Mexico et à l'intérieur, en 1890 il y en avait 150 et actuellement il y en a environ 200, presque toutes dirigées par des Barcelonnettes.

De 1885 à 1895, au moment de la baisse de l'argent, les Français créent plusieurs industries, des fabriques de papier, de tissus. Le nombre d'entreprises industrielles fondées au Mexique par nos compatriotes, dirigées, soutenues ou sauvées par eux, est considérable. On doit citer

parmi les plus importantes la Compañia Industrial de Orizaba, société anonyme fondée en 1896 au capital de 6.500.000 piastres. Les fabriques produisent par semaine 43.000 pièces de coton de 27 mètres. Les tissus sont de 15 fils à la trame sur 22 à la chaîne et pour les impressions on emploie jusqu'à huit couleurs à la fois. Viennent ensuite la grande fabrique de cigarettes, El Buen Tono, créée en 1875 et portée au capital de 6.500.000 piastres, qui avec un outillage français produit 4 millions de cigarettes par jour, la fabrique de papier de San Rafaël, 5.000.000 de piastres, San Ildefonso (tissus de laine) société anonyme, 3.000.000 de piastres, Compagnie d'Électricité et d'Irrigation de « Hidalgo » société anonyme, 2.000.000 de piastres ; Brasserie Moctezuma d'Orizaba société anonyme; Compagnie Nationale Mexicaine de dynamite et d'explosifs société anonyme 3.000.000 de piastres; Société Financière pour l'Industrie au Mexique société anonyme, 5.000.000 de piastres, etc, etc; filatures à Puebla et Guadalajara, environ 25.000.000 de piastres.

A côté des Barcelonnettes très unis, trop exclusifs peut-être, d'autres colons sont venus s'installer dans le pays, tenter fortune dans les exploitations agricoles : plantations de café, de sucre, de caoutchouc et de tabac. Mais, sauf le « Paraiso Novillero », plantation de sucre, au capital de 4 millions de francs et possédant peut-être la meilleure machinerie de tout le Mexique, et la Compagnie sucrière française du Pachuco, 3 millions de francs, ces propriétés ne sont pas très importantes.

Un certain nombre de Français, pour la plupart tenanciers d'hôtel, sont disséminés dans les différentes villes du territoire Mexicain. Les deux centres les plus importants après Mexico sont Guadalajara, où l'on compte environ 200 Français, et Puebla, où l'on en compte

100. Comme dans la capitale, ce sont presque tous des Barcelonnettes, tenant des magasins de nouveautés, des chapelleries ou des pâtisseries.

Les capitaux français sont largement représentés dans les diverses banques, surtout dans les deux principales, la Banque Nationale et la Banque de Londres et Mexico, où les deux tiers des capitaux sont fournis par des Français et tout dernièrement s'est fondée une banque exclusivement française. Nos compatriotes sont intéressés dans la plupart des grandes entreprises et l'on peut évaluer à plus de 500 millions de francs la somme des capitaux engagés par eux au Mexique.

Il est à regretter toutefois que la France ne participe pas davantage aux grands travaux qui se font sur toute l'étendue du vaste territoire du Mexique, aux contrats passés par le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux et les municipalités : construction de ponts, de voies ferrées, de réservoirs, adduction d'eau, assainissement des villes, asphaltage des rues. Et plus la prospérité du pays augmentera, plus la nécessité de certaines améliorations se fera sentir.

Partout la colonie française est prospère, aimée et respectée. Tous ces jeunes gens venus des Basses-Alpes, qui ont le plus souvent abandonné la charrue pour le comptoir, sont des travailleurs consciencieux, honnêtes et deviennent des capitalistes prudents, économes. S'ils se montrent un peu exclusifs dans le choix de leurs employés au détriment des autres Français, ils sont très généreux dès qu'il s'agit des intérêts de la collectivité, du développement, de l'affermissement de l'influence française.

Il existe un excellent journal, fort bien dirigé par M. Regagnon, *Le Courrier du Mexique et de l'Europe*,

qui remplaça en 1896 *Le Trait d'Union*, créé en 1847, et qui avait été lui-même précédé par *L'Universel*, fondé en 1837, devenu *Le Courrier des Deux-Mondes*. Un autre journal, *L'Echo Français*, date de 1902.

Le Cercle français fondé peu après la guerre franco-prussienne pour essayer de grouper plus intimement les membres de la colonie, a remarquablement prospéré et aujourd'hui il est installé dans un somptueux édifice où se donnent chaque année de très belles fêtes, très suivies. L'Association française, suisse et belge de bienfaisance est très bien organisée. Fondée le 4 septembre 1842 avec dénomination de Société française de prévoyance, elle fut réorganisée le 1er décembre 1848 sous le nom de Société française et suisse de bienfaisance et de prévoyance et le 7 février 1868 prit son nom actuel. Elle possède un hôpital, un cimetière, — le plus beau, le plus recherché de Mexico — et une caisse d'épargne. Son budget s'améliore d'année en année et lui permet de rendre de réels services.

La Chambre de commerce, reconstituée en 1901 sur des bases pratiques, fonctionne bien maintenant et publie un bulletin mensuel qui est pour nos négociants un précieux élément d'information.

Parmi les institutions françaises, la plus importante du Mexique est sans contredit l'école commerciale, car ici c'est la cause même de l'influence française qui est en jeu. Le lycée français, fondé en 1895, mal administré, était complètement tombé; grâce à l'initiative personnelle de notre ancien ministre, M. Blondel, et à la générosité de M. Pugibet, directeur du El Buen Tono, il fut remplacé en 1903 par une école commerciale, plus pratique, correspondant mieux au besoin général. Nous avons perdu du terrain au point de vue commercial, nous devons en rega-

gner par le maintien de notre langue, de notre goût, de nos idées. Les professeurs, en façonnant l'âme des jeunes Mexicains, leur apprennent à aimer la France, à vénérer ses gloires. Ils leur donnent pour ainsi dire une âme française et il est bien rare que l'on oublie complètement ce que l'on a chéri et respecté tout jeune.

Nos concurrents le savent bien et ils ne négligent rien pour développer leur langue et leur culture au détriment de la langue française et de la culture française ; journaux, revues, brochures sont distribués à profusion.

Il n'est pas inutile de rappeler que pendant toute la durée de l'intervention française aucun Français paisible ne fut molesté dans sa personne ni dans ses intérêts. Si la colonie française est aimée et respectée, c'est que son labeur et sa conduite réservée attirent l'estime; c'est aussi qu'elle se trouve toujours en tête de liste, quand une souscription est ouverte, soit pour effacer les effets d'un malheur national, soit pour fêter magnifiquement l'anniversaire d'une date heureuse. L'année dernière, la colonie française a été la première colonie étrangère qui a eu l'idée de participer d'une façon spéciale aux fêtes du centenaire de l'Indépendance mexicaine. Aussi a-t-elle été heureuse que le gouvernement ait envoyé une mission spéciale au Mexique à cette occasion. Pour s'y associer comme il convenait, la colonie française avait d'abord songé à organiser une exposition d'art; mais le temps était trop limité et il fallut renoncer à ce projet. Toutefois, le principe d'une manifestation des Français pour le Mexique subsistait. Et, comme le faisait remarquer un des membres les plus influents de notre colonie, cette manifestation devait avoir lieu, car il n'est que juste de témoigner sa reconnaissance au pays où chacun jouit d'une si large hospitalité et où beaucoup se sont créé une

5

situation prospère. Nos compatriotes décidèrent donc d'élever un monument, une statue, une œuvre qui subsisterait et qui, tout en contribuant à l'embellissement de la ville, parlerait de la grandeur de la France. Ils songèrent d'abord à une statue allégorique, maîs celle-ci aurait pu, avec le recul des temps, perdre sa signification. Abandonnant donc cette idée, ils s'arrêtèrent à l'érection d'une statue à l'une de nos plus belles gloires intellectuelles, à Pasteur, le grand bienfaiteur de l'humanité. Les autorités de la ville de Mexico ont accepté ce présent de la colonie française avec leur bienveillance habituelle, et il fut décidé que la statue serait érigée en face de la gare du chemin de fer national, à quelques pas de la belle avenue du Paseo, au centre d'un magnifique jardin qui portera désormais le nom de Louis Pasteur.

La pose de la première pierre de ce monument eut lieu en septembre 1910, sous la présidence du général Porfirio Diaz, en présence de la colonie et de la mission spéciale envoyée par le gouvernement français pour assister aux fêtes du centenaire.

Comme tous les colons français, ceux qui sont établis au Mexique ne cessent de songer au retour, laissant parfois d'autres bénéficier de leurs premiers labeurs. Ici pourtant le danger est moindre. Même quand les propriétaires se retirent, les maisons demeurent avec la même raison sociale, les mêmes idées, la même direction, offrant de nouvelles places aux jeunes gens intelligents et énergiques qui ne craignent pas de s'expatrier pour quelques années. C'est ainsi que s'est formée notre colonie, si prospère aujourd'hui, colonie de négociants et d'industriels qui fait honneur à la fois à son pays et au pays qu'elle habite. La mère patrie a le devoir de s'intéresser à ces enfants qui ont si bien mérité d'elle, de les aider, de

les encourager. Puisse la France ne pas trop détourner ses yeux du Mexique et permettre à la colonie française de conserver son influence et de lutter avec succès contre les concurrences étrangères !

CHAPITRE IV

Instruction publique. — Armée.

Instruction publique. — Instruction primaire obligatoire. — Méfiance des Indiens. — Instruction préparatoire — Écoles professionnelles. — Université nationale. — Armée. — Mode de recrutement. — Effectif des troupes. — Armée active. — Réserve. — *Rurales.* — École militaire de Chapultepec. — École des Aspirants de Tlalpam. — Marine.

Pendant les troubles qui ont marqué le début de cette année on a beaucoup agité la question de l'instruction publique, attribuant à l'ignorance dans laquelle étaient tenus les péons l'écart si grand qui existe entre le peuple et la classe dirigeante, considérant l'instruction donnée à tous comme une nécessité pour le relèvement de la masse générale du pays.

Au mois de mai une loi promulguée par le président intérimaire répondait à ces plaintes et à ces désirs en établissant dans toute la République des écoles d'instruction rudimentaire indépendantes des écoles primaires déjà existantes ou qui pourraient se fonder. L'objet de ces écoles sera d'enseigner aux individus de la race indigène à parler, lire et écrire la langue espagnole, à faire les

opérations d'arithmétique fondamentales et les plus usuelles. Les cours seront de deux années.

Ces écoles seront établies au fur et à mesure des ressources de l'État ; aussi est-il permis d'établir des écoles rudimentaires privées.

L'enseignement donné dans ces écoles ne sera pas obligatoire, il ne sera fait aucune distinction de sexe ni d'âge. Le pouvoir exécutif devra stimuler l'assistance à ces écoles par la distribution, au besoin, d'aliments et de vêtements.

Ces dernières dispositions auront sans doute un résultat heureux, car ce n'est pas un moyen d'attirer l'Indien à l'école que de l'obliger à y aller. Il faut chercher à le persuader, à le convaincre que c'est dans son intérêt. Par suite du joug subi depuis plusieurs siècles, l'Indien regarde toujours avec méfiance tout travail imposé et cherche le plus souvent à s'y soustraire sans même tenter d'en connaître les résultats utiles ou agréables.

Au recensement de 1900 on comptait 87 pour 100 d'illettrés ; en 1904, année où fut créé le ministère de l'Instruction publique, le nombre officiel des élèves inscrits dans les écoles primaires élémentaires était de 576.000 et de 44.000 dans les écoles primaires supérieures. Mais 20 pour 100 au moins de ces élèves n'assistait pas aux classes. En 1910 il y avait dans toute la République 9.692 écoles primaires officielles et 2.726 privées avec 698.117 élèves inscrits pour les premières et 191.392 pour les secondes. La moyenne des élèves par rapport à la population totale du pays était d'environ 6,47 pour 100, avec un minimum de 1,93 pour 100 dans le Quintana Roo et un maximum de 16,93 pour 100 dans le District fédéral.

Toutefois, au dernier congrès de l'instruction primaire tenu à Mexico en septembre 1910, le sous-secrétaire d'État

déclarait que malheureusement un nombre excessivement réduit d'élèves parvenaient à la quatrième année de leur cours, la majorité se contentant de la première année, parce que les parents trop pauvres songent à utiliser aussi vite que possible les forces de leurs enfants sans se préoccuper de leur éducation. Aussi la quantité d'illettrés est-elle encore considérable.

Partout les rouages de l'administration de l'instruction primaire sont délicats et coûteux, ils le sont particulièrement dans un pays comme le Mexique où une réorganisation complète a dû être effectuée dans un laps de temps relativement court et surtout au moment où la question financière était primordiale. Durant les années troublées qui suivirent la déclaration de l'indépendance, le gouvernement se désintéressa toujours de l'instruction publique, bien qu'Iturbide déclarât solennellement, en 1823, que « le premier souci du gouvernement devait être l'organisation d'un système d'instruction publique ». La liberté d'enseigner fut reconnue en 1833. Lancaster ayant dû quitter l'Angleterre et se réfugier au Mexique y introduisit la méthode de son maître Bell, l'enseignement mutuel, et fonda en 1843 la Compagnie Lancastrienne à laquelle fut confié le service de toutes les écoles primaires du District fédéral.

C'est Juarez le premier qui décréta l'instruction primaire obligatoire, laïque et gratuite, par la loi du 2 décembre 1867. Toute commune devait entretenir une école, le gouvernement du district puis le gouvernement fédéral devaient assurer les dépenses que la municipalité ne pouvait pas supporter. Chaque État devait entretenir à ses frais une école préparatoire et la République devait s'occuper de développer les écoles professionnelles.

Mais le budget ne permettait pas de rémunérer équi-

tablement les maîtres d'école et le personnel enseignant, insuffisant comme nombre, l'était aussi comme capacités techniques. De 1870 à 1876 : sur 1.800.000 enfants d'âge scolaire 360.000 seulement allaient à l'école.

L'école normale des instituteurs était fondée en 1887 et l'école normale des institutrices en 1900.

L'instruction publique ne suivit que de loin le mouvement progressif des finances et de l'état économique général. Les étapes furent longues et la marche lente. La loi sur l'obligation de l'instruction publique votée à nouveau sous le général Diaz, ne fut promulguée qu'en 1896 et ne reçut son application réelle qu'en 1900. A cette époque le président Diaz déclarait dans son message : « Le flot vivifiant de l'instruction primaire monte dans les hautes régions. Le progrès a pénétré les villages. »

L'instruction primaire était obligatoire, laïque et gratuite pour les enfants de six à douze ans. Toute commune de 4.000 habitants devait avoir une école de garçons et une école de filles, et chaque État assurait les frais de ses écoles avec le concours des municipalités.

C'est peut-être cette organisation qui paralysa longtemps l'action de l'instruction primaire. L'instruction publique dépendant des États, ceux-ci nommaient les professeurs, qui souvent obtenaient un diplôme sans avoir fait preuve de connaissances très élevées. Enfin un plan d'ensemble manquait. En 1902 le gouvernement créait un conseil supérieur, appelé conseil d'éducation nationale, et enfin, en 1904, le service de l'Instruction publique était détaché de l'administration de la Justice et formait un ministère indépendant.

Sous l'impulsion d'une direction unique, des progrès se réalisèrent, les programmes, méthodes et systèmes suivis dans le District fédéral furent adoptés, en totalité

ou en partie, par tous les états de la Fédération. Partout s'est généralisé le système de l'inspection scolaire. Tous les États ont établi des directions générales des écoles, en même temps que la plupart d'entre eux créaient des écoles normales ou des académies spéciales pour la formation de maîtres et de maîtresses d'école. Bien que l'éducation populaire n'ait pas suivi partout la même marche ascendante, tous les États ont fait de sérieux efforts pour le maintien de leurs écoles, et certains, comme Mexico, San Luis et Chihuahua, ont appliqué à cet effet jusqu'à 32, 33 et 34 pour 100 de leurs recettes. Peut-être serait-il plus utile pour l'enseignement de créer un plus grand nombre de petites écoles que d'élever dans les capitales de somptueux et coûteux édifices?

L'enseignement secondaire, ou préparatoire comme il est appelé au Mexique, institué également par la loi de 1867, fut complètement réorganisé en 1896 avec un caractère uniforme « reposant sur les études nécessaires pour le développement harmonique des facultés ».

L'École nationale préparatoire de Mexico compte actuellement, pour l'année scolaire 1910-1911, 991 élèves, internes, demi-internes et assistants, provenant des 27 différentes écoles supérieures officielles, des 21 écoles privées de la capitale et du District fédéral et des 34 collèges et instituts des différents États. Les cours durent cinq ans et on y enseigne les matières dont la connaissance est nécessaire pour l'éducation professionnelle. Il faut pour y entrer produire des certificats ou passer des examens qui prouvent la capacité du candidat à suivre les programmes.

Les jeunes filles participaient aussi à l'enseignement secondaire et en 1900 on réorganisait pour elles le fameux collège de la Paix, fondé en 1734 sous le nom de Las

Vizcainas par la confrérie laïque de Notre-Dame de Aranzazu pour servir d'asile aux veuves et aux filles d'émigrants pauvres venues des pays basques, espagnols et français.

Enfin l'enseignement professionnel est donné dans de nombreuses écoles dont le total en 1901 se montait à soixante-deux. Les grandes écoles nationales étaient dans le District fédéral, l'École de Droit, l'École de Médecine, l'École des Ingénieurs, l'École de Commerce, l'École des Beaux-Arts, l'École d'Agriculture, le Conservatoire de Musique, l'École Militaire, l'École des Arts et Métiers pour hommes, l'École des Arts et Métiers pour femmes, etc. Des écoles de jurisprudence ou de droit appliqué au commerce et au notariat, des écoles de médecine et de pharmacie, des écoles d'agriculture, des écoles de sciences pratiques, des écoles normales étaient réparties dans les divers États.

L'esprit qui domine dans toutes ces écoles est le développement des ressources naturelles du pays ; aussi l'enseignement a-t-il été spécialement tourné vers les applications et a-t-on surtout adopté la méthode expérimentale.

A Mexico plusieurs grandes écoles ont été ouvertes récemment, l'École des Hautes-Études, l'Institut Pathologique National, l'École Internationale d'Archéologie et d'Ethnographie Mexicaines et l'Université Nationale. Celle-ci fut inaugurée à l'occasion des fêtes du Centenaire le 22 septembre 1910 ; ses marraines étaient l'Université de Paris comme la plus ancienne, l'Université de Salamanca, qui fut le modèle de l'ancienne Université de Mexico fondée en 1553, et l'Université de Californie, comme un des types les plus parfaits des Universités nord-américaines. L'Université de Paris, représentée par le professeur Mar-

tinenche, prédisait à sa filleule les plus nobles destinées : « Le serpent, disait celui-ci, qui se trouve dans ton écusson national n'est pas celui des livres sacrés, celui qui indique l'arbre de la science. C'est celui de l'ignorance. Prends-le donc, comme l'aigle, pour le jeter hors de ton pays et déploie au soleil tes brillantes ailes. Tu dois être l'âme même de ta patrie, et pour rester franchement et profondément mexicaine, unis-toi de plus en plus avec les autres peuples dans un idéal commun de générosité internationale, et ainsi je te reconnaîtrai comme ma fille de prédilection, parce que l'esprit de la France est partout où l'humanité s'agrandit. »

La plupart des jeunes gens mexicains embrassent les carrières de *licenciado* et de *medico*, quelques-uns maintenant recherchent plus volontiers le diplôme d'ingénieur et beaucoup se tournent vers l'armée dont les nécessités actuelles obligeront à augmenter les cadres.

Au cours d'une audience accordée aux représentants de la presse, M. de la Barra, président intérimaire de la République, faisait en ces termes l'éloge de l'armée fédérale : « On n'a pas suffisamment loué l'attitude loyale, dévouée, héroïque de l'armée. Maintenant que la lutte est terminée, le pays a le devoir de reconnaître la valeur et la discipline du soldat mexicain. Il faut que tout le monde sache que l'armée est l'une des principales garanties de l'ordre et par conséquent de la prospérité du pays. Elle continuera donc d'être l'objet de la considération toute spéciale du gouvernement qui sait apprécier à leur juste valeur officiers et soldats. »

En effet, toutes les troupes fédérales qui se sont trouvées aux prises avec les rebelles durant les troubles récents se sont battues vaillamment et ont observé une discipline parfaite qu'il faut admirer sans réserve quand

on sait comment est recrutée, encore aujourd'hui, l'armée mexicaine.

D'après la constitution, tout citoyen mexicain est tenu de servir dans l'armée ou dans la garde nationale. Mais ce principe du service militaire obligatoire n'a jamais été appliqué; son application intégrale est particulièrement délicate dans ce pays où la société est partagée en castes très tranchées et où les jeunes gens des classes supérieures s'astreindraient difficilement au contact dans la caserne avec les Indiens, misérables péons d'haciendas.

Le général Bernardo Reyes s'est préoccupé tout spécialement de la solution de ce problème si complexe pendant son séjour en Europe, où il a étudié avec soin le fonctionnement des différentes armées. Il conclut à la nécessité du service obligatoire de deux ans. Ce service obligatoire serait sans doute chose excellente pour les Indiens et bon nombre de métis. Il les habituerait à une façon de vivre moins primitive, à un travail quotidien, à des méthodes d'hygiène. Toutefois il faudrait éviter de mélanger les Indiens simples et honnêtes avec les vagabonds actuellement incorporés et il faudrait autant que possible ne pas séparer les individus d'une même tribu.

Pour le moment, l'armée mexicaine se recrute par engagements volontaires de 3 à 5 ans, avec faculté de rengagement. En outre, chaque État fédéré doit fournir des contingents, mais ceux-ci sont toujours réunis d'une façon peu régulière et le service militaire retombe invariablement sur les classes infimes de la société. C'est ainsi que sont incorporés une foule de gens sans travail, et le fait d'être soldat est considéré par la plupart des Mexicains comme un châtiment, sauf toutefois pour les corps d'élite dont les éléments sont choisis.

Mais sous l'influence d'une discipline rigoureuse, avec

la certitude de la subsistance quotidienne, la moralité de ces vagabonds s'améliore et ils font d'excellents soldats, sobres et durs à la fatigue. Quelques morceaux de viande séchée, assaisonnés de *chile*, et quelques *tortillas* de maïs suffisent à leur alimentation. Ce sont leurs femmes qui leur préparent ces *tortillas*. Elles ont le droit de suivre les soldats dans leurs marches et elles sont vraiment admirables de dévouement, marchant à côté ou derrière le bataillon, sans jamais se plaindre de la fatigue malgré le fardeau des enfants et des menus ustensiles de ménage qu'elles emportent emmaillotés dans leurs *rebozos*.

Les régiments d'infanterie, *batallones de linea*, armés du fusil Mauser de 7 millimètres, sont au nombre de 28, composés de 4 compagnies chaque. Il y a en outre *12 cuadros de batallon*, de deux compagnies, deux régiments régionaux dans le territoire du Quintana Roo et sept compagnies régionales disséminées dans la Basse-Californie et le long de la côte.

La cavalerie se compose de 14 régiments, de 4 escadrons chacun, comprenant 7.000 hommes environ, bien montés sur des chevaux du pays très résistants, habitués à vivre au grand air sans écuries et se contentant d'une faible nourriture, un peu de maïs et un peu de fourrage (*zacate*).

Quant à l'artillerie, parfaitement équipée avec un matériel français, elle se décompose en deux régiments d'artillerie montée, un régiment d'artillerie légère et un régiment d'artillerie de montagne. Il y a aussi un bataillon de mitrailleuses. Chaque régiment est à quatre batteries de six pièces.

Toutes ces troupes, qui forment un effectif de 30.000 hommes, sont réparties entre dix zones militaires commandées par un général de division ou un général de bri-

gade, trois commanderies et quatre *Jefaturas de armas*.

La première réserve est formée par la police rurale, les fameux *rurales*, à l'uniforme pittoresque et pratique, grand chapeau de feutre gris brodé d'argent, vêtement de cuir, pantalon serré, légèrement évasé en bas, éperons énormes, la police urbaine de la Fédération et des différents États, les troupes de gendarmerie, et la seconde réserve par la garde nationale mobilisée dans chaque État. En 1901 une loi créait des sous-lieutenants de réserve.

Sur pied de guerre le personnel de l'armée permanente est augmenté de 33 pour 100 dans l'artillerie et l'infanterie, de 25 pour 100 dans la cavalerie, et l'on peut évaluer à environ 220.000 hommes le montant de l'armée mobilisée. Le général Niox remarquait que « pendant la guerre de l'Intervention Française, les soldats mexicains, quoique médiocrement armés, à peine instruits, enrôlés souvent par contrainte, manquant parfois de cohésion et d'élan, mais indifférents aux souffrances physiques, fermes devant le danger, stoïques devant la mort, ont montré une réelle valeur militaire. Lorsqu'ils étaient commandés par des chefs énergiques, ils ont donné la mesure de ce que l'on pouvait attendre des qualités naturelles de leur race. » Aussi s'est-on préoccupé de recruter avec soin le corps des officiers et d'en avoir un nombre relativement élevé pour pouvoir encadrer les troupes de réserve. Il est à remarquer que les jeunes gens se portent maintenant plus volontiers vers la carrière militaire et, naturellement, la composition des cadres s'améliore d'année en année.

Les écoles militaires comprennent le Collège militaire de Chapultepec, l'École de médecine et de pharmacie militaires, l'École vétérinaire et de maréchalerie, l'Académie de musique militaire, l'École de tir de San-Lazaro.

Le Mexique est très fier de son Collège militaire de Chapultepec et à juste triste.

Ce collège compte environ 300 élèves. D'après le dernier règlement mis en vigueur par le décret du 5 décembre 1910, il faut pour y être admis être sujet mexicain, être âgé de plus de quinze ans et demi et de moins de vingt pour les études d'officier technique, ou avoir vingt ans et moins de vingt et un pour les études d'officier tacticien. Les fils de militaires peuvent être admis à partir de quinze ans. Il faut, avec la demande écrite, présenter une autorisation de ses parents, un certificat d'études dans une école du Mexique et un certificat de bonne conduite. Les candidats doivent savoir écrire d'une façon très lisible et en outre passer un examen prouvant une connaissance suffisante de la langue espagnole, de l'arithmétique pratique et de la géographie générale du Mexique.

Avant l'admission des candidats, les parents, tuteur ou personne exerçant la puissance paternelle, doivent déposer une caution de 756 piastres qui restera acquise si l'élève cesse d'appartenir à l'établissement. Autrement elle sera rendue au déposant, de même que si l'élève meurt en service commandé ou reste invalide.

Une fois admis, les officiers tacticiens sont obligés de servir quatre ans dans l'armée, les officiers techniques sept. Toutefois les élèves peuvent quitter l'école durant la première année scolaire ou pendant les neuf premiers mois de la seconde année, en versant une indemnité de 36 piastres par mois.

Pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, les cours sont de cinq ans; pour l'état-major, le génie, les corps techniques des artilleurs et des ingénieurs, ils sont de huit années.

Depuis 1905 il existe une autre école très importante,

l'École des Aspirants de Tlalpam, située dans cette pittoresque petite localité des environs de Mexico à laquelle elle est reliée par un tramway électrique. Elle contient environ 200 cadets et son objet est de former de bons officiers subalternes pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Elle a été conçue à un point de vue absolument pratique. L'idée fondamentale est d' « enseigner sous la forme la plus pratique, d'appliquer les connaissances ou notions théoriques, à mesure qu'elles sont acquises, à des cas pratiques, d'enseigner aux élèves à faire les choses plutôt qu'à les expliquer ou à réciter comment elles se font. »

La culture physique, l'escrime, le jiu-jitsu, l'équitation, tiennent une place importante dans le programme de l'École ainsi que des exercices pratiques, comme de préparer des explosifs avec les éléments que l'on rencontre facilement même dans les endroits privés de ressources et de faire avec ceux-ci des brèches dans les murs, de détruire des voies ferrées, d'habituer les chevaux à entrer dans l'eau sans hésitation, soit par une pente douce, soit en sautant lorsque les rives sont à pic...

En 1905 le premier programme d'études de l'École comprenait seulement deux semestres. Le troisième était consacré au service pratique dans un régiment. On s'aperçut rapidement que le temps pourrait être plus utilement employé et, dès le mois de juin 1906, les trois semestres furent consacrés à l'éducation et à l'instruction à l'École même. Le programme actuellement en vigueur répartit sur quatre semestres les matières suivantes : arithmétique, algèbre, géométrie et trigonométrie, topographie. En même temps on étudie pendant le premier semestre les règlements de manœuvres et d'embarquement, pendant le second la tactique particulière de chaque

arme, pendant le troisième les notions générales d'organisation et la tactique d'unités composées de toutes armes, et pendant les six derniers mois on fait des applications des principes de tactique, en résolvant des problèmes ayant pour sujet l'organisation militaire propre au Mexique et d'après la carte du pays.

L'ancien directeur de l'École, le colonel Miguel Ruelas (dont je me rappelle encore l'aimable accueil, ainsi que les explications nettes et précises), a su inculquer à ces jeunes officiers, à ces futurs éducateurs, de soldats, l'idée du devoir militaire, le sentiment de solidarité entre camarades, et aussi l'amour de l'École, de l'École qui les a faits des officiers. Ne disait-il pas toujours à ses élèves, au moment où ils se séparaient à la fin de leurs études : « S'il vous arrive un moment de défaillance ou de découragement, souvenez-vous que votre École souffrira de vos fautes, que votre École s'honorera de vos belles actions. »

Certes il avait raison de dire, à la dernière remise solennelle d'épées, que c'était une véritable satisfaction pour le chef et les officiers de l'École de voir les résultats obtenus, parce qu'ils constataient que « non seulement par leur nombre croissant, mais surtout par leur bonne volonté et leur zèle, les officiers sortis de l'École des Aspirants contribuaient à l'éducation et à l'instruction militaire de la troupe, accomplissant ainsi la mission sublime de former des soldats pour la défense des institutions, le maintien de l'ordre à l'intérieur et de l'intégrité du territoire. »

« Nos casernes, déclarait-il, devenues des écoles pour les plus ignorants, nos officiers devenus les instructeurs militaires de tous les Mexicains seront d'importants facteurs dans la rédemption des vieilles races de bronze qui ont tant lutté pour ce sol et contribueront au développe-

ment tranquille de la vie nationale, qui sera libre de craintes et de doutes quand, tous les hommes de la nation éduqués militairement, nous pourrons prévoir et considérer avec sérénité tous les dangers que pourrait nous réserver l'avenir. »

Quant à la marine, elle est encore à l'état embryonnaire. Elle se compose d'une corvette-école, de quelques canonnières et des transports. Cependant, avec le grand développement de ses côtes, le Mexique devra songer à se créer une défense mobile de torpilleurs, de garde-côtes et de submersibles. Une école navale bien pourvue et un arsenal installés à Vera-Cruz sont prêts à fournir officiers et armement pour la future flotte de guerre mexicaine.

CHAPITRE V

Finances.

Finances. — Recettes et dépenses. — Emprunts et dette publique. Réforme monétaire. — Banques. — Impôts.

En 1822, époque qui marque la fin de la période coloniale et la constitution du Mexique en État indépendant, les recettes du Trésor montaient à 9.328.000 piastres, 50 millions de francs environ, et les dépenses à 13.500.000 piastres. Jusqu'en 1844 les recettes progressèrent rapidement et s'équilibrèrent presque toujours avec les dépenses; mais à partir de 1845 elles diminuent sensiblement tandis que les dépenses sont loin d'être réduites dans la même proportion, subissant de fortes fluctuations dénotant le peu de stabilité de l'état financier du pays et pendant les quatre années de guerre civile et étrangère, de 1863 à 1867, ce fut un délabrement absolu.

Durant les dix années qui suivirent les recettes s'élevèrent en moyenne à 90 millions de francs environ et les dépenses à 118 millions de francs environ. Avec l'arrivée au pouvoir du général Porfirio Diaz une direction nouvelle fut donnée à l'administration et aux finances et les recettes

atteignirent une moyenne de 110 millions de francs, mais la situation était encore très précaire et, en 1884, quand il revint à la présidence pour une seconde période, il se trouvait en face d'un passif considérable envers les banques, envers des compagnies de chemins de fer et envers des particuliers. Les traitements des employés étaient en retard de trois mois. Des économies rigoureuses furent aussitôt réalisées ; de nombreux emplois furent supprimés, les appointements réduits temporairement, des restitutions devant être faites plus tard.

Cette année-là, 1884-85, les recettes publiques se montaient à 30.660.434 piastres et les réserves du Trésor à néant. En 1908-09 les recettes s'élevaient à 98.775.510 piastres et les réserves à 76.022,54 piastres. L'année 1908, déjà mauvaise par suite d'une récolte désastreuse, fut aggravée par la crise des États-Unis dont le Mexique eut à subir le contre-coup, et en 1909-1910 les recettes atteignaient le chiffre de 106 millions de piastres.

Au moment du départ de M. Limantour du ministère des Finances en mai 1911, les réserves étaient de 62.483.119,24 piastres et dans le projet du budget pour 1911-1912 les recettes normales étaient évaluées à 103.657.000 piastres et les dépenses à 103.602.401,46 piastres. (On sait que depuis la réforme monétaire de 1905 la valeur de la piastre mexicaine est 2 fr. 585.)

Les dépenses étaient réparties de la façon suivante :

Pouvoir législatif	1.621.976,25
— exécutif.	259.749,00
— judiciaire	624.711,25
Ministère des Affaires étrangères .	2.078.412,90
Intérieur :	
1° Ministère et frais généraux. . .	723.574,50

2° Salubrité publique	591.477,46
3° Police rurale	1.928.583,00
4° Bienfaisance du district fédéral .	1.584.079,25
5° Administration politique et municipale du district fédéral . . .	7.976.521,25
6° Administration politique et municipale des territoires fédéraux .	413.993,00
Justice	1.618.398,25
Instruction publique et Beaux-Arts.	7.418.203,00
Fomento	3.993.083,00
Communications et Travaux publics	16.048.325,30
Finances :	
1° Services administratifs. . . .	9.203.292,60
2° Dette publique	25.850.815,12
Guerre et Marine	21.667.206,33

Avec l'arrivée du général Diaz à la présidence, le gouvernement put de nouveau faire appel au crédit. Un décret de 1884 avait réglé la consolidation et la conversion de la dette nationale et en 1886 un arrangement était conclu avec les porteurs de titres à Londres. Le 24 mars 1884 un contrat était passé avec différents banquiers de Berlin, dont la maison Bleichröder, pour un emprunt de 10.000.000 de livres sterling à 6 pour 100 amortissable en 72 ans et garanti par le 20 pour 100 du montant des droits de douane à l'entrée et à la sortie et par le produit intégral des contributions directes du district fédéral. Cet emprunt était émis à 78,5 pour 100. En 1890 un autre emprunt de 13 millions de piastres à 6 pour 100 fut émis à 88,75 et en 1893, au moment de la grande crise qu'eut à subir le pays provenant de la baisse de l'argent due à l'abolition de la loi Sherman aux États-Unis, loi qui avait favorisé l'achat du métal argent pour

essayer d'arrêter la baisse continue de sa valeur, deux émissions furent faites au taux de 6 pour 100, l'une de 30 millions de piastres, l'autre de 15 millions.

L'état des finances s'améliorant, le gouvernement put organiser la liquidation et la consolidation de tous les anciens titres et, à la fin de 1896, le président Diaz pouvait dire dans son message : « Il n'y a plus de dettes flottantes, tout le passif de la nation est converti en titres réguliers de la dette, qui portent intérêts. »

A partir de 1895 les finances mexicaines se relevèrent tellement qu'aux déficits budgétaires succédèrent enfin des excédents. Aussi, le 1er juillet 1899, un groupe de maisons de banque de Berlin, Londres, New-York et la Banque Nationale de Mexico signèrent un traité avec le gouvernement pour l'émission d'un emprunt de 22.700.000 livres sterling à 5 pour 100 pour liquider les emprunts 6 pour 100 de 1888, 1890, 1893 et les bons 5 pour 100 du chemin de fer de Tehuantepec. En 1904, un nouvel emprunt à 4 pour 100, de 207 millions de francs, était émis à 94 pour 100 et en 1910, pour l'emprunt, émis en France, de 560 millions de francs à 4 pour 100 — « destiné exclusivement à la conversion ou au remboursement de l'emprunt 5 pour 100 or 1899 » — le prix d'émission se relevait à 97 5/8 pour 100.

Le montant de la dette mexicaine s'élève aujourd'hui à plus d'un milliard de francs (441 millions de piastres) exigeant pour son service une annuité de 26 millions de piastres. En 1900-01 l'annuité était de 33 millions.

Ce brillant résultat est d'autant plus remarquable qu'il fut acquis au milieu de circonstances particulièrement difficiles dues à la baisse constante de la valeur du métal argent. Cette valeur, en effet, de 1859 à 1894, tombait de 62 pence à 28 pence l'once standard à Londres. (L'once standard consiste en 31 gr. 1 d'argent au titre légal,

c'est-à-dire 925 millièmes de fin et 75 d'alliage.) En 1902 elle fléchissait au-dessous de 22 pence pour remonter en 1903 à 26 3/6. Au taux de 27 pence, la piastre vaut 2 francs environ.

Pour un pays grand producteur d'argent comme le Mexique, cette baisse continue était très préjudiciable. Toutefois les mineurs compensèrent l'avilissement de l'argent par l'augmentation de la production, et cette production était stimulée par la demande que faisaient les pays d'Extrême-Orient de la piastre mexicaine. On évalue à plus de 3 milliards et demi de piastres la valeur des monnaies d'argent frappées par la Monnaie de Mexico fondée en 1535 et des autres *Casas de Moneda* qui s'établirent dans le pays à partir de 1810. Pendant la période coloniale, de 1537 à 1731 (type Macuquina), 752,1 millions de piastres ; de 1732 à 1771 (type à colonnes), 441,6 millions de piastres ; de 1772 à 1821 (type au buste) 888,6 millions de piastres ; après l'Indépendance, de 1821 à 1823, 18,5 millions de piastres ; de 1824 au 30 juin 1902, 1.420,5 millions de piastres.

Cette baisse de l'argent avait naturellement favorisé l'établissement de nombreuses manufactures dans le pays même où le travail et les matériaux étaient payés en argent, mais les fluctuations continues du change rendaient les opérations commerciales très dangereuses. Le Trésor avait particulièrement à souffrir de cet état de choses, car il ne percevait les impôts qu'en argent alors qu'il devait faire le service de la dette extérieure en or. D'autre part, l'un des plus importants articles d'exportation diminuant quotidiennement de valeur, le commerce d'importation devait fatalement se restreindre. Pendant les pénibles années de 1892-1895, bon nombre de personnes réclamèrent l'emploi de mesures extrêmes, mais l'énergie

du président Diaz et l'habileté de M. Limantour purent triompher de cette crise et, au lieu de suspendre le service en or de la dette extérieure, ils préconisèrent et mirent en pratique le système des économies. Cependant la valeur de l'argent métal continuait à fléchir et le ministre des Finances chercha à se prémunir contre la répercussion de la baisse sur le rendement des droits de douane. Un décret du 25 novembre 1902 établissait une échelle variable des droits d'importation d'après les variations du change, en prenant comme point de départ la valeur de 22 1/2 pence par piastre mexicaine, correspondant à 2,20 piastres par dollar américain. Les droits s'élevaient en proportion que la piastre baissait.

Mais, reconnaissant de plus en plus la nécessité de stabiliser la valeur de la piastre, le gouvernement mexicain, en décembre 1902, faisait une démarche auprès des États-Unis pour leur demander de prendre en main la question de l'argent d'accord avec les grandes puissances et d'étudier les mesures qui pourraient donner aux monnaies d'argent une stabilité suffisante dans l'échange contre les monnaies d'or.

Le gouvernement chinois s'associa à cette démarche et cinq grandes conférences se tinrent en 1903 dans différentes villes entre les délégués des huit pays adhérents, les États-Unis, le Mexique, la Chine, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Hollande et la Russie. Les mesures préconisées furent les suivantes :

1° Arrêt de la frappe libre de l'argent.

2° Fixation d'une relation officielle entre l'or et l'argent.

3° Cours forcé de la monnaie nouvelle pour les paiements et les liquidations de tous les contrats.

4° Déclaration que cette monnaie serait la seule admise pour les paiements des droits et des contributions.

5° Limitation de la quantité de la nouvelle monnaie frappée, destinée exclusivement à la circulation dans l'intérieur du pays.

6° Création d'un fonds de réserve en or dans les pays où les bases qui précèdent ne suffiraient pas à maintenir la stabilité des changes internationaux.

Mais survint la guerre entre la Russie et le Japon et ces vœux restèrent purement platoniques. Aussi le Mexique se vit-il obligé d'envisager le problème au seul point de vue national et, au mois de février 1903, M. Limantour constituait une commission d'études monétaires et rédigeait la fameuse loi Limantour qui fut mise en vigueur le 1er mai 1905. Celle-ci stabilisait d'une façon définitive la valeur de la piastre mexicaine en adoptant l'étalon d'or.

L'unité théorique du système monétaire mexicain était un poids de 75 centigrammes d'or pur, le *peso* ou la piastre. Le dollar américain contenant 150 centigrammes d'or pur équivalait à deux piastres mexicaines, ce qui mettait la valeur du *peso* à 2 fr. 59.

La piastre argent frappée jusqu'alors, dont le poids droit était de 24,4391 grammes d'argent pur et de 2,6342 grammes de cuivre, avait la valeur légale équivalente.

Les monnaies d'or étaient de 10 et 5 piastres, les monnaies d'argent étaient d'une piastre, de cinquante, vingt et dix centavos. Il y avait en outre des monnaies de nickel et de bronze. Les monnaies d'or et le *peso* avaient seuls pouvoir libératoire, les autres monnaies étaient considérées comme monnaies d'appoint et n'étaient acceptées que pour un maximum de vingt piastres.

La frappe libre des monnaies était supprimée. La loi en effet réservait à l'État la faculté de battre monnaie et fer-

mait la frontière aux piastres antérieurement exportées, en frappant celles-ci d'un énorme droit d'entrée (10 piastres par kilogramme brut).

Ce second point était particulièrement délicat, mais M. Limantour, en expliquant que la stabilisation ne pouvait être obtenue que par cette prohibition de réimportation, indiquait fort justement que cette prohibition ne porterait préjudice à personne. En effet, disait-il, « le Mexique exporte des piastres ou des lingots d'argent, comme il exporterait d'autres articles de consommation. Aucune convention internationale ne stipule que les piastres mexicaines sont acceptées dans les pays où elles circulent en qualité de monnaie, et si elles y sont acceptées pour remplir les fonctions de monnaie, c'est parce que les habitants sont habitués à l'effigie de ces pièces et savent qu'elles contiennent une quantité déterminée d'argent fin, ce qui leur suffit, car la valeur légale qu'elles ont dans leur pays d'origine les préoccupe peu. »

A partir du jour où la loi entrerait en vigueur il ne serait plus frappé et émis de nouvelles pièces argent qu'en échange de monnaies d'or ou d'or en barres et à raison de 75 centigrammes d'or pur pour une piastre.

L'État, toutefois, se réservait le droit de fabriquer des piastres pour l'exportation.

D'autre part l'obligation d'émettre des monnaies d'argent en échange d'or devait cesser quand la valeur de l'argent que devaient contenir les pièces serait supérieure, au Mexique, à celui de 75 centigrammes or. La loi prévoyait aussi le cours légal des pièces d'or étrangères, dollars américains, souverains anglais, louis français... dès que l'once standard dépassait 28 1/2 pence à Londres, soit 106 francs le kilog.

Il était créé un fonds régulateur de la circulation fidu-

ciaire et une commission du change et de la monnaie était établie pour se charger de la fabrication, de l'émission et du change des monnaies. Par suite de la hausse de l'argent peu après la réforme monétaire, la réalisation en or de ce fonds put se faire facilement et même avec bénéfice.

Comme suite naturelle à la réforme monétaire les lois minières furent modifiées. Bon nombre de droits furent réduits, l'impôt de monnayage dérogé, et les compagnies minières furent exemptées des droits d'importation pour tous les articles servant à l'exploitation des mines. En outre, comme compensation à la suppression de la frappe libre, le gouvernement établit des comptoirs spéciaux où le métal sera reçu, escompté et négocié au mieux pour le compte des dépositaires.

D'autre part, la stabilité du change ayant permis aux commerçants d'écouler les marchandises étrangères à meilleur marché, la production nationale en fut quelque peu troublée. On profita de ces circonstances pour remanier le tarif douanier; certains articles eurent à subir une taxe plus forte, mais par contre on dégreva un certain nombre d'articles sur lesquels pesaient des droits presque prohibitifs.

Pendant que le président Diaz poursuivait la double tâche d'augmenter les revenus publics et de réduire les dépenses, qu'il s'occupait de la réorganisation de la dette publique, il avait aussi à intervenir dans le régime des banques.

La première banque véritable au Mexique fut la London Bank of Mexico and South America, fondée en 1864 et devenue la Banque de Londres et de Mexico. En 1881, la Banque Franco-Égyptienne (Banque Internationale de Paris) était autorisée par le congrès à créer une banque d'émission, à la condition qu'une valeur mobilière corres-

pondante couvrît la circulation fiduciaire et que celle-ci n'excédât pas le triple de l'encaisse. Ce fut la Banque Nationale du Mexique, au capital de huit millions de piastres, divisé en huit mille actions.

La Banque Mercantile Mexicaine, créée peu de temps après, fut obligée de fusionner avec elle. Peu à peu les banques se fondèrent plus à portée des centres agricoles et miniers, à Vera-Cruz, à Jalisco, à Zacatecas. Mais le privilège dont jouissaient la Banque Nationale et la Banque de Londres et Mexico d'émettre des billets paralysait bien des initiatives. Aussi le pouvoir exécutif nomma-t-il une commission d'études, et le 19 mars 1897 la *Ley general de instituciones de credito*, soigneusement examinée par M. Limantour, était promulguée.

Trois catégories de banques étaient définies : les banques d'émission, les banques hypothécaires et les banques réfactionnaires, établissements spécialement destinés à faciliter les opérations minières, agricoles ou industrielles, par des prêts ayant pour garantie une opération spéciale. Ces dernières émettent des titres à court terme, productifs d'intérêts et remboursables à date fixe.

Tous ces établissements ont besoin, pour se fonder, d'une concession spéciale du pouvoir exécutif qui ne peut être obtenue qu'après dépôt au Trésor ou à la Banque Nationale de titres de rente mexicaine pour une valeur d'au moins 20 pour 100 de la somme que la banque à créer devra avoir en caisse. La durée maximum des concessions était fixée à trente années du jour de la promulgation de la loi, pour les banques d'émission, et à cinquante années pour les deux autres types de banques. Le capital minimum est de 500. 000 piastres. La loi ne reconnaît le cours forcé ou même légal d'aucun billet de banque.

Toutes les banques doivent publier mensuellement dans

le *Journal officiel* un bilan donnant l'état de leur actif, passif, encaisse, portefeuille, etc...

Il est interdit aux banques d'émission étrangères d'ouvrir sur le territoire mexicain aucune agence ou succursale pour l'émission et le remboursement de leurs billets.

Pour les banques d'émission, la circulation fiduciaire ne peut pas excéder le triple de l'encaisse métallique ; la somme totale des dépôts remboursables sur demande ou à trois jours de préavis ne peut pas excéder le double de cette encaisse. Les prêts et les opérations d'escompte doivent être liquidés dans un délai maximum de six mois, avec au moins deux signatures responsables, sauf dans le cas de garanties supplémentaires. Les opérations basées sur hypothèques sont absolument interdites.

La loi accordant des avantages considérables sous forme d'exemption d'impôts à la première banque fondée dans chaque État, des établissements se créèrent rapidement dans presque toutes les capitales des différents États. En 1899, à la suite d'une entente entre les différentes banques régionales, la Banque Centrale Mexicaine fut fondée au capital de 30 millions de piastres. Son but était d'effectuer le change au pair des billets de toutes les banques d'émission des États qui étaient directement intéressées à ses affaires. En 1905 une chambre de compensation fut créée à Mexico pour balancer les transactions des banques de la capitale.

On calculait qu'en 1905-06, l'Europe et l'Amérique avaient envoyé au Mexique 86.500.000 piastres dont 9.900.000 avaient été investies en entreprises industrielles, 7.500.000 dans les mines, 3.500.000 dans des exploitations agricoles, 6.000.000 dans les chemins de fer,... et 57.600.000, soit 66 pour 100 dans les banques. Aujourd'hui on évalue à presque un milliard de dollars le

capital investi au Mexique par les Etats-Unis, mais comme le fait remarquer M. Jean Favre, dans *Les Banques au Mexique*, « la place prépondérante qu'occupent les Américains est due beaucoup moins à leurs propres capitaux, absorbés par l'industrie nationale, qu'aux capitaux étrangers et en partie français détenus par certaines banques internationales telles que J. P. Morgan et Speyer and C° de New-York. »

Au 31 mars 1911, il existait 33 banques dont 24 banques d'émission, 3 banques hypothécaires et 6 banques réfactionnaires représentant un capital de 178 millions 600.000 piastres, avec une encaisse de 56 millions 972.025 piastres en or, 33.058,815, 32 en argent, etc., et 7. 052.990 en billets. Les réserves, prévisions, etc., à la même date s'élevaient à 61.842.047,03 piastres.

Les plus importantes sont : la Banque Nationale, capital 32.000.000 de piastres, la Banque de Londres et de Mexico, capital 21.500.000 piastres, la Banque Centrale Mexicaine, 30.000.000 de piastres, la Banque Mexicaine de Commerce et d'Industrie, capital 10 millions de piastres, la Banque Péninsulaire Mexicaine, capital 16 millions 500.000 piastres. Vingt-cinq en outre ont un capital de 8, 5, 3 ou 1 million de piastres. Les actions de toutes ces banques, sauf cinq, sont au-dessus du pair.

Il convient d'ajouter la Compania Bancaria de Paris et Mexico, au capital presque exclusivement français, qui s'est formée tout dernièrement.

La majorité de ces banques étant des banques d'émission, elles se trouvaient obligées, en temps de crise, de resserrer leurs crédits. C'était un danger, aussi une loi de 1908 modifia-t-elle la loi générale de 1897 pour encourager l'établissement de banques qui feraient des prêts à longue échéance.

Quant au système fiscal, il est celui qui convient à un pays encore jeune, n'ayant qu'une faible population disséminée sur d'immenses territoires et n'ayant que de très modestes ressources, c'est-à-dire que les recettes de la Fédération dérivent presque entièrement d'impôts indirects. Plus de 45 pour 100 proviennent des droits de douane, droit de port, de santé, etc. Aussi le Mexique a-t-il tout naturellement adopté une politique nettement protectionniste.

La seconde branche d'impôts est celle des droits de timbre, *Renta del Timbre*, qui représente 40 pour 100 environ de l'ensemble des recettes. Sous cette rubrique figure la contribution fédérale, c'est-à-dire le paiement au Trésor par chacun des États d'une somme prélevée sur ses ressources particulières. Toutes les transactions commerciales, tous les contrats, factures, lettres de change... sont soumis aux droits de timbre. Il y a en outre un impôt sur le tabac fabriqué, sur certains fils et tissus, une taxe annuelle sur les propriétés minières de trois ou six piastres par hectare selon la superficie ou le genre de la propriété. Il existait jadis un droit de monnayage sur les métaux précieux, mais celui-ci a été abrogé en 1905 comme suite à la réforme monétaire.

Dans le District fédéral et dans les territoires non constitués en État, le gouvernement perçoit en plus des impôts directs, foncier, patentes et droits sur les successions et donations ! Enfin les Postes et Télégraphes et la Loterie nationale contribuent à complèter le total des recettes.

CHAPITRE VI

Commerce et Industrie.

Commerce. — Code de commerce. — Importations et exportations. Prépondérance des États-Unis. — Industrie. — Industrie textile. — Industrie métallurgique. — Brasseries. — Chemins de fer. — Loi organique de 1899. — Réseau mexicain. — Nationalisation des principales lignes.

On sait que l'Espagne, jalouse de réserver à ses produits le débouché de ses possessions d'outre-mer, interdit à celles-ci, sous peine de mort, tout commerce entre elles ou avec des nations étrangères. Ce ne fut qu'à la fin du xviiie siècle qu'un décret du roi Charles III fit tomber toutes ces entraves, mais la vie commerciale de la Nouvelle-Espagne, sans cesse enrayée par les luttes intestines et les interventions étrangères, ne se ranima qu'en 1877, lorsque la paix enfin assurée permit aux merveilleuses facultés productrices du pays de se développer.

Les transactions, rendues fort difficiles par l'institution de douanes aux frontières respectives des différents États, le manque de voies de communication, le peu de sécurité des routes, augmentèrent rapidement dès que le gouvernement eut doté le pays d'un bon outillage économique,

qu'il eut rassuré les capitaux et stimulé les énergies par toute une série de sages dispositions : lois sur les brevets d'invention et les marques de fabrique, mise en vigueur définitive du système métrique en 1896, promulgation du Code de commerce. Inspiré des vieilles lois espagnoles, la *Recopilacion de Indias*, les *Partidas*, les *Ordonnances de Bilbao* et du Code de commerce français, le Code de commerce mexicain ne compte pas moins de 1.500 articles répartis en 5 livres. Les étrangers ont la faculté d'exercer tout commerce, tout métier, toute industrie ; sauf pour le cabotage réservé au pavillon national, la liberté de navigation leur est octroyée.

Quant au régime douanier, il est fixé par une ordonnance qui plusieurs fois retouchée constitue un véritable code. Les formalités obligatoires sont assez compliquées et les importateurs doivent se tenir très au courant des modifications assez souvent apportées au tarif douanier. Les marchandises doivent être accompagnées d'une quadruple facture, revêtue du visa consulaire, indiquant l'origine, la nature et la valeur des marchandises, la classification d'après le tarif, le poids brut et le poids légal, c'est-à-dire le poids intrinsèque de la marchandise augmenté du poids des enveloppes.

Le tarif comporte onze sections : matières animales ; matières végétales ; matières minérales ; fils, tissus et vêtements ; produits chimiques et pharmaceutiques ; boissons fermentées ou naturelles ; papier et ses applications ; machines et appareils ; véhicules ; armes et explosifs ; marchandises diverses.

Les objets destinés à l'enseignement, différentes matières nécessaires à l'industrie (pâte à papier, houille, coke, mercure, glycérine, minerais), le matériel roulant des chemins de fer, sauf les locomotives, certains appa-

reils électriques, fils de fer, poteaux et isolateurs pour télégraphes, fils de cuivre pour lumière électrique, entrent en franchise.

En 1826, les importations se montaient à 15.450.565 piastres or, réparties de la façon suivante : 5.017.700 piastres pour les marchandises de coton, 2.384.715 piastres pour les marchandises de lin et 2.888.066 piastres pour les vins et les liqueurs, etc. En 1909-1910, les importations s'élevaient à 194.857.547 *pesos* (2 pesos valant une piastre or), divisées en : matières animales, (articles de cuir, chaussures, matières alimentaires, etc.) 15.010.983,70 ; matières végétales (meubles, huiles, matières alimentaires, etc.), 42.711.453, 21 ; matières minérales (houille, coke, aciers, fers, verrerie, etc.), 55.860.827,01 ; fils, tissus et vêtements, 20.213.674,12; produits chimiques et pharmaceutiques, 11.238.330,71 ; vins et liqueurs, 6.552.814,67 ; papier et ses applications, 5.046.706,63; machines et appareils, 20.947.167,83 ; véhicules, 5.754.194,32 ; armes et explosifs, 2.901.783,41 ; marchandises diverses, 8.619.611,39.

Quant aux exportations, elles s'élevaient en 1826 à 7.648.129 pesos, réparties en : or et argent, 5.847.795 ; cochenille, 1.356.730 ; indigo, vanille, jalap, salsepareille, 76.440 ; autres produits indigènes, 367.164. En 1894-95 elles se montaient à 95 millions de pesos et en 1909-1910 à 260.036.228 pesos. Elles se répartissaient de la façon suivante : produits minéraux (or, argent, cuivre, plomb, zinc, antimoine, etc.), 156.520.917,84 ; produits végétaux (henequen, café, caoutchouc, ixtle, guayule, tabac, coton, etc.), 77.724.805,41 ; produits animaux (bétail, peaux non tannées, etc.), 20.104.185,99 ; produits manufacturés (sucre, chapeaux panama, tabac, etc.), 3.536.591,39 ; divers produits, 2.169.727,40.

Les États-Unis naturellement occupent la place prépondérante dans le commerce extérieur du Mexique avec, en 1909-1910, 196.978.639,52 piastres exportations du Mexique et 112.878.362,06 importations.

Les pays européens suivent de loin, l'Angleterre avec 28.534.501,40 exportations et 22.251.755,63 importations, l'Allemagne avec 8.445.090,04 exportations et 20.165.324,50 importations, la France avec 12.283.647,75 exportations et 17.494.255,52 importations, l'Espagne avec 1.933.840,00 exportations et 5.279.683,54 importations, la Belgique avec 7.640.081,57 exportations et 2.462.321,60 importations.

On voit que les États-Unis ont réussi à accaparer presque entièrement le commerce extérieur du Mexique, environ 75 pour 100. Il faut remarquer que l'Allemagne a pris parmi les nations européennes la seconde place occupée auparavant par la France. Il est curieux de voir la progression suivie par les différents pays européens dans leurs exportations vers le Mexique. En 1853 l'Angleterre était en tête avec 12 millions de piastres, elle l'était encore en 1909-1910 avec 22.251.755,63; la France au second rang en 1853 avec 4.500.000 piastres, n'était plus qu'au troisième en 1909-1910 avec 17.494.255,52, tandis que l'Allemagne, qui occupait le troisième rang en 1853 avec 1.850.000 piastres, passait en 1909-1910 au second rang avec le chiffre de 20.165.324,50.

Cette prépondérance des États-Unis est due au voisinage, aux communications directes par chemin de fer et par bateau, aux grandes entreprises minières ou industrielles dirigées par des capitalistes nord-américains; elle est due aussi à l'activité prodigieuse que déploient les agents ou représentants des manufactures nord-améri-

caines. Celles-ci ne craignent pas de courir des risques et de faire quelques débours, même importants, pour s'implanter dans le pays. Les constructeurs de machines agricoles particulièrement font de coûteux efforts pour connaître les besoins du pays, puis chercher à conquérir le marché par une réclame effrénée, des expériences publiques pour lesquelles des invitations personnelles sont habilement distribuées. L'acheteur peut se rendre compte et, comme l'agent dans son enquête préalable avait pris soin d'examiner quels étaient les besoins, les goûts et les ressources de ses futurs clients, l'instrument qu'il présente a de bonnes chances de plaire.

Voilà ce qui explique en même temps la décadence du commerce français par rapport aux autres nations. Nos industriels, en général bien entendu, se contentent de fabriquer bien sans se préoccuper si les étrangers seront disposés à acheter leurs produits ou en mesure de payer le prix qu'ils en demandent.

D'après les statistiques, les sept dixièmes des entrées et les trois quarts des sorties se font par les ports de l'Atlantique et du Pacifique. Pendant l'année fiscale 1909-1910 il est entré, tant pour le service international que pour le service de cabotage, 6.795 vapeurs et 3.876 voiliers portant respectivement 1.933.693 tonnes de marchandises, dont 1.335.734 pour le service international direct, et 196.549 dont 143.411. Il est sorti 6.649 vapeurs et 3.920 voiliers portant respectivement 642.360 tonnes de marchandises, dont 281.432 pour le service international direct et 81.160 dont 40.032.

Pendant l'année fiscale 1909-1910 il est entré par les quatre lignes de chemin de fer 607.668 tonnes de marchandises et il en est sorti 334.868.

La baisse de l'argent en renchérissant les articles

importés avait suscité l'établissement d'un certain nombre d'industries dans le pays; le gouvernement chercha à les favoriser. Une loi de 1893 permettait au pouvoir exécutif d'accorder des franchises spéciales aux individus ou sociétés qui s'engageraient à créer une industrie nouvelle sur le territoire de la République avec un capital minimum de 250.000 pesos. Ces franchises consistent en l'exemption des impôts directs fédéraux qui frapperaient le capital engagé, l'exonération des droits de douane sur les machines, appareils, outils, matériaux de construction,... introduits spécialement pour l'établissement des usines ou manufactures. Le gouvernement pouvait choisir l'emplacement, déterminer un délai pour l'installation, veiller à ce que le contrat soit exécuté et même, dans certains cas, exiger un rabais sur les marchandises destinées à des services publics.

Ces facilités et aussi l'utilisation de chutes d'eau comme générateur de force ont permis l'éclosion d'un certain nombre d'industries nouvelles dans ce pays qui ne s'était guère occupé jusqu'alors que d'exploitations agricoles (sucre et *pulque*) ou minières.

Parmi les plus importantes il faut citer l'industrie textile qui a pris un développement considérable dans ces dernières années, développement auquel ont puissamment contribué les Français établis au Mexique. En 1907 il y avait cent quarante-deux usines disséminées dans tout le pays avec 693.842 broches et 23.500 métiers à tisser; plusieurs sont considérables et admirablement installées. Elles occupent environ 35.000 ouvriers et emploient annuellement plus de 36 millions de kilogrammes de coton.

Toutes ces manufactures fabriquent les variétés usuelles de tissus, mais principalement les tissus bon

marché dont se servent les indigènes, tissus de coton écru et de coton imprimé, *mantas* et *estampados*.

L'industrie de la laine commence aussi à se développer depuis que l'on s'est décidé à importer des laines étrangères pour les mélanger à celles du Mexique et, à côté des étoffes épaisses et rugueuses dont on fait les *zarapes*, couvertures aux couleurs voyantes dont les Indiens ne se séparent jamais, les fabriques fournissent maintenant des draps fins et souples.

Quant à l'industrie de la soie, c'est à un Français que le Mexique doit l'introduction de graines des Cévennes et l'acclimatation du mûrier blanc de Chine en même temps que l'installation à Irapuato d'une grande manufacture, la première dans le pays, comprenant la magnanerie, le moulinage, la filature et le tissage, d'où sortent ces gracieux *rebozos* aux couleurs chatoyantes dont se parent les Mexicaines. Tout dernièrement la jolie petite ville d'Irapuato, reconnaissante, donnait à une de ses rues le nom d'Hippolyte Chambon.

C'est également à un Français que le Mexique doit l'installation de la grande manufacture de cigarettes, la plus importante du monde, paraît-il, *El Buen Tono*, aménagée selon tous les perfectionnements modernes, d'une propreté rigoureuse. Plus de deux cents machines fabriquent quotidiennement quatre à cinq millions de cigarettes de différentes qualités, empaquetées dans de coquettes *cajetillas* ornées de vignettes et que l'on peut trouver dans le moindre village de la République.

La métallurgie et la construction métallique n'ont pas encore pris l'essor qu'elles sembleraient devoir prendre dans un pays si riche en minerais. Quelques grandes usines cependant se sont fondées depuis peu ; en particulier la grande fonderie de fer et d'acier de Monterrey, au

capital de dix millions de piastres, et la fonderie d'Aguas Calientes.

A Chihuahua, à Mazatlan, à Apulco dans l'État d'Hidalgo, à Guanajuato, à Mexico sont installées plusieurs usines, mais peu importantes, pouvant construire des machines pour les mines, des moulins pour la canne à sucre, fabriquer diverses pièces accessoires et surtout s'occuper des réparations de la plupart des engins mécaniques.

L'industrie électrique est très en progrès : entreprises de transport d'énergie électrique et entreprises affectées à l'éclairage électrique, public ou privé.

Il faut citer encore la fabrique de dynamite à La Tinaja, la fabrique de papier à San Rafael, la fabrique de meubles à San Luis Potosi, puis les tanneries, les brasseries au nombre de onze, les minoteries, les très nombreuses savonneries, réparties dans les divers États, utilisant les huiles de coton, de *ricino* et de *coyol*, les briqueteries, les tuileries, une verrerie et, dans le Nord, quelques manufactures récemment installées pour l'extraction par des procédés chimiques du suc du *guayule*, arbrisseau qui pousse à l'état sauvage dans cette région et fournit du caoutchouc.

Le facteur le plus important de ce développement économique fut la création d'un grand réseau de voies ferrées, et cette création est encore l'œuvre personnelle du général Diaz. On se rappelle en effet la politique suivie par le président Lerdo de Tejada, stigmatisée par sa formule célèbre : « Entre la fuerza y la debilidad, conservemos el desierto », entre la force et la faiblesse conservons le désert.

En 1877 il n'y avait dans toute la République que 617 kilomètres de voie ferrée, transportant 874.000 passagers et 158.000 tonnes de fret ; aujourd'hui il y en a

25.000, transportant annuellement plus de dix millions de passagers et onze millions de tonnes de fret. Les recettes brutes du dernier exercice 1909-1910 ont été d'environ 70 millions de piastres.

Les voies de communication sont particulièrement importantes au Mexique, où la nature a dressé des reliefs gênant considérablement la circulation commerciale et l'unité politique. La première concession remonte au 22 août 1837 pour la ligne de Vera-Cruz à Mexico. Le chemin de fer mexicain qui relie ces deux villes fut construit à l'aide de capitaux anglais ; commencé en 1864, poussé avec vigueur sous le règne de l'empereur Maximilien, il fut inauguré le 1er janvier 1873.

Dès son arrivée au pouvoir le président Diaz fit appel aux capitaux étrangers pour la construction de voies ferrées ; ceux-ci répondirent avec enthousiasme, surtout ceux des États-Unis. De larges concessions furent accordées, avec trop de libéralité même. Des subventions furent allouées, variant de 6.000 à 10.000 pesos par kilomètre, suivant les difficultés à vaincre. Mais beaucoup de ces concessions furent abandonnées ou frappées de caducité et, en 1899, une loi importante, due à l'initiative de M. Limantour, établit un plan d'administration publique pour les chemins de fer et détermina en outre les lignes à créer d'après les besoins du pays en accordant des subventions. Les compagnies devaient faire, tous les trois ans, une revision générale de leurs tarifs et soumettre ceux-ci à l'approbation du gouvernement.

« L'idéal du gouvernement, disait Limantour dans son rapport, devrait être, à ma façon de voir, de réduire le montant total des subventions, pour s'en tenir à celles qui visent les lignes qui viennent d'être énumérées comme étant de première importance, en différant le temps néces-

saire pour les autres, ou en déclarant caduques les concessions dont l'utilité n'est pas démontrée et celles dont les détenteurs n'ont pas rempli les conditions du contrat. »

En dehors de la ligne du chemin fer de Sonora, reliant la ville frontière de Nogales au port de Guaymas, trois grandes artères pénètrent aux États-Unis : à El Paso (le Central), à Eagle Pass (l'International) et à Laredo (le National). Deux d'entre elles sont reliées ensemble par la ligne unissant Torreon sur le Central à Monterrey, se prolongeant d'un côté vers le Pacifique jusqu'à Durango, vers l'Atlantique jusqu'au port de Matamoros, et par celle qui unit Aguascalientes et San Luis Potosi aboutissant au port de Tampico, à l'embouchure du fleuve Panuco, point absolument sûr, possédant un bon mouillage pour des bateaux calant près de 7 mètres et des quais sur une longueur de près de 3 kilomètres. Mexico, ainsi relié avec le Nord, l'est par le Chemin de fer Mexicain et l'Interocéanique avec Vera-Cruz, où l'on a dépensé près de 100 millions de francs pour faire un excellent port, pourvu de tout l'outillage moderne, avec Oaxaca par le chemin de fer du Sud et avec le Pacifique par l'embranchement d'Irapuato à Guadalajara et au port de Manzanillo.

L'Interocéanique devait relier Mexico à Acapulco, ce port admirable, le cinquième du monde, dit-on; arrêté par la Sierra-Madre il n'a pas pu aller au delà du rio Balsas. Mais la réunion de ces ports du Pacifique avec la capitale est d'un intérêt trop vital pour que le gouvernement ne fasse pas tous ses efforts, afin de mettre bientôt en cours d'exécution les travaux projetés. Le Southern Pacific Railway, d'ailleurs, cherche à profiter de ce manque de communications directes entre la capitale et ces riches contrées du Pacifique; partant de Guaymas, il

arrive déjà à Mazatlan et compte se glisser le long de la Sierra jusqu'à Salina Cruz.

De Cordoba, sur le Chemin de fer Mexicain, se détache la ligne de Vera-Cruz al Pacifico jusqu'à Santa Lucretia sur le chemin de fer de l'isthme de Tehuantepec. Celui-ci, depuis la réfection complète de la voie et les travaux superbes exécutés aux deux ports terminus, a pris une importance mondiale comme voie de transit interocéanique. La longueur de la ligne n'est que de 310 kilomètres et le trajet se fait en huit heures. Les marchandises peuvent être déchargées à Salina Cruz, transportées et rechargées à Coatzacoalcos (Puerto Mexico) en deux jours. Ce dernier port, où il y a huit mètres de fond aux plus basses marées, est aménagé avec sept wharfs sur 1.200 mètres de quai pourvus de 25 grues électriques. Quant à Salina Cruz, il est doté d'un dock pouvant tenir des bateaux de 12 à 20.000 tonnes.

Le Panaméricain se détache de cette ligne à San Geronimo, vers la frontière du Guatemala, à travers le fertile État de Chiapas. Une voie est en projet pour relier l'isthme de Tehuantepec au réseau des « Chemins de fer Unis du Yucatan », desservant les exploitations de henequen qui ont fait la fortune de cette presqu'île.

En outre il existe dans les différents États de nombreuses lignes secondaires desservant des régions minières et agricoles.

Un danger se présentait pour les principales lignes de ces chemins de fer, danger qui a été écarté par une habile combinaison de M. Limantour. Deux puissants groupes de New-York, la Standard Oil C° et Speyer and C°, voulaient contrôler absolument les deux grandes lignes pénétrant aux États-Unis. C'était l'accaparement du réseau mexicain, et c'était laisser à leur merci l'agri-

culture, l'industrie, le commerce du Mexique. Le gouvernement, pour acquérir la majorité des actions de l'une des lignes reliant Mexico à Vera-Cruz, l'Interocéanique, en acheta les titres aux enchères publiques. La maison Speyer and C° n'ayant pas de débouché sur le golfe du Mexique ne pouvait plus lutter contre la Standard Oil C° qui avait les embranchements de Monterrey et de San Luis Potosi sur Tampico, et elle vendit les actions du National au Gouvernement. La Compagnie Vera-Cruz al Pacifico ayant été obligée de déposer son bilan, l'État en profita pour acquérir la totalité de ses actions. Ces lignes formèrent les « Lignes Nationales du Mexique », auxquelles se joignit le chemin de fer Hidalgo et Nord-Est acheté en 1906.

Cette même année, la situation du Mexican Central Railway devenait tout à fait critique et l'obligeait à s'adresser au gouvernement pour un arrangement. Le ministre des Finances proposa alors le plan suivant :

1° Consolidation de toutes les lignes du chemin de fer National et du Central ;

2° Formation d'une nouvelle compagnie pour absorber les deux autres ; celle-ci devait être une compagnie mexicaine dans toute l'acception du mot, organisée à Mexico, conformément à la loi mexicaine, ayant ses bureaux à Mexico ;

3° Droit pour le gouvernement mexicain d'avoir la majorité absolue des actions de la nouvelle compagnie.

Le gouvernement, garantissant le paiement du principal et des intérêts des 372 millions de piastres d'obligations ordinaires, cédant à la nouvelle compagnie les titres qu'il possédait sur une des lignes du système (le National), et ayant prêté son appui à l'organisation de la nouvelle société, obtenait un lot de valeurs lui assurant

la majorité des voix dans les Assemblées générales.

La nouvelle compagnie fut organisée à Mexico le 28 mars 1908, sous le nom « Compagnie de Chemins de fer Nationaux du Mexique », au capital social de 460 millions de piastres divisé en 2.300.000 actions de 200 piastres chacune. Le conseil d'administration était composé de 21 membres dont 9 formaient le comité de New-York; ils étaient nommés, 16 par le gouvernement et 5 par les autres actionnaires.

En outre des 372 millions de piastres d'obligations ordinaires à 4 pour 100, garantis par le gouvernement, la nouvelle compagnie pouvait émettre pour 462 millions de piastres d'obligations privilégiées à 4 1/2 pour 100.

Par cette combinaison le gouvernement conservait le contrôle des principales lignes de chemin de fer, et en même temps ces lignes étaient exploitées d'une façon commerciale comme si elles appartenaient à une entreprise privée.

Une conséquence immédiate, fort appréciable pour le public, fut le remplacement par des employés mexicains de la plupart des conducteurs nord-américains ignorant toujours la langue espagnole et trop souvent aussi les premiers usages de politessse. Quiconque ne parlait pas anglais avait de la peine à voyager sur le réseau mexicain; quant aux pauvres Indiens, ils étaient considérés par les omnipotents conducteurs moins qu'un colis et beaucoup plus mal qu'une tête de bétail.

M. Limantour, dans une lettre adressée au conseil d'administration, exposait les désirs du gouvernement de voir donner à l'élément mexicain dans les services de la compagnie une place plus large que celle qu'elle occupait. Pour obtenir ce résultat il préconisait les moyens suivants : « donner la préférence aux enfants du pays

dans tous les cas où il y a égalité de conditions physiques et morales et équivalences d'aptitudes ; arrêter les agissements des employés mal intentionnés qui, au moyen de renseignements inexacts ou de toute autre manière, intriguent pour que l'on ne donne pas de travail à des Mexicains ou pour que les employés de cette nationalité ne soient pas élevés en grade; imposer l'usage de la langue espagnole dans tous les services, en ne faisant en faveur de la langue anglaise d'autres exceptions que celles exigées par les circonstances où l'emploi de cette langue étrangère serait absolument nécessaire, et enfin créer des écoles pratiques et théoriques et établir, en même temps, un apprentissage en toute forme, de telle façon que la mauvaise volonté et les jalousies, dont souvent sont victimes ceux qui embrassent certaines carrrières, ne puissent se donner cours, ni dans ces écoles, ni pendant cet apprentissage ».

Aujourd'hui le plan de M. Limantour est presque complètement exécuté ; il ne reste plus guère que trois à quatre mille kilomètres à construire pour relier entre eux les ports de l'Atlantique et du Pacifique ainsi que quelques villes d'une certaine importance.

La totalité des voies ferrées contrôlées par la Compagnie des Chemins de fer Nationaux du Mexique est d'environ 13.000 kilomètres, y compris celles provenant de l'incorporation toute récente du chemin de fer Panaméricain. Celui-ci aboutit déjà à la frontière du Guatemala et, fin 1910, le ministre de Fomento de cette république enfonçait un clou d'argent dans la première traverse du tronçon de 50 kilomètres qui reste encore à construire pour que l'on puisse se rendre directement en chemin de fer de New-York à Guatemala.

Cette union des deux pays sera très favorable au

Mexique pour son commerce et surtout pour son industrie, qui a déjà besoin de marchés nouveaux et qui pourra ainsi concurrencer dans l'Amérique Centrale les objets importés d'Europe et des États-Unis, toujours coûteux à cause du fret. Elle aidera aussi, comme le faisait remarquer un journal de Mexico, à la diffusion du « Sentiment Sauveur du Panhispano-américanisme ».

CHAPITRE VII

Mines et Agriculture.

Mines. — Législation minière. — Mines anciennes. — Bluff américain. — Mines d'argent. — Traitements des minerais. — Production d'argent, d'or, de cuivre. — Agriculture. — Cultures tropicales. — Céréales. — Plantes textiles. — Haciendas. — Péons. — Colonisation. — Fractionnement des terrains. — Travaux d'irrigation. — Loi sur le reboisement.

De tout temps, le Mexique a été célèbre pour la richesse de son sous-sol dans presque toute l'étendue de son territoire. Ce sont ses mines qui ont fait la fortune de la Nouvelle-Espagne, ce sont elles qui ont ensuite attiré les capitaux et les énergies nécessaires au développement du pays.

Dans les conditions actuelles, le Mexique est l'un des meilleurs pays pour l'exploitation minière, qui atteint annuellement 400 millions de francs. Le gouvernement encourage de son mieux le capital en lui donnant toute garantie. Les lois minières de la République passent pour être excellentes, pratiques et compréhensibles ; les désaccords au sujet de titres sont presque impossibles.

La loi de 1887 complétait le nouveau code minier mis en vigueur le 1er janvier 1885. « Elle exonérait les mines de fer, de charbon, de mercure, ainsi que leurs minerais et produits, de tout genre d'impôts fédéraux, locaux et municipaux, sauf celui du timbre ; exemptait de tout impôt la circulation des métaux en barres ou monnayés et celle des produits des mines; supprimait la taxe qui frappait le mercure étranger. » Ce dernier point était très important à cause de l'emploi de cette substance métallique pour l'extraction de l'or et de l'argent par amalgamation.

En outre, elle autorisait le pouvoir exécutif à passer des contrats de concession étendus et à concéder, sur certaines bases, des franchises spéciales aux particuliers ou compagnies, qui s'engageraient à verser un capital minimum de 200.000 piastres dans l'industrie minière. Finalement, elle déclarait exempts de droits de nombreux articles et produits ayant un rapport direct avec l'exploitation des mines, ou bien abaissait considérablement ceux qui les frappaient.

En 1892, vu l'essor considérable qui se produisit après la promulgation de cette loi, une autre loi permettait l'introduction des capitaux étrangers, facilitait l'acquisition de mines et rendait la propriété perpétuelle et irrévocable contre le paiement d'un impôt de 6 piastres par hectare pour les fonds miniers de moins de 25 hectares, et, pour ceux dont la superficie dépassait 25 hectares, de 6 piastres par hectare pour les 25 premiers hectares et de 3 pour les autres.

La loi de 1894 s'occupait spécialement de l'exploration et de l'exploitation des mines et placers d'or. Les concessionnaires d'une zone ont le privilège exclusif d'y faire pendant six mois des travaux d'exploration et peuvent

introduire en franchise tout l'outillage nécessaire, mais à condition d'engager dans l'affaire un capital de 500.000 piastres, porté à un million au bout de cinq ans. Ils doivent, dans un délai de deux ans, construire un établissement où quatre cents tonnes de minerais pourront être traitées par semaine.

D'après la législation minière en vigueur au Mexique, le sous-sol est indépendant de la propriété du sol, sauf pour le charbon, le pétrole, les pierres et les matériaux de construction.

L'unité de mesure de la propriété minière est la *pertenencia*, « un solide de profondeur indéfinie, limité à l'extérieur par la partie de la surface du sol correspondant à la projection d'un carré horizontal de 100 mètres de côté, et à l'intérieur par les quatre plans verticaux correspondants. »

Pour acquérir une mine il faut : 1° verser 5 piastres par *pertenencia* ou hectare pour les timbres à apposer sur les titres miniers ;

2° Faire une déclaration (*denuncio*) indiquant le lieu exact de la concession demandée, les renseignements nécessaires pour la délimiter, la nature du minerai, le nom donné à la mine et le nom de l'ingénieur topographe, agréé par le ministère de Fomento, qui doit dresser les plans.

3° Publier cette déclaration dans le Bulletin officiel.

4° Remettre les plans dressés par l'ingénieur topographe accompagnés d'un rapport sur les opérations topographiques effectuées.

Au bout de quatre mois, si aucune réclamation ne s'est produite, le titre minier est délivré, signé du chef de l'État et du ministre de Fomento. On peut acquérir des propriétés sans aucune restriction quant à la superficie.

Près de 140 agences minières ont été réparties par les soins du gouvernement sur tout le territoire ; en outre un Institut géologique a été créé pour s'occuper de l'établissement d'une carte géologique générale et d'une carte minière du pays.

En juin 1910, on comptait 31.165 titres de propriétés minières : or, 1.871 ; or et argent, 9.425 ; argent, 5.968 ; or, argent et cuivre, 3.213 ; or, argent et plomb, 1.874 ; or et cuivre, 363 ; argent et cuivre, 1.207 ; argent, cuivre et plomb, 425 ; argent et plomb, 4.251 ; argent et manganèse, 4 ; argent et mercure, 7 ; antimoine, 112 ; soufre, 78 ; bismuth, 1 ; cuivre 1.825 ; cuivre et fer, 212 ; cuivre et plomb, 28 ; étain, 57 ; fer, 391 ; manganèse, 20 ; mercure, 117 ; opales, 18 ; plomb, 123 ; turquoises, 4 ; zinc, 91 ; grenat, 1 ; jacinthe, 1 ; sel gemme, 6 ; tellure, 1 ; turmaline, 1, etc...

Dès 1524, les Espagnols se mirent à exploiter les mines, suivant les indications laissées par les Aztèques ou découvrant eux-mêmes de nouvelles veines. Partout l'on retrouve des vestiges de leurs travaux, excavations étroites ressemblant à des repaires d'animaux ou tunnels magnifiques, de dimensions telles que dans certaines de ces *socavones* on pouvait passer à cheval. Pendant tout le XVIIIe siècle, des milliards de piastres furent extraits des flancs des Sierras du Mexique, des millions traversèrent l'Océan pour acquitter le *quinto*, le droit réservé à la famille royale d'Espagne sur la production de toutes les mines.

Abandonnées à l'époque de l'Indépendance, la plupart furent inondées. Des compagnies anglaises en reprirent quelques-unes, mais les frais étaient considérables et certaines furent un désastre. Puis vinrent les Américains qui, grâce à leurs capitaux, à leurs ingénieurs et à des pro-

cédés scientifiques, redonnèrent la vie à bien des anciennes mines. Malheureusement avec eux vinrent aussi les coups de « *bluff* », les trucs, les maquillages, qui eurent trop souvent pour résultat de véritables catastrophes financières. Sur la quantité de mines mexicaines, à côté d'un bon nombre d'excellentes, combien y en a-t-il de mauvaises, de médiocres, combien aussi n'existent que dans les rapports d'experts habiles, sachant éblouir le bon public par de magnifiques calculs !

De 1522 à 1879, on évalue à environ 3.725.000.000 dollars la production d'or et d'argent, l'or ne rentrant dans ce total que pour une part infime, 4 à 8 pour 100. Le Mexique en effet a toujours été « le pays de l'argent » ; le baron de Humboldt l'avait même défini : « Une plaque d'argent que le Créateur a laissé tomber sur notre globe. » Sauf dans la péninsule du Yucatan, les plaines d'alluvion de Tabasco, les savanes de Vera-Cruz et de Tamaulipas, partout il y a des mines, ou plutôt partout on trouve des minerais : argent, or, cuivre, plomb, mercure, fer, charbon, zinc, antimoine, bismuth, platine. Il existe des onyx, des opales, des émeraudes, des saphirs, des topazes, des rubis, etc...

Comme le dit M. L. Lejeune, dans ses *Sierras mexicaines :* « Des mines sont au sommet des sierras : Zacatecas, Guanajuato, Pachuca, Zacualpan ; d'autres sur les plateaux, au pied des montagnes : Fresnillo, Ramos, Charcas, et au cœur même de la Sierra Madre : Batopilas, Guadalupe y Calvo, San Dimas, Guarisamey, Panuco, Bolanos. Guadalupe y Purisima, à Catorce, est à 3.000 mètres d'altitude ; El Tajo, au Rosario, est au niveau de la mer.

L'argent du Mexique se présente sous toutes les formes, avec toutes les couleurs, en minerais de fonte, de

cazo, de *tonel*, de *patio*, de lixiviation, de cyanuration. Il s'offre à toutes les expériences et défend ses profondes réserves par des combinaisons dont les générations de métallurgistes et de mineurs triomphent, chacune à son tour. »

A l'exception de quelques installations modernes, outillées avec des treuils d'extraction mécaniques et des transbordeurs aériens, la plupart des mines ont conservé le système primitif de remonter les minerais abattus dans des sacs en peau à l'aide d'un treuil actionné par des mules, le *malacate*. Dans certaines mines, ce charroi est fait à dos d'homme.

L'argent existe à l'état libre dans certains districts, mais le plus souvent il se rencontre combiné avec du soufre. On le trouve aussi associé avec du plomb, du manganèse ou, plus rarement, avec du cuivre. Les minerais, à part les *bonanzas*, sont relativement pauvres. Les filons sont toujours à une profondeur d'au moins cent mètres ; pour atteindre certains d'entre eux il a fallu creuser des puits d'une profondeur de 500 mètres. Le puits San Pedro de Pachuca atteint 504 mètres.

Pendant longtemps le seul traitement fut celui de l'amalgamation au « patio » découvert à Pachuca en 1557 ; il est d'ailleurs employé encore aujourd'hui dans beaucoup de mines. Le trait fondamental de la méthode, remarquablement simple, est le mélange de sels de cuivre et de sel marin avec le minerai d'argent. Celui-ci est broyé plus ou moins fin sous des meules (*arrastras*), puis additionné d'eau et étendu sur de grandes aires dallées (*patios*).

Dans le mélange délayé d'eau jusqu'à former une boue épaisse, on verse un peu de sel marin, puis, au bout de quelques jours, du sulfate de cuivre et du mercure. Sous

le piétinement des mules cette *torta* est mélangée d'une façon parfaite, puis elle est laissée à l'action du soleil et de l'air pendant six ou huit semaines. On passe alors cet amalgame à travers des peaux de brebis pour retirer l'excès de mercure, on le verse ensuite dans des récipients en fer où il est distillé et où est recueilli l'argent à l'état métallique.

On obtenait ainsi 90 pour 100 de l'argent extrait, mais aujourd'hui cette proportion a beaucoup diminué et elle n'est plus guère que de 31 pour 100. Aussi a-t-on cherché à remplacer cette méthode du *patio* par d'autres traitements tels que le procédé de Freiberg, peu usité, consistant à ramener par un grillage les sulfures à la forme oxydée permettant leur amalgamation, et le système des *pans*, perfectionné par Boss. Le minerai broyé et mélangé de la même façon que pour le *patio* est placé dans une série d'au moins huit terrines, où l'argent est amalgamé par un mouvement rapide et constant.

Puis, les Américains introduisirent la lixiviation qui consiste à dissoudre le métal contenu dans les minerais au moyen d'un réactif chimique, l'hyposulfite de soude pour l'argent et le cyanure de potassium pour l'or.

Leur influence se fit encore sentir dans le développement de la fusion plombeuse. Lorsque la loi Windom frappa de droits exorbitants l'entrée des minerais plombeux aux États-Unis beaucoup de capitalistes passèrent la frontière et établirent au Mexique d'importantes usines à Monterrey, à San Luis Potosi, à Aguascalientes, où sont traités les minerais riches, contenant au moins 2 kilogrammes d'argent à la tonne. Cette méthode, pratiquée déjà par les Phéniciens, consiste à placer le minerai de plomb argentifère dans une coupelle en cendres d'os et à l'échauffer par un courant d'air. Le vase s'imbibe du

plomb oxydé et l'argent intact reste dans la coupelle sous forme d'un bouton d'argent métallique.

En 1898-1899 la production d'argent était de 72.848.000 piastres, en 1908-1909 elle atteignait le chiffre de 2.151.014 kilogrammes valant 77.110.000 piastres, le Mexique venant en tête comme pays producteur d'argent avec le tiers de la production mondiale.

Depuis la baisse énorme de l'argent, depuis 1894 surtout, la production d'or a augmenté d'année en année, grâce à l'introduction du procédé au cyanure de potassium qui a permis de recueillir l'or que les méthodes primitives ne permettaient pas d'extraire, grâce aussi à l'installation d'usines hydro-électriques. C'est ce qui a fait la fortune de certaines mines, entre autres celles du district d'El Oro, spécialement celle de Dos Estrellas, presque entièrement française et qui distribua en 1908 son vingtième million dé dividende.

En 1910, avec une production d'or de 22.850.000 piastres, le Mexique occupait la cinquième place après le Transvaal, les États-Unis, l'Australie et la Russie.

Pour le cuivre, le Mexique vient tout de suite après les États-Unis, avec une production annuelle de 20 millions de piastres, dans laquelle la grande mine française du Boleo, dans la Basse-Californie, entre pour 12.000 tonnes. En 1910 la production du Mexique était de 59.769 tonnes contre 492.675 aux États-Unis.

Les gisements de mercure sont peu importants, on a pourtant rencontré des filons assez riches à Ahuitzuco, dans l'État de Guerrero. Quant au fer, les dépôts ne manquent pas dans le Guerrero, à Durango, dans l'État d'Hidalgo ; nul doute que la grande fonderie de Monterrey et d'autres usines nouvellement installées vont lui faire jouer au Mexique un rôle industriel important.

L'avenir se présente donc magnifique. Avant un quart de siècle, la plus grande partie des mines fameuses à l'époque espagnole auront reconquis leur ancienne renommée quand on leur aura appliqué les procédés nouveaux et d'autres à peine connues viendront encore ajouter à la production minière du Mexique.

Mais, quelle que soit l'importance de ces exploitations et celle encore plus grande qu'elles pourront prendre, ce n'est pas dans ses mines que réside la véritable richesse du pays, c'est dans son agriculture. Au début de la période coloniale, l'évêque Zumarragua, le premier évêque de Mexico, écrivait déjà au Conseil des Indes : « Si le travail des champs est négligé pour l'exploitation des mines, la ruine du pays sera complète. » Cela est naturel dans une contrée telle que celle-ci où l'on trouve tous les climats, toutes les espèces du règne végétal, des terrains riches et dociles à toutes les cultures : terre chaude, terre tempérée, terre froide.

Dans les vastes forêts, le long des côtes et sur les pentes des Sierras, on trouve plus de trois cents espèces d'arbres dont plusieurs sont spécialement recherchées pour l'ébénisterie et la teinture, acajou, cèdre, ébène, santal, bois de rose, bois de fer, gaïac, etc., pallo-moral, brésil et campêche, tandis que sur le haut plateau abondent les pins, les chênes et les frênes. Parmi les plantes utilisées comme médicaments, il faut citer la purge de Jalap, un cathartique actif, le quinquina, le ricin appelé au Mexique *higuerilla*, la salsepareille, le dépuratif par excellence, extraite de la racine d'une liane puissante qui s'attache aux grands arbres des forêts, l'argémone (*chicalote*) dont les graines sont un remède excellent contre la dysenterie et l'huile un purgatif très efficace. L'olivier pousse à merveille dans la zone tempérée ; le sésame dans le Guerrero et le Michoa-

can fournit une huile très appréciée en Europe pour la table, l'arachide sert pour l'éclairage et la fabrication du savon, et l'on retire également de l'huile de plusieurs variétés de palmiers.

Les cultures tropicales y sont toutes prospères, la canne à sucre, le café, le tabac, la vanille et le cacao, tous deux originaires du Mexique et dont les anciens Aztèques faisaient grand usage. D'après Antonio de Solis, « Moctezuma absorbait une espèce de cacahuatl, qui contenait la substance du cacao battu au moyen d'un moulinet, jusqu'à ce que le vase renfermât plus d'écume que de liquide. » Les fruits en nombre infini sont surtout destinés aux marchés locaux; cependant les bananes, les orangers et les citrons sont maintenant cultivés sur une grande échelle pour l'exportation.

Enfin les gommes, le caoutchouc (*castilloa*) et le *chicle* (pâte à chiquer) dans les terres chaudes des États de Vera-Cruz, de Tabasco, de Chiapas et du territoire de Quintana Roo, le *guayule*, petit arbuste d'environ un mètre de hauteur qui croît dans les terrains pauvres du Nord, ont pris dans ces dernières années un développement considérable.

Dans la zone tempérée et la zone froide dominent les céréales, le maïs que l'on trouve partout et qui donne dans certaines parties jusqu'à trois récoltes par an, le blé, le riz, le *frijol*, ce petit haricot marron très nutritif qui, avec le maïs, constitue toute la nourriture des Indiens, le pois chiche (*garbanzo*), le coton, le chiendent (*zacaton*) et les plantes textiles, le maguey qui fournit le *pulque*, la boisson nationale mexicaine, et le *mezcal*, l'*ixtle* et le *lechuguilla*, dont la fibre sert à fabriquer des toiles grossières, des sacs et des cordes.

Enfin d'immenses pâturages permettent d'élever des

millions de bêtes à cornes, de moutons, de chèvres, de ces chèvres blanches dont les peaux sont très recherchées par les pelletiers européens, des centaines de milliers de chevaux, d'ânes et de mules.

La propriété est peu morcelée. L'État s'est réservé une grande quantité de terrains en friche que l'on peut acheter à un prix variant de cinquante centavos l'hectare dans le Quintana Roo jusqu'à six piastres dans le District fédéral. La moyenne dans l'ensemble des Etats est de deux piastres. En dehors de ces réserves, les terrains sont répartis en d'immenses domaines, *haciendas*, la plupart entre les mains de Mexicains. Depuis quelques années pourtant, les étrangers qui s'étaient surtout occupés d'exploitations minières commencent à s'intéresser à l'agriculture. Américains du Nord et Allemands se sont rendus acquéreurs de vastes territoires pour des plantations de canne à sucre, de caoutchouc, de cacao, pour l'élevage du bétail, ou encore, dans le Chiapas et le Tabasco, pour la coupe des bois précieux qui abondent dans les forêts vierges de ces provinces.

L'exploitation de ces haciendas exige une population nombreuse, des directeurs, des contremaîtres, chefs de fabrication, chefs d'atelier, magasiniers; dans certaines, le personnel s'élève jusqu'à trois mille âmes.

Les serviteurs de tout ordre habitent dans des maisons construites en *adobes* (briques de boue séchées au soleil); le maître loge dans un bâtiment spécial généralement très spacieux et souvent très beau, et les Mexicains peu enclins ordinairement à ouvrir leur maison aux étrangers lorsqu'ils se trouvent à la capitale sont au contraire excessivement hospitaliers dans leurs haciendas.

Tout autour sont groupés des magasins, des écuries, une école, une église et la *tienda*, boutique

où l'on vend les objets nécessaires à l'alimentation et à l'habillement des ouvriers qui restent attachés à l'exploitation et reçoivent, outre le salaire en argent, quelques allocations en nature avec un lopin de terre qu'ils peuvent cultiver pour leur compte et à leur fantaisie.

La majorité des *péons* vivent ainsi attachés à une hacienda, soit volontairement, soit retenus par le système, que l'on a tellement décrié, des avances faites par le propriétaire. Sans doute leur situation est-elle misérable, à notre point de vue du moins, car il ne semble pas qu'ils cherchent beaucoup à l'améliorer. Quiconque a vécu quelque temps au Mexique, a voyagé à l'intérieur, sait que l'Indien ne travaille que lorsqu'il en a absolument besoin. Son ambition se borne à sa hutte où sa femme lui prépare des *frijoles* et des *tortillas* (galettes de maïs), assaisonnés de *chile*. Agenouillée devant son *metate*, pierre rectangulaire à trépied légèrement concave et inclinée, celle-ci passe de longues heures à broyer le maïs avec un rouleau de pierre, le *mecitl*, à le réduire en pâte. Avec cette *masa* elle forme par un battement régulier des mains des galettes rondes, plus ou moins épaisses, qu'elle place sur le *comal*, plaque de tôle légèrement graissée et chauffée par un feu de bois qui flambe entre trois grosses pierres. Un pantalon de toile, une chemise, une paire de *huarachas*, grosses semelles en cuir retenues sur le cou de pied par une lanière, une couverture, le *zarape*, un chapeau à larges bords constituent toute sa garde-robe ; pour sa compagne quelques mètres d'étoffe suffisent. Il ne travaille donc que pour se procurer l'argent nécessaire à l'achat de ces objets indispensables ; le surplus est dépensé en *pulque* ou en *aguardiente* (alcool de canne à sucre).

La prodigalité même de la nature est un obstacle au progrès rural ; et M. de Humboldt faisait justement remar-

quer que « l'homme ne travaille pas où la banane abonde. »

Ce n'est qu'en leur créant des besoins nouveaux qu'on obtiendra des Indiens une plus grande somme de travail; pour cela il faut les instruire, élever leur niveau moral, secouer leur paresse qui provient plutôt de l'indifférence que d'une réelle apathie. Et cela est très possible. Les Indiens, lorsqu'ils sont bien traités, font preuve de beaucoup de zèle, d'une endurance extraordinaire, d'une parfaite honnêteté et aussi d'une réelle intelligence. Ils sont généralement habiles et, très fiers, ils mettent beaucoup d'amour-propre à bien tenir les machines qui leur ont été confiées.

Malheureusement trop de majordomes, surtout parmi les Espagnols, sont encore enclins à traiter ces pauvres péons comme des bêtes de somme plutôt qu'en créatures humaines. On a trop appris aux Indiens qu'ils étaient inférieurs. Devant la force brutale des conquistadores ils s'inclinèrent; abattus par la pauvreté, ils perdirent peu à peu leurs qualités naturelles, et plus tard, au lieu de faire revivre ces qualités, même à leur profit, les métis préférèrent les laisser s'avilir par l'alcoolisme et croupir dans l'ignorance.

Si le gouvernement a fait de louables efforts pour procurer l'instruction au peuple des campagnes, il faut reconnaître que le clergé mexicain, dont l'influence eût pu être si utile par son contact direct et constant avec les péons, n'a rien fait pour détruire cette ignorance. Au contraire, il l'a cultivée avec soin pour mieux assurer sa prépondérance sur l'âme naïve et superstitieuse des Indiens.

Dans certaines régions les travailleurs sont si rares qu'au moment des récoltes on est obligé d'en faire venir de districts plus peuplés, et ces embauchages ont souvent donné lieu à de graves abus. Aussi le gouvernement dési-

rerait-il beaucoup voir l'émigration européenne se tourner vers le Mexique.

Mais on n'y a besoin que de cultivateurs et jusqu'à présent les conditions d'existence à l'intérieur du pays ne facilitent guère cette immigration, car il est certain qu'un paysan européen ne se contentera pas de la vie fruste des indigènes, et d'un autre côté les indigènes ne comprendraient pas que l'on donnât un salaire plus élevé à un ouvrier qui ne travaillerait certainement pas plus qu'eux. Pour que les étrangers puissent s'accommoder de ces conditions de vie, il faudrait que la propriété fût plus divisée et permît aux colons de travailler chacun pour soi-même en mettant en valeur des terrains restés improductifs faute de bras.

C'est à ce but du reste que tend le gouvernement. Il envisage en effet les moyens convenables pour le fractionnement des terrains nationaux susceptibles d'être irrigués et situés près d'une voie de communication quelconque.

Un autre obstacle au développement de l'agriculture est le manque d'eau dans certaines régions. Le gouvernement a décidé l'appropriation de 25 millions de piastres à des travaux d'irrigation ; en outre il a contribué à la fondation, sous ses auspices et sous son contrôle, d'une institution de crédit agricole au capital de 10 millions de pesos : la Cia de Prestamos para obra de irrigación y fomento de la agricultura.

Un vaste plan d'irrigation est à l'étude pour construire de petits barrages disséminés dans les parties semi-désertiques. On pense aussi se servir du bassin du rio Yaqui pour l'Etat de Sonora et irriguer ainsi plus d'un million d'hectares de terres excellentes pour la production des céréales, ce qui permettrait de diminuer dans une large mesure l'importation de blés étrangers.

En outre de l'École nationale d'agriculture qui compte déjà plus de 600 élèves, plusieurs stations agricoles ont été établies à l'intérieur du pays, de nombreuses brochures de propagande sont distribuées ainsi que des milliers d'arbres fruitiers, des sarments et des plants de vigne greffée. Dernièrement la Direction générale d'agriculture faisait venir d'Europe pour être données aux cultivateurs des graines de luzerne *arborea*, propres aux terrains secs, de maïs d'Italie très précoce, et de lin de Naples, toutes graines inconnues au Mexique.

Enfin, de vigoureux efforts ont été faits pour réagir contre la mutilation des forêts, et don Olegario Molina, ministre de Fomento sous le général Diaz, a attaché son nom à une excellente loi sur le reboisement du pays.

CHAPITRE VIII

Vera-Cruz et la Terre Chaude.

La ville de Vera-Cruz. — Améliorations du port. — Campagne contre la fièvre jaune. — Alvarado. — Le rio Papaloapam. — San Andrès de Tuxtla. — Tabac. — Le port de Tampico. — Puits de pétrole. — L'état de Tamaulipas. — Le *zapupe*. — Jalapa. — Misantla et Papantla. — Culture de la vanille. — Cordoba. — Plantations de café.

Deux voies se présentent pour aller à Mexico, l'une par New-York, les États-Unis et les plaines arides du nord du Mexique, l'autre par Vera-Cruz et le chemin de fer mexicain, à travers la végétation luxuriante des tropiques, escaladant sur les flancs boisés de la Sierra Madre, au-dessus de ravins profonds, le rempart des chaînes plutoniques et volcaniques qui entourent la *mesa central*, le haut plateau de l'Anahuac où se trouvent la riche vallée de Mexico et la capitale prestigieuse.

C'est cette route que suivit Hernan Cortez avec ses hardis compagnons quand il marcha à la conquête de l'empire de Moctezuma. C'est à quelque distance au nord de la ville actuelle de Vera-Cruz près de Chiahuistlan,

qu'il débarqua le 21 avril 1519 et fonda la Villa Rica de la Vera-Cruz ; « nom, dit l'historien anglais Robertson, qui semble l'expression des deux mobiles des Espagnols dans leurs entreprises au Nouveau-Monde : la soif de l'or et l'enthousiasme religieux. »

La ville fut plus tard transférée à l'endroit même de Chiahuistlan, à 40 kilomètres environ de l'îlot de San Juan de Ulua, mais en 1600, par ordre du roi Philippe II, le vice-roi, don Gaspar Zuñïga y Acavedo, la fit déplacer à nouveau sur le lieu qu'elle occupe actuellement en face de cet îlot. Des corsaires saccagèrent Vera-Cruz en 1683 ; aussi pour la défendre contre de pareilles attaques construisit-on le fort de San Juan de Ulua qui coûta tant de millions que le roi Charles V d'Espagne, calculant sa hauteur par l'argent dépensé, examinait parfois l'horizon, pensant l'apercevoir à travers l'Océan.

Le 18 novembre 1797 l'entrée du port fut accordée pour la première fois aux vaisseaux étrangers, deux routes carrossables furent ouvertes pour le relier à Mexico, et dès lors sa prospérité commerciale augmenta rapidement. Mais la cité « trois fois héroïque » eut à subir de terribles assauts ; à l'époque de l'Indépendance elle resta pendant quatre ans sous le feu de l'artillerie espagnole, en 1838 elle fut bombardée par la flotte française et en 1847 par la flotte américaine.

La première ligne de chemin de fer du Mexique, inaugurée en janvier 1873, en drainant toutes les marchandises de l'intérieur vers Vera-Cruz, augmenta considérablement son activité, mais le port était dangereux, exposé aux terribles *nortes* qui soufflent par bourrasques pendant l'hiver. Aussi le gouvernement dut-il se préoccuper de faire draguer le fond de la baie et de construire des jetées.

Ces travaux commencés en 1882 ne furent terminés qu'en 1902; ce fut la maison anglaise S. Pearson and Son Ld. qui les reprit en 1895 et les mena à bonne fin. En outre d'une digue de protection contre les *nortes*, deux digues formées de blocs pris dans les carrières de Panuela, près de Vera-Cruz, assurent un bon mouillage. L'entrée du port mesure environ 80 mètres de large et la profondeur moyenne est de 30 pieds à marée basse. Un excellent système de phares donne toute sécurité aux navigateurs. Des quais ont été construits ainsi que de beaux édifices pour la douane, la station sanitaire, l'administration des phares, les Postes et Télégraphes, etc... L'outillage resté défectueux pour la manutention des marchandises va être bientôt amélioré, un contrat ayant été passé pour la construction d'un vaste dock en pierre, muni de grues électriques et d'entrepôts. Cette amélioration est indispensable pour le service des nombreux vapeurs qui arrivent quotidiennement à Vera Cruz : ligne mexicaine de cabotage, lignes nord-américaines, ligne canadienne, lignes transatlantiques anglaises, allemandes, française, espagnole, norvégienne, danoise. Le tonnage total des vapeurs entrés à Vera-Cruz, durant l'année fiscale 1909-1910, était de 2.145.817 tonnes et celui des sorties de 4.165.879. L'importation se montait à 69.349.181,27 piastres et l'exportation à 39.692.424,92 piastres.

La sorte de terreur qui s'attachait jadis à toute idée de voyage à Vera-Cruz, infestée du *vomito negro*, n'a plus sa raison d'être. La campagne active menée contre la fièvre jaune a produit ses effets. En 1903, quand elle fut commencée, il y avait eu 1.075 cas dont 376 mortels, l'année suivante il n'y avait plus que 73 cas dont 12 mortels et en 1909 on ne comptait qu'un seul cas. Visites

domiciliaires aux personnes non immunisées, isolement des malades, désinfection de leur logis, inspection des eaux, des larves, etc... telles sont les mesures principales prises pour éviter la propagation de la maladie et en détruire la cause directe, c'est-à-dire le moustique *stegomya fasciata*. Pour prévenir le développement de ces insectes on protège les bassins d'eau servant aux usages domestiques ou industriels par des toiles métalliques; pour les eaux stagnantes on répand une quantité suffisante de pétrole pour former une couche à leur surface et détruire ainsi les larves par asphyxie.

La transformation en tramways électriques des petits tramways traînés par des mules, soulevant un nuage de poussière, l'asphaltage des rues supprimant les flaques d'eau dans lesquelles les moustiques déposent leurs œufs, ont beaucoup contribué à l'amélioration de l'hygiène publique. De même les travaux d'adduction d'eau et d'assainissement. Les premiers furent terminés en 1904. Des machines installées sur le Tejar aspirent l'eau du Rio Jamapa et la font passer dans des bassins de repos d'une capacité de 8 millions de litres, d'où elle s'écoule par des tubes spéciaux dans des bassins de filtrage. Par une conduite de 12 kilomètres de long elle arrive à un bassin de distribution, construit au Medano del Perro, d'où elle est amenée par une canalisation d'un kilomètre de longueur jusqu'à la rue de la Laguna. Là elle se bifurque en deux grands circuits composés de tuyaux variant de 10 à 35 centimètres de diamètre.

Les rues sont larges, construites symétriquement à angle droit, bordées dans le centre de la ville de maisons spacieuses, bâties en pierre, à deux et trois étages. La Place d'Armes, pavée en marbre d'Italie, égayée d'un jardin orné de plantes tropicales, est animée par le va-et-

vient des voyageurs qui s'arrêtent un instant devant les hôtels sous les arcades pour prendre un *fresco*.

Pendant les mois d'été, vers la fin de la journée, elle offre un spectacle curieux. A cette heure la gent volatile y est d'une animation extraordinaire. Les hirondelles viennent par milliers s'aligner en de longues suites sur les fils de fer télégraphiques qui bordent un côté de la *plaza*. Il en est qui viennent par petits groupes, occupent aussitôt certaines places, chassent à coups de bec celles qui s'en approchent; d'autres arrivent isolées, vont droit à un point déterminé et la file compacte se desserre pour les recevoir; d'autres enfin essaient de se faufiler, des batailles s'ensuivent et partout repoussées, de guerre lasse, elles vont se blottir aux extrémités des fils près des poteaux.

Les arbres du jardin sont accaparés par une nuée d'oiseaux noirs, de la grosseur d'une pie; pendant une heure, au milieu d'un caquetage assourdissant, ils cherchent parmi le feuillage touffu des branches leur place pour dormir. Et au-dessus, très haut, les grands *zopilotes* noirs planent un instant avant d'aller se poser sur les dômes étincelants de blancheur des églises.

Quatre lignes de chemin de fer aboutissent à Vera-Cruz; les trois principales, le Mexicain et l'Interocéanique qui toutes deux partent de la capitale, et le Vera-Cruz al Pacifico, se sont réunies pour construire une gare terminus centrale en ciment au prix de huit millions de piastres.

La quatrième ligne est celle d'un chemin de fer à voie étroite qui longe la côte et aboutit au port d'Alvarado, sur une vaste baie où viennent se jeter le Rio Papaloapam et le Rio San Juan. A quelques kilomètres d'Alvarado, devant Tlacotalpam, le Papaloapam, le fleuve des papillons,

atteint plus de 600 mètres de large; il s'étend sur 200 mètres près de l'hacienda du Paraiso Novillero, compagnie française qui possède dix kilomètres de voie ferrée pour le service de ses plantations de canne à sucre et dont la production annuelle est de 3 à 4.000 tonnes. Il reçoit le Rio Blanco qui alimente les fameuses usines de filés et de tissus de coton d'Orizaba. Une compagnie fait des voyages réguliers entre Alvarado et les différents villages établis sur le fleuve, Tlacotalpam, Cosamaloapam, Tuxtilla, Paraiso Novillero, Atatitlan et Tuxtepec. Ce sont de petits bateaux très primitifs avec des palettes à l'arrière ; on y dort comme on peut, étendu, ou simplement accroupi, parmi les volailles et toutes sortes de marchandises.

A Alvarado on est particulièrement amateur de combats de coqs. Presque tout le monde possède au moins un coq de combat et les commerçants, les négociants plus opulents ont, le long du trottoir qui borde leurs boutiques, une rangée de cinq, six ou dix coqs attachés à des piquets de distance en distance, superbes avec leur crête rutilante, leurs plumes soyeuses aux reflets cuivrés.

Sur la rive droite du Rio San Juan s'étend la région de San Andrès de Tuxtla, réputée pour son tabac dont les feuilles sont aussi fines et aussi aromatiques que celles de Vuelta Abajo à Cuba, et avec lesquelles plusieurs manufactures à Vera-Cruz fabriquent d'excellents cigares insuffisamment connus en Europe.

Le tabac, le *yetl*, était en usage au Mexique avant la conquête espagnole; à la cour de Moctezuma on prisait et on fumait. Les Indiens continuèrent à s'occuper de plantations de tabac, mais individuellement et uniquement pour la consommation locale, jusqu'en 1764, époque à laquelle la couronne se réserva le droit exclusif de cultiver et de

vendre le tabac. La culture était limitée aux districts d'Orizaba, de Cordoba, d'Huatusco et de Zongolica. En 1801 l'Espagne retirait de ce monopole un revenu de 4 millions de piastres. En 1868, au moment de l'insurrection cubaine, des cultivateurs cubains vinrent au Mexique, achetèrent des terrains et installèrent des manufactures ; plus tard des Français suivirent leur exemple, avec succès.

Durant les dix premiers mois de l'année fiscale 1910-1911, le Mexique exportait pour 476.959 piastres de tabac en feuilles et pour 31.612 piastres de tabac manufacturé. La plus grande quantité vient en France.

Au Nord, l'État de Vera-Cruz s'étend jusqu'à Tampico, à l'embouchure du Rio Panuco, où Americ Vespuce débarqua en 1497 pour la première fois sur le nouveau continent. Ce port fut pendant longtemps sans grande importance commerciale à cause de sa barre très difficile à franchir et de son insalubrité. Ces deux dangers ont disparu ; des travaux de drainage et d'adduction d'eau, le dessèchement de la lagune del Carpintero ont transformé la situation hygiénique. Relié par deux lignes de chemin de fer à Monterrey et à San Luis Potosi sur la grande ligne du National des États-Unis à Mexico, Tampico s'est vu doter de l'outillage moderne d'un grand port. Des dragages et la construction de deux digues ont donné à l'entrée la profondeur nécessaire pour des vaisseaux à grand tirant d'eau. De vastes quais, solidement construits, aménagés avec des grues électriques et des hangars spacieux, rendent la manutention des marchandises facile et rapide. La plupart des grandes compagnies de navigation font escale à Tampico et ce port a largement dépassé celui de Vera-Cruz pour le commerce d'exportation. Durant les dix premiers mois de l'année

fiscale 1910-1911, celui-ci se montait à 82.891.172,58 piastres tandis que le commerce d'importation n'était que de 36.955.569,08 piastres.

Beaucoup de maisons sont en bois, sur le modèle des maisons américaines, avec des galeries courant tout autour, peintes en couleurs vives, bleu ou jaune. Sur la plaza, tous les balcons sont ornés d'orchidées balançant sur des morceaux de branches suspendues leurs formes gracieuses en même temps que bizarres. Le commerce, déjà important grâce aux mines des États du Nord, aux bestiaux provenant de la fertile région connue sous le nom de Huasteca Potosina, où se succèdent de riches vallées séparées par de verdoyantes collines, aux bois précieux des forêts avoisinantes, augmentera encore lorsque sera terminée la ligne qui doit relier directement Tampico à la capitale.

Un canal de 185 kilomètres de long, mettant à profit les nombreuses lagunes échelonnées le long de la côte, doit aboutir au port de Tuxpam où seuls peuvent entrer des bateaux d'un très faible tonnage. Connue surtout pour ses bois d'exportation et son *chicle*, cette région a pris une très grande importance depuis quelques années par la découverte de puits de pétrole et par la culture du *zapupe*. C'est en effet à 107 kilomètres au sud de Tampico et à 10 kilomètres de la côte que le 4 juillet 1908 on trouva des sources de pétrole à 549 mètres de profondeur; mais le pétrole prit feu immédiatement et brûla pendant 57 jours. On calcule que 10 millions de barils furent ainsi perdus. D'autres puits ont été découverts, entre autres ceux d'El Ebano, près de Tampico, et les compagnies qui les exploitent ont déjà construit tout un système de tuyaux vers ce port et Tuxpam. Quant à la culture du *zapupe*, elle date de 1905. Dans les terres autour

de Tuxpam une première coupe est obtenue au bout de trois ans après le repiquage; chaque plante fournit 100 feuilles entre sa troisième et sa sixième année. La fibre est blanche, solide et très souple. Il y a différentes qualités : l'*estope*, la bleue, la *tantoyuca*, longues feuilles, la *tepezintla*, courtes feuilles. Cette dernière est la plus productive. Comme tous les agaves le *zapupe* se reproduit par drageons.

Enfin la ligne projetée entre Matamoros et Tampico drainera vers ce port une grande partie des bestiaux et des produits agricoles de l'État de Tamaulipas, favorisé de vallées splendides arrosées de rivières abondantes mais dont le manque de voies de communication a empêché jusqu'à présent de développer les ressources naturelles. Pendant la guerre de Sécession aux États-Unis, de 1861 à 1865, il acquit une très grande prospérité grâce à la culture du coton, mais après la guerre, lorsque les États américains du Sud reprirent leur activité les prix diminuèrent et la production cessa. Elle est remplacée par la culture de la canne à sucre; les nombreuses haciendas fabriquent surtout du *piloncillo*, ce sucre brun que l'on trouve sur tous les marchés du Mexique sous la forme de petits cônes tronqués enveloppés dans des feuilles de bananiers, les *panelas*. Dans la vallée de Jaumave, une vingtaine de petites fermes s'adonnent à la culture de l'*ixtle* qui a donné dans cette « vallée des Fibres » de si bons résultats que, depuis 1904, quelques propriétaires en ont entrepris la culture en grand, d'autant plus qu'on peut se procurer à bon compte la force hydraulique nécessaire au fonctionnement des machines à défibrer.

Arrosé par de nombreuses rivières, contenant dans ses limites la zone chaude et la zone tempérée, l'État de Vera

Cruz est un des plus importants et des plus riches de la République. Une bande de sable longe la côte; des troupes d'oiseaux marins y prennent leurs ébats, parmi lesquels les hérons royaux dont les plumes atteignent de très hauts prix. Après ce ne sont que vallées fertiles, collines boisées, forêts vierges abondantes en bois précieux; du sous-bois touffu surgissent de temps à autre des arbres puissants, tout droits, entourés de grandes feuilles vertes, d'autres tordus et bizarres autour desquels s'enroulent les lianes. Rampantes, gisant sur le sol comme de gros câbles, on les voit grimper jusqu'au sommet des arbres, pendre en festons, se tordre et se nouer même. Parfois elles retombent jusqu'à terre où elles s'enracinent à nouveau; d'autres se joignent en un assemblage de brins artistemeut tressés. Certaines lianes bien connues des Indiens ont des qualités qui les rendent précieuses pendant la saison sèche, la liane rouge, *coamecate*, dont la sève est tellement abondante que, si l'on coupe sa tige par tronçons, elle jaillit comme une source.

Ailleurs ce sont les palmiers qui s'emparent exclusivement du terrain et c'est une gamme éblouissante de vert, depuis les jeunes plants du sous-bois, les *thrinax* à la nuance tendre et délicate, les *caryotas* aux feuilles courtes et déchiquetées, jusqu'aux *chamaedoreas* à la tige élégante, droite et nouée comme celle des bambous. Puis ce sont les *corozas* aux palmes gigantesques partant du pied, les *nolinas* avec leur touffe de longues feuilles minces et pointues retombant vers le sol et les superbes *sabals* avec des troncs très hauts du sommet desquels se détachent des stipes puissants terminés par de vastes éventails.

Des rivières descendent en cascades à travers des allées de verdure pour remplir dans la plaine les canaux

d'irrigation. Sur les pentes qui s'élèvent graduellement jusqu'à la région montagneuse sont d'innombrables plantations de canne à sucre, de caoutchouc, de cacao, de café, de tabac, de vanille.

« Nulle part, dit M. de Humboldt, on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent par couches, les unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le port de Vera-Cruz vers le plateau de Perote. C'est là qu'à chaque pas on voit changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, la figure des animaux, les mœurs des habitants et le genre de culture auquel ils se livrent. »

Des deux lignes de chemin de fer qui relient Vera-Cruz à la capitale, l'une, celle de l'Interocéanique, passe par Jalapa, la capitale de l'État, pittoresque petite ville dans une vallée toujours verte, dominée de tous côtés par de majestueuses chaînes de montagnes. Son climat doux et égal, son altitude moyenne (1.252 mètres) la font rechercher aujourd'hui comme lieu de séjour pendant les grosses chaleurs par les étrangers et les marchands de Vera-Cruz ; autrefois, au XVIII[e] siècle, ils l'avaient fait choisir comme siège d'une grande foire où étaient apportées toutes sortes de marchandises des différentes parties de la colonie. Les rues sont larges et bien pavées, se croisant sous les angles les plus variés ; fortement inclinées, elles sont lavées continuellement par les pluies. De l'eau pure, claire, amenée des montagnes avoisinantes, coule dans plusieurs fontaines où les pauvres peuvent venir s'approvisionner et dans des lavoirs.

Parmi les édifices publics récemment édifiés, il faut citer le Collège préparatoire, remarquablement installé sur des bases très pratiques, contenant une centaine d'élèves qui reçoivent gratuitement uniforme, livres et

papier, et le marché particulièrement animé à certains jours par les allées et venues des indigènes des villages voisins, et des *jarochos*, avec leur pantalon léger sur lequel flottent les pans de la chemise très courte entr'ouverte sur le devant, petits *rancheros* ou fermiers, très nombreux dans cet État de Vera-Cruz où la propriété est très divisée.

Tout autour de la ville sont de grandes plantations de café et de tabac. Le missionnaire anglais Thomas Gage, qui vint au Mexique vers 1625, raconte qu'à un jour de marche de Jalapa, en allant vers la capitale, on leur présenta « des grappes de raisin, aussi belles que celles d'Espagne. » « Cela nous fit juger, ajoute-t-il, que le pays des environs serait fort propre pour la culture des vignes, si le roi d'Espagne voulait permettre qu'on y en plantât, ce qu'il a refusé plusieurs fois, de peur que cela n'empêchat le commerce qui est entre l'Espagne et ces pays-là ! »

Au Nord-Est de Jalapa, non loin de la côte, à une altitude moyenne de 300 mètres, se trouvent les cantons de Misantla et de Papantla, célèbres pour leur vanille. Originaire du Mexique comme le cacao, la vanille servait aux anciens Aztèques pour parfumer leur *chocolatl*. Longtemps le Mexique fut le seul pays exportateur de vanille jusqu'au moment où les îles Bourbon et Java commencèrent à lui faire concurrence. Aussi le prix n'a pas cessé de baisser depuis quelques années.

En 1905-1906 le Mexique exportait 225 tonnes de vanille pour une valeur de 4.157.395 piastres; en 1909-1910 il n'en exportait plus que 151 tonnes pour une valeur de 1.577.078 piastres.

Cette liane, dite Veracruzaine, appartient à la famille des orchidées, tribu des arethussées. La tige verte est

grimpante, pourvue de vrilles lui permettant de s'accrocher aux arbres ; les feuilles sont alternes, charnues, lancéolées. Les fleurs jaunes poussent entre la vrille et les feuilles. Le fruit est une gousse, longue de 20 à 22 centimètres, épaisse de 5 à 8 millimètres, cylindrique, s'amincissant vers l'extrémité, d'une couleur vert-jaune avec deux stries.

Il lui faut un sol humide, riche en matières végétales. Pour préparer une plantation on procède de trois manières différentes. On conserve dans la forêt les arbres qui, par leur distance, leur peu de corpulence et leur feuillage clairsemé, peuvent servir d'appui à la vanille, puis on abat tous les autres qui gêneraient la ventilation ou projetteraient trop d'ombre. Ou bien on intercale la vanille entre d'autres plantes déjà cultivées. Enfin on plante séparément des arbres tuteurs.

On coupe ensuite des fragments de la tige de 60 à 70 centimètres de longueur et on les plante à 25 ou 30 centimètres des arbres en ayant soin d'attacher au tronc l'extrémité supérieure, très légèrement pour ne pas abîmer la liane. La vanille produit au bout de trois ans et continue à produire jusqu'à huit ou neuf ans. La récolte se fait à partir de décembre quand les capsules prennent une couleur jaune, signe de leur maturité. Chaque plante donne une moyenne de 30 à 40 fruits.

La cueillette est assez délicate, le fruit ne devant être détaché que bien mûr. La préparation en est également très minutieuse ; aussi les indigènes qui cultivent la vanille dans la forêt pour leur compte personnel la vendent-ils brute aux maisons commerciales qui se chargent de la préparation nécessaire pour l'exportation.

Les gousses sont immédiatement placées sur des sortes de claies à claire-voie faites de pièces de bois et dispo-

sées les unes sur les autres en gradins, les dernières reposant sur un banc. La pièce où se fait cette opération doit être vaste et bien ventilée. On laisse ainsi les fruits pendant vingt-quatre heures et l'on sépare les avariés. Le jour suivant on les expose au soleil sur un plan incliné, posés sur des couvertures de teinte sombre. Quand les fruits sont suffisamment chauds on les place dans une caisse garnie d'une couverture également chauffée au soleil dont on replie les pointes par-dessus. Après seize ou vingt heures, si l'opération a été bien faite, la vanille prend une couleur noire ; on la sort alors de la caisse et on la remet au soleil. Pendant un mois on profite des beaux jours pour la placer au soleil, et la dessiccation s'achève sur les claies.

Si le soleil fait défaut au début de l'opération ou bien si l'on a récolté un très grand nombre de gousses encore vertes, on les place dans un four à une température moyenne de 60° C. pendant 20 heures environ, placées par mille dans une couverture, puis enveloppées dans un *petate*, natte de palmiers. On les étend ensuite au soleil puis on les remet à « suer » dans des caisses, d'où on les sort le jour suivant pour les mettre au soleil, et ainsi de suite pendant vingt ou trente jours. On procède alors à la classification des différentes qualités connues dans le commerce et on met les gousses dans des boîtes en fer blanc, cinquante par boîte.

La colonie française établie à Jicaltepec, sur le rio Palmar, entre Misantla et Papantla, s'occupe activement de cette culture.

L'autre ligne de chemin de fer, le Mexicain, monte à travers une végétation luxuriante, vers Cordoba, à 842 mètres, le premier gradin de la zone tempérée, située sur les collines de Huilango (lieu où il y a beaucoup de

pigeons). Une large chaussée conduit de la station au centre de la ville, bordée de gardénias, de camélias et de roses; au-dessus des taches vertes des jardins se dessinent les coupoles blanches des églises.

Sur un côté de la place s'élève un beau monument en marbre de Carrare en l'honneur des héroïques défenseurs de la ville, dont le siège, en 1811, termina la lutte que les Mexicains soutinrent contre la couronne d'Espagne. C'est là que fut signé le traité entre le général Iturbide et le dernier vice-roi O'Donoju, stipulant la reconnaissance de l'indépendance mexicaine.

Cordoba est le centre d'un des cantons les plus fertiles de l'État de Vera-Cruz, remarquable surtout par sa production de café qui passe pour un des meilleurs.

Don Juan A. Gomez démontrait en 1818 que le sol et le climat convenaient parfaitement à la culture du café apporté en 1790 des Indes Occidentales et maintenant, tout autour de la ville, dans toute la région, ce ne sont que plantations où les orangers balancent leurs lourdes boules d'or près des longues feuilles déchiquetées des bananiers protégeant de leur ombre des jeunes plants de caféiers.

CHAPITRE IX

Mexico et le Haut Plateau.

Orizaba. — Compañia Industrial de Orizaba. — Plaine d'Apam. — L'industrie du *pulque*. — Lois des Aztèques contre l'ivresse. — San Juan de Teotihuacan. — Pyramides du Soleil et de la Lune. — Mexico. — Hôtels et restaurants. — Anciennes maisons. — Le *zocalo*. — La cathédrale. — Alameda. — Paseo de la Reforma. — Nouveaux quartiers. — Beaux édifices. — La *Penitenciaria*. — Régime des prisonniers. — Faubourgs. — Eclairage électrique. — Travaux du *Desague*. — Système d'égouts. — Travaux d'adduction d'eau potable.

Orizaba, c'est la terre tempérée, c'est l'étape indiquée pour ceux qui craignent le changement trop brusque d'altitude. L'ancienne Ahuajalizapan, « rivière de délices », est située dans un vallon où se réunissent les Rios Blanco, Orizaba et Sonso, entouré de montagnes, dominé par le pic majestueux de l'Orizaba (5.700 mètres), le Citlaltepetl, la « montagne de l'étoile ». Maximilien y vint souvent avec l'impératrice, et c'est encore le lieu de rendez-vous de nombreux touristes, attirés par son climat délicieux et son cadre pittoresque.

Ses rues sont longues, et à leurs extrémités elles sont

bordées de jardins clos par des barrières de yuccas. De temps à autre surgit un gracieux palmier royal; sur le tapis sombre du feuillage apparaissent les fleurs rouges des hibiscus, les larges corolles blanches des daturas d'où s'exhale un pénétrant parfum. Devant soi, magnifique, le pic neigeux étincelant détache ses formes harmonieuses au-dessus des nuages dans l'azur immaculé du ciel tropical. Au marché s'entassent toutes sortes de fruits, des bananes jaunes et rouges, certaines petites comme un doigt et d'autres énormes.

Grâce à sa situation topographique, Orizaba est devenue une ville manufacturière très importante. On se rappelle que les Français ont une large part dans cet essor industriel. C'est là en effet que fut établie par nos compatriotes, en 1889, la Compañia Industrial de Orizaba, S. A., pour exploiter les fabriques de San Lorenzo et de Cerritos. Elle fonda en 1892 la grande fabrique modèle Rio Blanco, dont la production était augmentée cinq ans plus tard par l'établissement de l'usine hydro-électrique de Rincon Grande. La Compagnie acquérait encore la fabrique voisine de Cocolapam, afin de pouvoir utiliser la puissante force hydraulique que celle-ci possédait. C'est le centre industriel le plus considérable du Mexique; ses quatre fabriques occupent 6.000 ouvriers et 3.700 métiers y sont constamment en mouvement, jetant annuellement sur le marché plus de deux millions de tissus de coton de différentes qualités, depuis l'article ordinaire jusqu'aux tissus les plus fins. A Santa Rosa, des Français encore ont établi la Compagnie Industrielle de Vera-Cruz ; la fabrique possède 32.000 fuseaux, 1.362 métiers à tisser et 4 imprimeuses. Elle confectionne surtout des toiles blanches de tous genres, des indiennes, des mousselines, des cretonnes, des flanelles et aussi quelques toiles de fantaisie.

Enfin, aux portes de la ville s'élève la brasserie « Moctezuma », fondée en 1896, avec des capitaux en partie français, dont les marques « Superior », « X. X. » et « X. X. X. », cette dernière rappelant la bière de Munich, se trouvent dans les moindres villages de la République et commencent même à s'exporter au Guatemala.

Le chemin de fer grimpe le long de la Sierra Madre sur une voie coupée dans le roc, par de multiples circuits, des courbes vertigineuses, sur d'audacieux ponts de fer. De Boca del Monte on aperçoit à ses pieds le petit village de Maltrata, la vallée luxuriante de la Joya. Enfin on atteint Esperanza et Acocotla, le point le plus élevé, à 2.770 mètres, pour redescendre dans la vallée de Mexico, à 2.448 mètres.

Aux pins, aux chênes toujours verts, succèdent les cactus. Ce ne sont que files régulières de *magueys*, au delà desquelles se dessine, au milieu d'un bosquet de verdure, le groupe blanc des maisons de l'hacienda ; nous sommes au milieu des fameuses plaines d'Apam, couvrant une superficie de 650 lieues carrées, d'où vient le *pulque* le plus renommé.

Le maguey qui produit le *pulque* s'appelle le *maguey manso* et ne se développe que dans la zone froide, à une altitude variant de 2.200 à 2.700 mètres, dans des terrains secs, calcaires ou volcaniques. Ses feuilles, épaisses de 15 centimètres, rigides, atteignent 3 et 4 mètres de longueur ; larges de 50 centimètres à la base, elles vont en s'amincissant et se terminent par une pointe très effilée.

Le maguey se reproduit par des graines ou des rejetons ; mais le développement de la plante demandant de 12 à 19 ans à l'état sylvestre et 10 ans lorsqu'elle est cul-

tivée, c'est la seconde méthode qui est généralement employée. On se sert donc des rejetons que le maguey produit en grande quantité au moment de sa floraison, qui n'a lieu qu'une fois avant de mourir. On les arrache en janvier et on les replante de mars à avril, dans un terrain plat, facile à arroser, séparés les uns des autres à une distance de 80 centimètres à un mètre selon la fertilité du terrain. Ils restent ainsi pendant trois ou quatre ans ; à cette époque ils ont atteint environ un mètre et on les transplante pendant les mois de mai et de juin.

Dans les terrains plats, on plante en quinconce, à 6 mètres dans tous les sens, ou en lignes parallèles avec un écartement de 3 à 4 mètres. Dans les terrains en pente on fait la plantation avec des rigoles ou à « nid de lièvre ». On creuse des fossés de 55 centimètres de large et profonds de 40, perpendiculaires à la pente du terrain ; l'écartement des fossés dépend de l'inclinaison du sol et de sa perméabilité. La méthode à « nid de lièvre » consiste à faire un remblai en forme de demi-lune avec la partie concave tournée vers la pente du terrain. L'écartement des pointes est d'environ quatre mètres ; le remblai, haut de 35 à 50 centimètres dans sa partie la plus élevée, est large de deux mètres au maximum. Le maguey se plante au milieu.

Il faut avoir soin, après la saison des pluies, d'enlever toutes les plantes adventices qui croissent assez vite entre les pieds.

Au bout de quatre ou cinq ans, généralement on coupe les feuilles inférieures et on ne laisse que quatre ou cinq feuilles ; ensuite, pour préparer le maguey à fournir l'*aguamiel*, quand arrive la *sazon*, on enlève à la plante son pédoncule floral ou *quiote* pour supprimer toute faculté de reproduction. Ce moment est indiqué par le

rapprochement des feuilles inférieures vers le *meyolote*, le cœur, et la disparition des épines sur le bord des feuilles extérieures qui forment ce cœur.

Quatre ou six mois après, quand les feuilles présentent à leur partie supérieure des taches brunes circulaires ou étoilées, on creuse le tronc, on nettoie bien l'intérieur du cœur et on forme ainsi un récipient, *taza*, où viendra affluer l'*aguamiel*. On gratte cette cavité avec *l'ocaxtle*, sorte de cuiller en fer de forme elliptique, aux bords affilés, et on laisse dans le fond de la *taza* toute la raclure produite par cette opération. Au bout de quelque temps la *taza* prend une couleur rouge sombre, on enlève alors ces déchets et on gratte à nouveau. L'*aguamiel*, les premiers jours, est mauvaise; elle s'améliore ensuite et devient plus abondante. A partir de ce moment on gratte la *taza* matin et soir pour faciliter l'écoulement de la sève.

Le *tlachiquero* vient alors extraire l'*aguamiel* à l'aide d'une calebasse percée aux deux extrémités, dont la plus mince est garnie d'un morceau de cuir. Il met la plus large dans la *taza* et aspire; il verse ensuite le liquide dans une outre en peau de brebis qu'il porte sur son épaule.

L'*aguamiel* ainsi récoltée est mise, dès qu'elle arrive à l'hacienda, dans des *tinas*, réceptacles faits de peaux de bœufs tendues sur un cadre de bois de 1 m. 50 de long sur 1 m.10 de large. Profonds de 80 centimètres, ils reposent, rangés les uns à côté des autres, sur un bâti en bois, le *tendido*, et sont placés tout autour de grandes galeries percées de fenêtres sur les côtés. La fermentation se fait d'elle-même; une croûte épaisse se forme bientôt à la surface du liquide, et, dès que celle-ci commence à se craqueler, on enlève tous les grumeaux. L'*aguamiel* qui

reste, le *xinatli*, sert de ferment pour la fabrication du *pulque*.

On mélange alors ce *xinatli* avec de l'*aguamiel* fraîche dans d'autres *tinas*. De temps à autre on prend dans celles-ci une petite coupe du liquide; si en le versant le *pulque* fait de la mousse et prend une saveur spéciale, on peut le livrer à la consommation. Il est alors légèrement visqueux, de couleur blanchâtre et exhale une odeur quelque peu répugnante, semblable à l'acide sulfhydrique. Bien que ne contenant qu'un faible pourcentage d'alcool (7 à 8 pour 100), le pulque enivre très rapidement dès qu'on en prend une certaine quantité, et la plupart des meurtres ont pour origine un verre de pulque.

Ce liquide se décompose très rapidement et il faut qu'il soit consommé dans les vingt-quatre heures qui suivent la livraison. Aussi tous les matins un train spécial, *el tren del pulque*, amène-t-il à la capitale outres et barils que des charrettes attelées de trois mules transportent rapidement dans les diverses *pulquerias* où il se débite à deux sous et demi le litre.

Cette boisson, qui est la boisson nationale du Mexique et que l'on ne rencontre que sur le haut plateau de ce pays, est très ancienne. La légende veut qu'elle ait été découverte vers le milieu du onzième siècle. A cette époque, le roi Tepancaltzin régnait sur les Toltèques. En l'an 1045, un grand de sa cour, Papantzin, se présenta devant lui accompagné de sa fille Xochitl, portant un vase rempli de jus de maguey. Le roi prit goût au breuvage offert par la jolie princesse; en même temps il s'enamoura de celle-ci, la retint à la cour pour y terminer son éducation. Plus tard il l'épousa et eut d'elle un fils, Meconetzin, fils du pulque.

Les Aztèques avaient promulgué des lois sévères

contre l'ivresse. Seuls, pouvaient boire du pulque les malades, les hommes âgés de plus de cinquante ans, les femmes dans les premiers jours qui suivaient leur délivrance et ceux qui avaient à supporter de grandes fatigues; on pouvait en boire à l'occasion de mariages et de certaines fêtes, mais en quantités déterminées. L'homme pris en état d'ivresse était tondu et sa maison détruite. Après la conquête les mœurs se relâchèrent et aujourd'hui il se consomme annuellement plus de 5 millions d'hectolitres de pulque pour moins de 3 millions d'habitants.

Le gouvernement cherche bien à restreindre cette consommation en diminuant le nombre de pulquerias dans les grandes villes où il n'est plus accordé qu'une certaine quantité de licences calculée d'après leur population et en exigeant la fermeture de ces établissements à des heures déterminées. Mais de trop gros et de trop nombreux intérêts sont en cause pour que l'on puisse facilement diminuer cette consommation par de simples mesures administratives.

Après les plaines d'Apam on passe à San Juan de Teotihuacan, la cité sainte des anciens toltèques, avec ses pyramides du Soleil et de la Lune, hautes respectivement de 66 et de 46 mètres, mesurant à leur base 230 mètres sur 217 et 154 sur 128, reliées par une longue allée de plus de 2 kilomètres, le *Micoatl,* le chemin de la mort, et Mexico apparaît enfin avec ses maisons à terrasses au-dessus desquelles se profilent les clochers de ses 120 églises, dominé par les cimes neigeuses du Popocatepetl (5.452 mètres) et de l'Ixtaccihuatl (5.286 mètres).

Aux stations de nombreuses voitures attendent, victorias et voitures fermées, avec drapeau bleu ou drapeau rouge selon le tarif, 1 piastre par heure ou 75 centavos,

les premières généralement propres et confortables, les autres sordides et délabrées. Avant de franchir la grille, deux agents inscrivent le numéro de la voiture ainsi que l'adresse de la maison ou de l'hôtel où l'on se rend. Sage précaution !

Les hôtels laissent encore bien à désirer à Mexico ; ils sont nombreux, mais peu confortables et généralement très chers. Une capitale aussi importante, avec une société riche et un nombre croissant de touristes, devrait posséder au moins un hôtel de luxe renfermant tout le confort moderne. Les restaurants sont également médiocres, sauf le restaurant Sylvain et le restaurant de Chapultepec, tenus par des Français. Dans beaucoup la propreté n'est pas irréprochable et je me souviens de ce garçon auquel je refusais un bifteck apporté complètement froid. Il appliqua dessus le revers de sa main, me dit simplement « No es frio, señor » et le reposa tranquillement devant moi. Quant aux cafés il en existe fort peu ; par contre il y a une grande quantité de *cantinas* sur le modèle des bars américains, où les jeunes gens mexicains vont prendre des *copas* et des *cocktailitos*.

Dans le centre de la ville, les rues sont belles, un peu étroites toutefois, coupées à angle droit, sillonnées de tramways électriques, de voitures, de nombreux automobiles, limousines de luxe, ambulances, taximètres et lourdes voitures de livraison, égayés par les chapeaux pointus à larges bords des hommes et les *rebozos* des femmes, châles gracieux posés sur les épaules ou sur les cheveux noirs. Sur les trottoirs, on croise de paisibles flâneurs, des groupes de jeunes Mexicaines, un peu petites, agréables pourtant avec leurs grands yeux noirs et leur jolie coiffure : les cheveux relevés, roulés sur le front et les côtés et tombant en arrière, serrés en une

courte natte très lâche. Le visage malheureusement est trop souvent recouvert de poudre de riz et, depuis l'invasion américaine, le sourire est gâté par l'éclat de morceaux d'or entre les lèvres rouges.

En se promenant par les rues on rencontre d'anciennes maisons aux hautes fenêtres ornées de balcons en saillie, protégées par de solides grilles en fer forgé. Par les larges *saguans*, portes cochères, on aperçoit le *patio* planté de fleurs et d'arbustes ou la vaste cour entourée d'une double galerie à colonnades finement sculptées ; on accède à la galerie supérieure par un grand escalier de pierre. Dans les rues plus écartées, à côté de ces demeures dont la porte surchargée de moulures rappelle la splendeur passée, sont de petites boutiques surmontées de noms ronflants, d'enseignes prétentieuses, des *pulquerias* nauséabondes, décorées de peintures allégoriques représentant des scènes des champs ou des hauts-faits de l'Indépendance.

Sous les *portales* de la place grouille toute une foule pittoresque : femmes accroupies près de leurs tas d'oranges, leurs cheveux noirs séparés en deux nattes sur le milieu de la tête, péons fainéants qui se promènent, leur *zarape* rouge sur l'épaule. Cette *Plaza Mayor de la Constitucion*, le *Zocalo*, comme on l'appelle familièrement en souvenir du socle sur lequel devait reposer un monument élevé à l'Indépendance et qui ne fut jamais construit, est le cœur même de la ville. C'est de là que partent les tramways dans toutes les directions avec un ordre parfait. Ornée d'un grand jardin au milieu, elle est bordée par le Palais Municipal, le Palais National et la Cathédrale.

Celle-ci, bâtie sur l'emplacement du grand *teocalli*, est immense ; commencée en 1573 sur l'ordre de Philippe II,

elle ne fut terminée qu'en 1791. Elle est de style dorique et ionique; son architecture magnifique reste sévère malgré la profusion des statues de marbre blanc, des bas-reliefs, des médaillons qui ornent sa façade. Le plan de l'édifice affecte la forme d'une croix latine, sa dimension du Nord au Sud est de 119 mètres environ, celle de l'Est à l'Ouest de 56 mètres environ. Ses tours carrées s'élèvent à 60 mètres de hauteur, couronnées par des dômes en forme de cloche; elles sont entourées de balustrades aux angles desquelles sont représentés les huit principaux docteurs de l'Église.

L'intérieur contient de véritables trésors parmi lesquels la « Vierge de Bethléem » attribuée à Murillo. Il est divisé en cinq nefs. Vingt fines colonnes doriques séparent la voûte principale des deux nefs latérales. Un large passage fermé par des grilles joliment ciselées relie le chœur à un autel placé entre des colonnes près de l'entrée, et aux jours de grandes cérémonies les officiants passent avec majesté, isolés de la foule par ces riches balustrades formées d'un alliage de cuivre, d'or et d'argent.

La rue principale, la rue élégante, c'est la *calle de Plateros*, la *calle* San Francisco, qui part de cette place pour aboutir à l'Alameda. C'est là que se trouvent les principaux magasins, la grande maison française de bijouterie La Esmeralda, l'hôtel Iturbide, résidence de l'ancien général devenu empereur, le Jockey-Club, avec sa façade recouverte de belles faïences blanches et bleues, la *caza de los Azulejos*. Beaucoup de voitures très bien tenues, très bien attelées, passent et repassent; les jeunes filles font un rapide bonjour du bout des doigts aux jeunes gens groupés sous la voûte du cercle ou adossés dans la rue contre les murailles des maisons, puis les beaux équipages filent vers le joli parc de Chapultepec,

par l'Avenida Juarez à travers l'Alameda, où pendant la période coloniale les galants de la ville venaient tous les jours se divertir vers les quatre heures du soir, les uns à cheval et les autres en carrosse. « Les gentilshommes y venaient pour voir les Dames, les uns suivis d'une douzaine d'esclaves Maures et les autres d'un peu moins, vêtus de riches livrées et tout couverts de passements d'or et d'argent avec des bas de soie, des roses à leurs souliers et tous l'épée au côté. »

L'Avenida Juarez se prolonge par le magnifique Paseo de la Reforma et l'Avenida de Chapultepec. Par intervalles cette grande artère est coupée de petits parcs circulaires au milieu desquels s'élèvent des monuments, celui de Cuauhtemoc, celui de Colomb et la belle statue équestre en bronze du roi Charles IV exécutée par le sculpteur espagnol Manuel Tolsa. Malheureusement ce joli *paseo* est abîmé par les maisons modernes qui se sont édifiées récemment sur ses deux côtés, prétentieuses, avec de lourdes façades de pierre et de marbre, qui font regretter les grandes lignes sobres et harmonieuses des anciennes maisons mexicaines. A part de rares exceptions, la plupart des résidences construites dans les quartiers nouveaux, dans les colonies Juarez, Roma, La Condesa, out plutôt enlaidi Mexico. C'est un mélange barbare de tous les styles, à l'imitation des États-Unis, n'ayant même pas l'avantage ou l'excuse de se prêter aux exigences du climat. Constructions hâtives faites sur des plans invraisemblables par des entrepreneurs se qualifiant d'architectes, plus habitués aux spéculations de l'industrie qu'aux recherches architecturales, entremêlant sans aucun ordre des fenêtres et des portes, des corniches, des pilastres et des colonnes.

Par contre, le Gouvernement, qui a la sagesse de com-

prendre que le pays tout entier bénéficie de l'embellissement de la capitale, a amélioré de nombreux édifices d'utilité publique et en a fait construire plusieurs fort beaux, entre autres l'Hôtel des Postes et Télégraphes, avec une intéressante façade de style gothique espagnol, le Palais législatif (encore en construction), le Théâtre National, tout en marbre, et la *Penitenciaria* du District fédéral.

Le système appliqué aux prisons mexicaines est particulièrement intéressant ; on cherche à réformer les prisonniers par l'éducation. Dans ce but on divise le temps passé à la prison en trois périodes, travail pénal, travail dans les ateliers avec petite paye, travail rémunéré. La première comprend la sixième partie de la peine, la seconde les deux tiers de la peine totale; pour la troisième période, les prisonniers notés pour leur bonne conduite peuvent sortir pendant six mois accompagnés et même, si quelqu'un leur fournit du travail jusqu'à la fin de leur peine, ils peuvent obtenir une liberté « préparatoire. »

Tous les prisonniers prennent des bains. Pour la première période, les piscines sont distribuées comme les rayons d'une roue et fermées avec une porte d'acier. Un gardien est placé en haut d'une tour, au centre de la roue, et peut surveiller facilement tous les condamnés pendant qu'ils se baignent et lavent leur linge. L'école est obligatoire pendant la seconde période, afin de donner aux condamnés une instruction primaire; en outre, pendant cette période ceux-ci travaillent dans des ateliers où on leur apprend diverses industries. L'argent produit par la vente des objets ainsi fabriqués est divisé de la façon suivante : 50 pour 100 au compte du prisonnier, 25 pour 100 au fonds de responsabilité civile, 25 pour 100 au fonds destiné aux réparations de la prison.

Comme toutes les grandes villes, Mexico s'est étendu vers l'Ouest ; les terrains qui valent dans les quartiers Nord, Sud et Est, de 2 à 6 piastres le mètre, valent dans le quartier Ouest de 30 à 35 piastres. Dans le centre ils atteignent jusqu'à 200 piastres.

Pendant que la partie occidentale devenait propre, élégante, gaie, la partie orientale restait sale, triste, poussiéreuse, avec des rues tortueuses, bordées de misérables maisons construites avec des *adobes*, par lesquelles passent le matin des bandes de petits ânes chargés de charbon de bois, des files d'Indiens et d'Indiennes pliés sous leurs *huacales*, ces cages en bois où ils mettent les produits ou objets qu'ils apportent au marché. A des cuisines installées aux coins des rues ceux-ci achètent pour quelques *reales* des *enchiladas*, chaussons de pâte de maïs au piment vert et au fromage, ou des *tamales*, pains de pâte de maïs au piment avec de la viande hachée enfermés dans une des feuilles de l'épi et bouillis ainsi dans l'eau.

Bientôt tous ces faubourgs vont être améliorés à leur tour. Le projet déposé par l'ex-gouverneur du District fédéral, don Guillermo de Landa y Escandon, a été adopté ; 8 millions de piastres, répartis sur les budgets de 1911 et 1912, seront dépensés à cet effet. Les habitations insalubres des colonies de la Bolsa, Vallejo, La Palma, seront démolies, de larges avenues seront tracées, des jardins plantés, des marchés installés.

Mexico sera alors, à tous les points de vue, une très belle capitale. Elle est éclairée à profusion par une puissante compagnie canadienne, The Mexican Light and Power C°, qui utilise comme générateur d'électricité les chutes d'eau de Necaxa situées à environ 150 kilomètres de Mexico. La grande difficulté était d'avoir constamment

un volume d'eau suffisant pendant la saison sèche; pour cela il fallut construire cinq grands réservoirs d'une capacité totale de 173.000.000 de mètres cubes. Le principal, à Necaxa même, est d'une contenance de 42.000.000 de mètres cubes et a été formé par une digue de 65 mètres de haut et 330 de large à sa base, construite au travers d'une gorge immense entre deux montagnes. Différentes rivières ont été captées et leurs eaux amenées dans les réservoirs par des tunnels creusés dans la sierra. Les générateurs sont au nombre de six, pouvant développer chacun 10.500 HP, et on installe deux nouvelles machines qui porteront à 93.000 H P la production totale. La force est transmise à Mexico par une double rangée de tours en acier, chaque rangée supportant deux circuits de trois câbles de cuivre. Un courant de 80.000 volts est ainsi porté à l'usine réceptrice de la capitale située à Nonoalco. Une installation complète d'aiguillages et de transformateurs envoie alors le courant, modifié à haut ou bas voltage selon les besoins, aux sous-stations ou directement aux consommateurs et aux petites sous-stations. Un système particulier de distribution fournit le courant aux tramways, pourvoit à l'éclairage, public et privé, et distribue la force nécessaire pour le service de l'eau potable, le service des égouts et pour quantité d'autres services dans la capitale.

Le dessèchement de la vallée de Mexico et le système des égouts de la ville ont rendu les conditions de salubrité excellentes. Les premiers travaux entrepris pour éviter les inondations remontent à Moctezuma Ier, en 1449. Aidé de Netzahualcoyotl, le savant roi de Texcoco, il fit construire une digue de pierre et de bois, longue de 16 kilomètres, qui fut détruite plus tard en 1499, par un déluge terrible qui s'abattit sur la région. Cortez construisit

en 1555 une nouvelle digue légèrement arrondie à l'est de la ville et fit en outre dévier le cours des principaux fleuves se déversant dans les lacs autour de Mexico. En 1580 un projet de galerie souterraine fut proposé par un Espagnol, Obregon, idée qui fut adoptée ensuite en 1607 par Henri Martin, plus connu sous le nom d'Enrico Martinez. Le *tajo* de Nochistongo fut percé à travers la chaîne de montagnes qui ferme la vallée au Nord, afin de donner une issue aux eaux du lac de Zumpango et de son tributaire, le rio de Cuautitlan. On estime que du 28 décembre 1607 au 7 mai 1608, plus de 400.000 ouvriers travaillèrent à ce canal souterrain qui fut plus tard transformé en coupe ouverte. Les travaux, abandonnés puis repris selon les caprices des vice-rois, engloutirent plus de 8 millions de piastres, et en 1822 aucun résultat appréciable n'avait été obtenu.

En 1856, à la suite d'un concours ouvert sur cette question, l'ingénieur Francisco de Garay déposait un projet qui devait assainir Mexico en même temps que la mettre à l'abri des inondations en conduisant ses eaux vannes hors de la vallée. Un grand canal relié au réseau d'égouts de la ville devait traverser les lacs de Texcoco, de San Cristobal, Xaltocan et Zumpango, passer sous un tunnel et aboutir à une tranchée qui conduirait les eaux du rio Tequixquiac au rio Panuco et dans le golfe. Les travaux furent commencés en 1877, puis abandonnés. Ils ne furent repris sérieusement qu'en 1886, époque à laquelle un comité directeur fut créé d'accord avec l'*Ayuntamiento* de Mexico, et enfin les travaux du « Desaguë del Valle de Mexico », dont la dépense de 1867 à 1900 s'éleva à 18.041.367 piastres, étaient solennellement inaugurés le 17 mars 1900.

Le grand Canal mesure jusqu'à l'entrée du tunnel

47 kilomètres 525 ; sa profondeur est à l'origine de 5 m. 75 et de 21 m. 28 sur les derniers kilomètres. La différence de niveau entre les deux points extrêmes est de 9 m. 63. Le tunnel, achevé en 1894, se développe sur une longueur de 10 kilomètres. Une écluse à trois portes a été placée à l'entrée pour retenir au besoin les eaux dans le canal. Enfin une tranchée de décharge de 2.500 mètres de longueur sur 16 de profondeur amène les eaux au torrent d'Acotlan, un affluent du rio Tequixquiac.

En même temps on établissait un système d'égouts installé par une maison française et terminé en 1902, en avance sur les délais prévus, fait bien rare auquel on applaudit justement. Le système adopté est celui du « tout à l'égout combiné » : tubes injecteurs d'eau, canaux récepteurs des immondices des maisons et canaux collecteurs chargés de recevoir le contenu de ces canaux et de les conduire hors de la ville. L'eau du canal de la Viga est amenée par le canal de dérivation jusqu'à un point de la rue n° 12, et là une pompe puissante la fait parcourir tout le système des tuyaux de distribution à une vitesse de 1 à 2 mètres par seconde. Les immondices sont charriées vers le grand Canal et ainsi expulsées hors de la vallée.

Enfin la ville vient d'être dotée d'une abondante quantité d'eau potable, grâce aux travaux d'adduction d'eau de Xochimilco, exécutés sous la direction d'un ingénieur mexicain, don Manuel Marroquin y Rivera. Différentes sources ont été captées et des puits ont été creusés à une profondeur de 9 mètres pour rendre toute contamination impossible. Des pompes conduisent l'eau dans un aqueduc d'une capacité maxima de 2.300 litres par seconde ; celui-ci, long de 25 kilomètres, est en ciment armé avec une armature métallique, de forme cylindrique. On a établi à

chaque kilomètre un ventilateur. Les eaux arrivées au réservoir de Chapultepec sont refoulées dans quatre réservoirs régulateurs circulaires de 100 mètres de diamètre, d'une contenance de 50.000 mètres cubes chacun, construits sur les hauteurs du Molino del Rey, d'où elles sont distribuées dans la ville. De cette façon, Mexico avec 500.000 habitants aura quotidiennement 400 litres d'eau potable par personne.

CHAPITRE X

États du Centre.

Environs de Mexico. — Ancien couvent d'El Desierto. —Tlaxcala. — La rivière Atoyac. — Puebla, la Cité des Anges. — Industrie du coton. — Cathédrale de Puebla. — Pyramide de Cholula. — Route de Mexico à Toluca. — Toluca, capitale de l'Etat de Mexico. — Camp minier de Sultepec. — Mines d'El Oro. — État de Morelos. — Industrie sucrière. — Cuernavaca. — Les jardins de Borda. — Grottes de Cacahuamilpa. — Ruines de Tepoztlan et de Xochicalco.

Les excursions autour de la capitale sont nombreuses : le bois de Chapultepec avec ses gigantesques cyprès, *ahuehuetes*, ses jolis massifs et ses allées sablées bien entretenues, le canal de la Viga, Santa Anita et ses jardins flottants, le lac de la Xochimilco ; Mixcoac, San Angel, Coyocan, Tlalpam, coquets villages au milieu de frais jardins ; Guadalupe, avec son sanctuaire fameux où l'on vénère la Vierge miraculeuse et où se pressent chaque année des milliers de pèlerins ; Tacubaya et au delà, à trois lieues de la capitale, La Soledad ou El Desierto, où sont les restes d'un couvent magnifique construit par les Carmes Déchaussés, « bâti sur une montagne et tout environné de rochers. » D'après le missionnaire Gage qui le visita, dix

voûtes avaient été creusées dans ses rochers, « en forme de logettes pour des ermites, et de chapelles de dévotion embellies d'images et de peintures, avec plusieurs disciplines de fil de fer, de verges de fer, de haires, de ceintures garnies de pointes de fer pour mettre sur la peau nue et plusieurs semblables instruments de mortification, qui sont exposés dans ces chapelles à la vue de chacun, afin qu'on admire la mortification et l'austérité de leur vie.

« Toutes ces chapelles sont environnées de vergers et de jardins pleins de fruits et de fleurs, qui contiennent près d'une lieue de tour, et en divers endroits l'on trouve des fontaines qui sortent des rochers, dont l'eau est fraîche et bonne à boire, qui avec l'ombrage des palmites rendent cet ermitage un des plus agréables lieux du monde. Il y a quantité de roses, de jasmins, et de toutes les belles fleurs qui se puissent trouver en tous ces pays-là ; de sorte que rien ne manque en ce désert qui puisse donner du plaisir aux sens et satisfaire la vue ou l'odorat.

« C'est une chose merveilleusement belle à voir que la diversité de ces fontaines et de ces jets d'eau qui sont autour de ces jardinages ; mais encore plus par le grand abord des carrosses pleins de gentilshommes, de dames et d'autres habitants de la ville de Mexico qui s'y viennent divertir et visiter ces ermites qu'ils vénèrent comme des saints. Personne ne les va voir qui ne leur porte des confitures, ou quelque autre chose semblable, afin d'avoir part à leurs prières : on leur donne aussi de grandes aumônes en argent pour faire dire des messes ; mais surtout ils font de riches offrandes de diamants, de perles, de chaînes et couronnes d'or et de robes de draps d'or et d'argent à une image qui est dans l'église qu'ils appellent Notre-Dame du Mont-Carmel, devant laquelle il y

avait vingt lampes d'argent, dont la moindre valait plus de quatre cents écus. »

A l'est de Mexico, s'étend l'État de Tlaxcala, le plus petit de la Fédération; sa superficie est de 4.122 kilomètres carrés et sa population de 173.000 habitants. Il renferme d'immenses plaines sablonneuses couvertes de champs de céréales, entre autres celle d'Huamantla au pied de la Malinche, pic magnifique de 4.461 mètres dont les contours capricieux semblent représenter une femme, et celle de Pie Grande au Nord, reliée aux plaines fertiles d'Apam, où se cultive le maguey manso.

Tlaxcala, la capitale, est située sur les rives du Rio Zohuapan, vis-à-vis de l'ancienne cité des fiers Tlaxcaltèques, les fidèles alliés de Hernan Cortez, cité de 30.000 habitants qui s'étalait sur le flanc et au sommet du mont Ocotelolco. A Tizatlan, au Nord-Ouest, s'élevait la demeure fastueuse du vieux sénateur Xicohtencatl, adversaire acharné des Espagnols, dont le fils Axayacatzin déploya une valeur admirable dans la bataille qu'il livra à ceux-ci. Cortez, plus tard, se méfiant de son patriotisme, le fit pendre ignominieusement.

Dans la ville actuelle, qui ne compte plus que 8.000 habitants, les rues sont droites et propres. Son église de San Francisco, construite en 1521, est la plus ancienne des deux Amériques. On y voit la chaire d'une forme bizarre finement ouvragée d'où la doctrine chrétienne fut prêchée pour la première fois dans cette région et les ornements sacrés apportés d'Espagne, magnifiquement brodés d'or et d'argent, qui servirent à la célébration du premier office divin.

Le Rio qui traverse Tlaxcala se jette dans le grand fleuve Atoyac qui, après avoir formé la frontière entre cet État et l'État voisin de Puebla, traverse ce dernier vers

le Sud et va déverser ses eaux dans le Pacifique sous le nom de Rio de las Balsas. Dès les premiers temps de la conquête, les Espagnols songèrent à dériver son cours, car après la vallée de Puebla ses eaux coulent dans un lit si profond qu'elles ne peuvent servir ni à l'agriculture ni à l'industrie. Plusieurs tentatives échouèrent ; enfin M. Sebastian de Mier demandait une concession en 1881 et, sans se décourager, malgré de cruels déboires, poursuivait les travaux que le président Diaz inaugurait en 1897. Ceux-ci s'étendent sur 20 kilomètres, et sur ce parcours l'Atoyac ne forme pas moins de sept chutes d'une force totale de 23.000 chevaux. Le barrage principal mesure 76 mètres de largeur et 12 mètres de hauteur.

L'une de ces chutes fournit l'énergie électrique à la ville de Puebla, la troisième de la République, avec une population de près de 100.000 habitants. Située au milieu d'une vaste plaine inclinée du Nord au Sud, largement irriguée par les eaux de l'Atoyac, couverte de champs de blé et de maïs, Puebla est devenue rapidement un grand centre industriel et commercial. De nombreuses filatures et usines de tissage y sont installées, ainsi que diverses manufactures, verreries, poteries, tanneries, fabriques de chapeaux. De modestes artistes y sculptent, non sans goût, dans l'onyx de Tecali, particulier à cette zone, de petites figurines habillées d'étoffes représentant des types du pays et des scènes de la vie quotidienne.

L'industrie du coton était déjà prospère du temps des Aztèques, et à son arrivée Cortez trouva des manufactures installées dans beaucoup d'endroits. Mais pendant la période coloniale on se préoccupa peu de la culture du coton. En 1841, les différents cultivateurs attiraient l'attention du Congrès sur le préjudice causé par l'introduction de produits similaires. Cependant la production locale ne

suffisait pas à la demande et en 1863 le gouvernement passa une loi exemptant les cultivateurs de coton de toute taxe pendant dix ans. Vers 1894 cette industrie prit un développement considérable ; des individus de toutes les classes ayant le capital suffisant se lancèrent dans la culture du coton sans en connaître souvent les principes élémentaires. Non seulement à Puebla, mais dans beaucoup d'autres endroits, de nouvelles filatures furent construites. La production de toiles bon marché, de qualité inférieure, fut énorme, et comme les demandes augmentaient, les fabriques travaillaient jour et nuit. Quelques-unes produisirent des articles de meilleure qualité et aussitôt la demande pour les articles ordinaires diminua.

Cette tendance marquée pour la fabrication supérieure était à prendre en considération, mais la majorité des manufactures ne voulurent point améliorer leur matériel et continuèrent la fabrication d'articles ordinaires qui forcément s'accumulèrent. Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1899, les bénéfices variant de 25 à 40 pour 100. Mais en 1900 une mauvaise récolte fit augmenter de moitié le prix de la matière première. Une crise s'ensuivit qui amena la fermeture de nombreuses fabriques. En somme celle-ci fut un bien pour le pays, en faisant disparaître les fabriques aux outillages anciens et en donnant un essor nouveau aux grandes fabriques possédant une installation moderne et perfectionnée dans le genre de celles d'Orizaba et de celle d'Hercules à Queretaro.

La Cité des Anges fut construite en 1530, à 2.162 mètres, sur le site de l'ancienne Cuetlaxcoapan (lieu où l'on durcit les peaux de serpent). La légende raconte que le bon évêque Julien Garces, qui accompagnait les conquérants espagnols, désirait vivement établir un lieu de halte entre Vera-Cruz et la capitale, en même temps que

fonder une ville près de la grande et ancienne cité de Cholula, qu'il considérait le foyer principal du paganisme. Une nuit, l'évêque eut un rêve. Il vit une plaine merveilleuse, entourée de volcans, bordée de deux petites collines à une lieue d'intervalle, arrosée par deux rivières et de nombreuses sources. Pendant qu'il admirait les beautés de cette vallée, deux anges apparurent; ils portaient une chaîne avec laquelle ils mesuraient le terrain et le divisaient en rues et squares. A ce moment le bon évêque se réveilla et se mit de suite à chercher l'endroit qui lui avait été indiqué dans son rêve ; lorsqu'il l'eut trouvé, il s'écria avec joie : « Voici le lieu que le Seigneur, par l'intermédiaire de ses anges, a choisi pour l'établissement d'une cité, et là elle sera édifiée à sa gloire. » Ainsi, à plusieurs siècles d'écart, on retrouve la même légende. Comme Huitzilopochtli, le dieu des Aztèques, indiquait par un oracle le siège de la capitale future, Tenochtitlan, le Dieu des chrétiens, à son tour, indiquait par un songe le lieu d'une ville nouvelle.

En 1579, Puebla devenait la seconde ville du Mexique et tous les ordres représentés dans la Nouvelle-Espagne y avaient un couvent. Célèbre par les sièges qu'elle eut à soutenir pendant les luttes de l'Indépendance, puis contre les troupes du général Scott, en 1847, contre les troupes françaises en 1862 et 1863, et en 1867 contre celles du général Diaz, Puebla l'est encore par ses nombreuses églises, une cinquantaine environ, ses dômes recouverts de faïences éclatantes et sa superbe cathédrale.

La première pierre de celle-ci fut posée en 1536, mais l'édifice ne fut terminé qu'en 1664. L'extérieur est particulièrement sobre : deux tours carrées hautes de 90 mètres s'élèvent de chaque côté de la façade principale, encadrant un dôme majestueux. L'intérieur, par contre, est remar-

quable par sa magnificence; les bas-côtés sont séparés par de massives colonnes et le sol est pavé entièrement de marbre de différentes couleurs. Le maître-autel, sculpté dans le marbre par Manuel Tolsa, est entouré de seize colonnes d'onyx enjolivées d'or et d'argent formant tabernacle. Le chœur est orné de stalles artistement sculptées et fermé par une superbe grille en fer forgé. On y voit quatre peintures du célèbre artiste mexicain Ibarra et deux orgues magnifiques, œuvres d'anciens maîtres espagnols.

L'ancienne cité de Cholula, la cité des dieux, se trouve à 9 kilomètres de Puebla. De la ville florissante de jadis il ne subsiste rien ; Cortez la rasa complètement après en avoir massacré presque tous les habitants, sous prétexte d'une conjuration ourdie par eux contre lui et ses compagnons. La grande pyramide, haute de 60 mètres, recouvrant une superficie de plus de 12 hectares, est envahie par la végétation et ressemble aujourd'hui à une colline naturelle. Le temple élevé à son sommet en l'honneur de Quetzalcoatl fut détruit par Cortez et remplacé par le sanctuaire de Nuestra Señora de los Remedios.

Le district de Huanchinango est particulièrement riche; c'est une immense forêt de près de deux mille kilomètres, où abondent toutes sortes de bois précieux et de bois de construction, de plantes tinctoriales et médicinales, la salsepareille, le jalap et le ricin. Dans le district de Tlatlanquitepec, dans la zone froide, on récolte presque sans travail de préparation d'excellentes pommes de terre de différentes qualités, les pommes de terre dites « patlaca » de Rohan, et la *vitelotte*, ou pomme de terre rouge de Paris. Les fruits y sont en abondance, tels que la pêche, la pomme, la poire, la figue, l'abricot ; le

coing et la mûre, avec lesquels on fabrique des vins très renommés dans la région. Une grande partie de l'État est réservée à l'élevage des bêtes à laine et des chèvres blanches. Celles-ci, lorsqu'elles ont un an, sont confiées à des bergers par troupeaux de mille et vivent pendant deux années au hasard des pâturages, puis sont ramenées à l'hacienda pour être tuées et dépecées.

Une excellente route pour automobiles relie Mexico à Toluca, la capitale de l'État de Mexico. Longtemps elle fut la seule de ce genre dans ce pays où les routes laissent généralement beaucoup à désirer, où tous les efforts se sont portés vers les voies ferrées et où l'on a compté pour les autres voies de communication sur la solidité des chariots à roues pleines et la sûreté de pied des mules. Nombreuses sont les automobiles qui parcourent cette route, car la vanité d'avoir un équipage, et maintenant un automobile, est un péché mignon des Mexicains. On diminue volontiers son train de maison, on remplace au besoin des mets abondants par un simple *chocolate* afin de pouvoir se montrer au Paseo.

Tout le long de la route le paysage est admirable. La vallée de Mexico se développe dans toute sa magnificence au pied des montagnes géantes qui la bordent au Sud ; puis on gravit des pentes couvertes de pins jusqu'à une cime de 3.000 mètres d'altitude, ligne de séparation des eaux de l'Atlantique et du Pacifique. Des croix bordent le chemin, souvenirs des époques troublées d'autrefois où les brigands infestaient ces montagnes. Par des lacets bien dessinés, on descend dans la paisible vallée de Toluca dominée par le superbe Nevado (4.623 mètres), le Xinantecatl. C'est une perpétuelle nappe de verdure, passant par toutes les nuances, des plus délicates aux plus sombres, et, autour de soi, à l'horizon, la sierra

superbe profilant ses pics orgueilleux dans le bleu d'un ciel invariablement beau.

L'entrée à Toluca se fait par une large avenue; les rues sont bien pavées, les plazas vastes, les jardins frais et ombrageux. Quelques édifices sont imposants : le Palais du gouverneur, l'École normale des arts et métiers pour jeunes filles, et la Penitenciaria où s'appliquent les idées humanitaires d'éducation et d'instruction des prisonniers. Plusieurs filatures de laine et de coton y prospèrent, ainsi que diverses manufactures, entre autres la fameuse brasserie de Toluca, la plus ancienne du Mexique, établie en 1865, produisant 150.000 hectolitres, et qui s'est adjoint une fabrique de bouteilles dont la production est de 30.000 par jour.

Plusieurs voies ferrées traversent l'État, facilitant ainsi le transport des outils et des machines, et bientôt la région méridionale sera dotée d'une voie ferrée parcourant les districts de Sultepec, Temascaltepec, Valle de Bravo et Tenancingo. Sultepec, à 80 kilomètres au sud de Toluca, est le centre d'une zone métallifère qui s'étend d'Anguangueo jusqu'à Taxco et comprend les villages de Temascaltepec et Zuaculpan. Depuis le temps des Espagnols, ce district a toujours été en activité; les machines modernes récemment installées ont augmenté dans de fortes proportions la production de ces mines. Les gangues sont exclusivement de quartz compact et de chaux carbonatée, cristallisée en rhomboïdes. Les minerais dominants sont la pyrite de cuivre, celle de fer et de sulfure d'argent. La galène et la blende sont fort rares. C'est plutôt une zone de *bonanzas*. La puissance moyenne des filons est de 2 et demi à 3 mètres, avec des points plus étroits.

Les mines les plus fameuses sont celles du district d'El Oro où sont engagés de très gros capitaux étrangers,

en majorité anglais. La plus importante est l'El Oro Mining et Railway C°. Achetée par une compagnie anglaise en 1815, elle produisit, dit-on, de 125 à 130 millions de francs d'or. Plus tard elle fut abandonnée puis reprise, en 1870, par des capitalistes mexicains. Rachetée par des Nord-Américains, elle passa de nouveau, en 1899, sous le contrôle d'une compagnie anglaise. Celle-ci possède une ligne de chemin de fer qui relie ses mines au chemin de fer National, des terrains sur une superficie de plus de 200 hectares et de vastes forêts d'où elle retire son combustible. Avec un moulin de 200 bocards elle peut traiter 20.000 tonnes de minerai par mois. En 1907, la production dépassa un million de tonnes et le bénéfice mensuel pendant cette année et l'année suivante varia de 14 à 18.000 livres sterling.

L'État de Morelos, relativement petit comme superficie, est excessivement riche. Il est, en effet, le plus grand producteur de sucre de tout le Mexique. Sa production annuelle dépasse le tiers de la production totale du pays ; en 1907-1908, sur 123.500.000 kilogr. de sucre, il produisait 48.219.733 kilogr., et sur 71.000.000 kilogr. de mélasse, il produisait 18.300.619 kilogr. C'est là que Cortez établit la première plantation de canne à sucre, à Tlaltenango, près de Cuernavaca, et dès 1553, le Mexique exportait du sucre en Espagne. Durant ces dernières années, l'industrie sucrière, protégée par des tarifs élevés sur les sucres étrangers, a dépassé les besoins de la consommation locale, qui pourrait être facilement augmentée si les prix de vente baissaient quelque peu; en 1909-1910, le Mexique exportait pour 1.440.841 piastres de sucre.

Deux lignes de chemin de fer traversent l'État de Morelos et le relient à Mexico : l'Interocéanique à voie étroite et le chemin de fer Central qui aboutit à

Cuernavaca, la capitale de l'État. Cette dernière ligne grimpe le long de la sierra jusqu'à une hauteur de 3.000 mètres, à travers le *pedregal*, vaste champ de lave, semé de cactus, d'agaves et de chênes rabougris. A la Cima on traverse des prairies de frais gazon et des champs de pommes de terre, on descend ensuite à travers une forêt de pins où abondent les fougères délicates, des dahlias mauves, des sauges écarlates, des bleus lupins et de pâles bégonias roses, puis on débouche sur une large vallée, tout ensoleillée, marquée de taches vertes. De toutes parts on ne voit que rizières et vastes champs de canne à sucre irrigués par les nombreuses rivières qui descendent des flancs du Popocatepetl et de l'Ixtaccihuatl.

Les haciendas sont pour la plupart fort importantes, elles possèdent un outillage moderne très complet ; certaines ne se contentent plus du simple rail Decauville placé à travers les plantations, elles ont une voie ferrée spéciale parvenant aux zones les plus éloignées de l'hacienda.

Les deux qualités le plus généralement cultivées sont la *caña criolla saccharum officinarum*, qui produit du sucre excellent mais nécessite des terrains très riches, et la *caña de otahiti saccharum otahitense*, communément appelée *caña habanera,* qui résiste mieux au froid et à la sécheresse. La première atteint deux et quatre mètres de hauteur et entre en pleine maturité au bout de quinze à seize mois ; la seconde est encore plus haute, avec des tiges plus fortes et des intervalles de nœuds plus longs, et mûrit au bout d'un an, souvent même au bout de neuf mois. La *caña violeta* est une autre variété originaire de Batavia, plus précoce et plus résistante encore.

Une des parties les plus délicates dans la préparation du terrain est la pente à donner aux sillons qui doivent

servir à l'irrigation, et aussi leur écartement selon la qualité de canne plantée afin d'avoir une ventilation suffisante tout en empêchant l'action solaire de faire pousser de mauvaises herbes. Il faut encore étudier avec soin la direction des vents dominants pour creuser les sillons dans le sens le plus favorable à la ventilation.

On sème généralement la canne par boutures que l'on recouvre de très peu de terre et que l'on arrose de suite; huit, dix ou douze jours après on arrose de nouveau. L'époque des semailles est calculée, selon le terrain et la qualité de la canne, douze ou dix-huit mois avant la récolte, la *zafra*, qui se fait toujours pendant la période sèche, de janvier à avril. On cesse d'irriguer dix à soixante jours avant la coupe, suivant l'état d'humidité du terrain. On coupe la canne à ras du sol, et par lots, afin de ne pas altérer les pieds qui resteraient debout, exposés au soleil et au vent.

Aussitôt coupées, on porte les cannes au moulin composé de trois cylindres horizontaux en fer; celui-ci ne s'arrête jamais ni jour ni nuit pendant toute la durée de la *zafra*. Les cannes amenées sur une plateforme subissent une première pression entre les deux premiers cylindres et repassent ensuite entre le cylindre supérieur et le second cylindre qui sont plus rapprochés.

Dans les haciendas de peu d'importance on trouve encore le vieux *trapiche*, grossier moulin de bois mû par des mules. Le jus des cannes cuit au degré voulu est placé dans un refrigérant où il est malaxé jusqu'à former une bouillie épaisse. Cette pâte est mise dans une forme de bois où elle se solidifie en prenant une couleur brunâtre. C'est la *panocha* ou le *piloncillo* que l'on rencontre sur tous les marchés locaux.

La plupart des sucreries du Mexique ont annexé des

distilleries pour la fabrication de l'alcool avec les mélasses et le *piloncillo*; les grandes fabriques pourvues d'un outillage perfectionné distillent plus de 1.000 hectolitres par an, et quelques-unes dans l'État de Morelos atteignent 6 à 8.000 hectolitres.

Cuernavaca, l'ancienne Quauhnahuac, ville principale de la tribu Tlahuica, se défendit vaillamment contre les conquérants espagnols. Charles-Quint la donna en apanage à Hernan Cortez, et celui-ci y construisit un superbe palais, dont les vieux murs solides abritent aujourd'hui les pouvoirs législatif et judiciaire de l'État. Dans l'idée que la ville dont il posait les premiers fondements deviendrait une grande cité, il fit édifier une église auprès de laquelle les Franciscains vinrent établir un couvent en 1539.

Beaucoup d'étrangers demeurent à Cuernavaca, et beaucoup y envoient leurs jeunes enfants; l'air y est délicieux, le climat sec et uniforme. La ville est paisible et charmante. On y respire le parfum pénétrant des jasmins et des orangers; dans les jardins et les patios, des lis et des doubles roses rouges égayent la verdure des bosquets que vient, de temps à autre, ponctuer d'un point écarlate un gracieux petit cardinal. Comme dans toutes les villes mexicaines le marché est toujours intéressant; sur la grande route qui vient de la campagne et débouche sur la plaza, se rangent à certains jours toute une série d'Indiennes qui restent la journée entière accroupies sur leurs *petates* devant de petits tas de morceaux de plâtre dont il existe des gisements dans les environs.

C'est là que Borda, le fameux mineur français Joseph de La Borde, avec les millions qu'il retira de ses mines de Taxco, fit dessiner, dans ce cadre magnifique, ses beaux jardins à la française, avec des allées, des terrasses, des

lacs où descendaient en pente douce les gradins de larges escaliers, des kiosques et des statues. Personne, hélas ! ne les entretient maintenant, les belles avenues d'autrefois, délaissées, ont pris un air de tristesse, les bosquets joliment dessinés sont devenus d'informes taillis, et les blanches marches des escaliers sont ternies par les taches vertes des mousses. L'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte venaient souvent s'y promener avant de se retirer dans la simple demeure, enfouie sous le feuillage, qu'ils avaient choisie à la porte de la ville.

Tout autour de Cuernavaca les *barrancas*, avec leurs parois escarpées, leurs chutes d'eau, offrent de charmantes promenades, et plus loin les grottes de Cacahuamilpa, les ruines de Xochicalco et de Tepoztlan sont également intéressantes.

L'entrée des grottes est une arche superbe, de plus de 20 mètres de haut, creusée dans le roc. Après une descente rapide au milieu de blocs de pierre, on arrive à une immense pièce entourée de formes gigantesques et fantastiques, tandis que du sommet pendent de longs stalactites. D'autres salles se succèdent, encombrées de pyramydes, d'obélisques, de portiques et de colonnes. Les grottes se continuent ainsi pendant des lieues, et personne, dit-on, n'a pu en trouver l'issue.

Le temple de Tepoztlan s'élève sur un pic isolé au milieu d'une gorge sauvage et l'accès en est assez difficile. Il est dédié au dieu de Tepoztlan, *Tepoztecatl*, le dieu du pulque. Un bas-relief, transporté il y a quelques années au Musée national de Mexico, représentait un petit animal d'eau fabuleux qui est le signe hiéroglyphique pour le nom du roi Ahuitzotl ; à côté sont sculptés un lapin et dix cercles. D'après le professeur Seler, « ceux-ci semblent indiquer l'année *matlactli tochtli*, dix

lapins, qui correspond à l'année 1502 de l'ère chrétienne et à la dernière année du règne d'Ahuitzotl. Il semble donc que le temple de Tepotzlan a été construit cette année-là ou restauré. »

Les ruines de Xochicalco sont situées à 25 kilomètres au sud-ouest de Cuernavaca, au sommet d'un monticule de 100 mètres de hauteur. Pour s'y rendre on suit un chemin en spirale construit sur d'anciennes rampes formant jadis une large chaussée depuis la base jusqu'à l'esplanade située au sommet. Celle-ci occupait environ 10.000 mètres carrés, et c'est à son centre que s'élèvent les restes d'une grande pyramide, tronquée de 4 m. 20 de hauteur. Les côtés est et ouest mesurent 17 mètres de longueur, et les côtés nord et sud 19 mètres de longueur. Sur le côté ouest on voit les restes d'un escalier conduisant au sommet de la pyramide sur lequel des blocs de pierre sculptés semblent indiquer qu'il se trouvait sans doute un temple, temple dédié à Xochicalco, la principale divinité de la vallée de Cuernavaca, la jeune déesse de l'amour et des fleurs.

Les murs de la pyramide, formés de grands blocs de porphyre, ainsi que les pierres au sommet sont magnifiquement sculptés. Les principales figures sont de grands serpents ornés de plumes, représentant Quetzalcoatl. Sur chacune des façades nord, est et sud, les serpents sont arrangés de telle façon que les têtes soient dans les coins et les queues au milieu de la façade. Dans les intervalles un homme est assis, les jambes croisées, avec la tête couverte de riches ornements.

A l'écart des chemins de fer, loin des routes principales, on rencontre de nombreux petits villages pittoresques, d'anciennes *haciendas* flanquées de tourelles, ornées d'arcades et de colonnes. Dans les frais jardins qui les

entourent on cueille des fruits savoureux, on voit des fleurs étranges; du taillis enchevêtré des bosquets brillent des oranges et des citrons, au travers des allées volent de lourds papillons avec un scintillement de saphir. Sur les murs craquelés des clôtures, de noirs iguanes s'arrêtent un instant pour disparaître dans une fente puis reparaître au sommet un peu plus loin, et dans les vieux aqueducs construits en maçonnerie, à ciel ouvert, carressée par les plantes poussées sur les deux bords, l'eau coule claire et silencieuse, murmurant doucement la romance du passé.

CHAPITRE XI

Michoacan et Jalisco.

Richesse agricole. — Morelia. — Lac de Patzcuaro. — Tzintzuntzan, ancienne capitale de l'empire des Tarasques. — Enterrement des rois tarasques. — Uruapam. — Industrie de la laque. — Mines de cuivre d'Inguaran. — Mine d'or Las Dos Estrellas. — Route de Guadalajara. — Lac de Chapala. — Chutes de Juanacatlan. — Guadalajara. — Caractère de ses habitants. — Principaux édifices. — San Pedro Tlaquepaque. — Figurines de terre cuite. — L'industrie du *tequila*. — Route de Manzanillo.

S'étendant depuis le haut plateau jusqu'à l'Océan Pacifique, traversés par quatre Cordillères et des montagnes de moindre importance, les deux vastes États de Michoacan et de Jalisco présentent une succession de plateaux et de vallées particulièrement favorables à l'agriculture et à l'élevage du bétail. On y rencontre toutes les températures, toutes les productions correspondantes à cette variété de climats. Dans la zone chaude on cultive les fruits tropicaux, le coton, le tabac, le riz, la canne à sucre qui ici n'a besoin d'être remplacée que tous les huit ans, l'indigo; dans les terres tempérées, le café, le cacao, la

vanille, le cascalote et le sésame; dans les régions froides, le maguey, le maïs, le blé, les légumes et les plantes farineuses. Les bois précieux abondent et c'est du Michoacan que viennent presque toutes les traverses des voies ferrées du Mexique. On trouve aussi à l'état sylvestre le *Buforbia caliculata*, vulgairement le *Chipiri*, qui sécrète un suc laiteux contenant près de 20 pour 100 de caoutchouc. Les larges haciendas employant de 5 à 600 ouvriers et de 2 à 300 mules ne sont pas rares. L'État de Jalisco, appelé à juste titre le grenier du Mexique, produit annuellement pour 20 millions de piastres environ de céréales. Il fournit 4 millions de kilogrammes de maïs, ce qui le place au premier rang parmi les États du Mexique; il est aussi le premier État pour l'élevage du bétail, avec 13 millions de piastres. L'État de Michoacan, d'autre part, produit une moyenne de 47.000 tonnes de blé.

La capitale de cet État, Morelia, l'ancienne Valladolid de l'époque coloniale, fondée en 1541, est une ville d'un joli aspect, pittoresquemment située sur une colline. Les rues sont particulièrement larges et très propres, bordées d'intéressantes maisons anciennes. Sur la plaza principale, la plaza de los Martires, s'élève la cathédrale avec ses clochers d'une belle architecture; à l'intérieur on y voit les fonds baptismaux en argent massif sur lesquels furent baptisés l'héroïque Morelos et le général Iturbide, tous deux natifs de Morelia. Les jardins publics sont nombreux et le bois de San Pedro, malheureusement délaissé par les habitants, est plein d'attrait; on y va par le Calzado de Guadalupe, route pavée plantée d'ormes, bordée de chaque côté d'une chaussée pour les voitures. La société se réunit plus volontiers à l'Alameda, à l'ombre de ses beaux vieux arbres, près des hautes arches de l'aqueduc en pierre qui amène dans la ville les eaux d'une

source de la montagne voisine à 6 kilomètres. Celui-ci fut construit en 1785 par l'évêque Iglesias durant une année de famine, afin d'occuper les *péons* sans travail.

Dans cette petite capitale de 37.000 habitants à l'air paisible et heureux, les institutions utiles sont nombreuses : en première ligne le Collège San Nicolas, de style renaissance, ouvert en 1540 par l'évêque Vasco de Quiroga après que le premier collège de la Nouvelle-Espagne eut été fondé à Mexico en 1537, l'École industrielle militaire installée dans un ancien couvent de Jésuites où des orphelins et des jeunes enfants de caractère difficile, soumis à une discipline militaire, apprennent divers métiers selon leurs aptitudes, et l'hôpital, situé hors de la ville, d'une propreté absolument irréprochable, fort bien divisé et doté d'un système ingénieux de toiture pour rendre moins sensibles les fréquents changements de température. Morelia est encore peu industrielle, mais son commerce est assez actif par l'échange des produits agricoles de terre froide et de terre chaude. Ses marchés de fruits sont très importants et ses pâtes de coing, de goyave, d'orange, etc., sont répandues dans tout le Mexique et franchissent même la frontière des États-Unis.

Le chemin de fer continue jusqu'à Uruapam ; la voie longe le lac de Patzcuaro, de 30 kilomètres de long sur 15 de large, un des plus beaux de la République, entouré de montagnes que la rage de dévastation n'a pas encore complètement dépouillées de leurs forêts. La petite ville de Patzcuaro, en face du village indien de Janicho bâti sur un ilôt au milieu du lac, est bien déchue de sa splendeur d'autrefois. Elle s'anime encore tous les vendredis, aux jours de marché, lorsque les Indiens Tarasques des environs y apportent de ces jolies mosaïques de plumes où excellaient leurs ancêtres, des objets en bois sculpté

et des paniers en jonc, des poteries et toutes sortes de denrées agricoles.

C'est là qu'est enterré le premier évêque de Michoacan, Vasco de Quiroga, le bienfaiteur éclairé des Indiens Tarasques. Il conserva pieusement les reliques du passé, encouragea l'industrie en assignant à chaque village une branche spéciale, selles, chaussures, coupes laquées, etc. Contraste frappant avec la fureur destructive de Zumarraga, premier évêque de Mexico.

A côté, sur le bord est du lac, se trouve Tzintzuntzan, l'ancienne capitale du royaume de Michoacan, de l'empire des Tarasques. Ce n'est plus maintenant qu'un village de 3.000 habitants à peine, avec une grande église contenant une remarquable « Mise au Tombeau » du Titien. Dans la mairie on garde un tableau, intéressant à un autre point de vue, représentant le baptême de Tangaxoan, le dernier roi de Michoacan, qui se rendit volontairement vassal du roi d'Espagne et que les Aztèques, furieux de cet acte de soumission, appelèrent par dérision Caltzontzi (vieille savate). Le cruel Nuño Beltran de Guzman, premier président de l'Audience de la Nouvelle-Espagne, en passant par le Michoacan dans son expédition contre Jalisco, fit arrêter le malheureux Caltzontzi, lui prit 10.000 marcs d'argent avec beaucoup d'or et d'autres richesses, le fit torturer et finalement brûler vif.

Ce peuple de Michoacan avait un cérémonial très particulier pour l'enterrement de ses souverains. On lavait le corps du monarque défunt avec des eaux de senteur; on le revêtait ensuite d'une chemise fine, puis on lui passait aux pieds des souliers de peau de cerf, autour des bras, des bracelets d'or enrichis de turquoises, autour du cou et aux oreilles, un collier et des boucles en or. A la lèvre inférieure on fixait une grosse turquoise.

Un certain nombre de personnes étaient désignées par le nouveau roi pour accompagner son père et le servir dans l'autre monde, six filles de bonne maison chargées de garder les pierreries qu'il avait coutume de porter, de lui présenter le bassin et l'aiguière, de le soigner, de le servir, de préparer ses aliments, de blanchir ses vêtements, plusieurs femmes pour servir celles-ci et un homme de chaque métier de la ville. Toutes ces victimes considéraient ce sacrifice comme le plus grand bonheur qui puisse leur arriver, persuadées qu'elles étaient de jouir après leur mort d'une gloire immortelle aux côtés de leur roi.

Leurs corps étaient lavés avec soin, on leur faisait faire bonne chère, puis on leur barbouillait le visage de jaune en même temps qu'on leur couronnait la tête de fleurs.

Le cortège composé de ces personnes, des fils du roi défunt et d'autres gentilshommes portant la bière sur leurs épaules, des officiers de la maison du roi et des magistrats avec les étendards et les armes du monarque, quittait le palais à minuit, au milieu d'un bruit assourdissant de trompettes et de tambours, pour se rendre au temple du dieu Curicaveri. La bière était posée sur un grand feu de bois, et, tandis que le corps brûlait, les victimes étaient assommées à coups de massue puis enterrées ensemble dans une grande fosse creusée derrière le temple.

Les cendres étaient recueillies par les prêtres avec ce qui restait de pierreries; ils en faisaient une pâte « dont ils formaient une image qu'on habillait comme un homme, avec un masque sur le visage, et toutes les pierreries dont se servait le roi défunt. Au pied des degrés du temple, il y avait une fosse faite tout exprès, qui était carrée, grande,

et de deux toises de profondeur, nattée tout autour de nattes fines, dans laquelle il y avait un beau lit, sur lequel un des prêtres plaçait l'idole qu'on avait faite de ces cendres, ayant les yeux tournés vers l'Orient, et l'on pendait tout autour de la fosse des rondaches d'or et d'argent, des arcs et des flèches, avec quantité de beaux bouquets de plumes et divers vaisseaux de terre, comme des pots, des plats et des assiettes, de sorte que toute la fosse était remplie de meubles, de coffres couverts de cuirs, d'habits, de pierreries, de viandes, de boissons et d'armes. »

La descente sur Uruapam, avec des courbes d'une hardiesse extrême, est superbe, aussi belle que le trajet si admiré d'Esperanza à Vera-Cruz. La ville est joliment située sur une colline à quelque distance de la station à laquelle elle est reliée par un tramway. La majorité de la population est composée d'Indiens Tarasques vivant dans des maisons propres, aux murs tendus de *petates*, où ils fabriquent de curieux ouvrages en bois verni et en marqueterie de couleur. Ils se servent pour faire cette laque d'une huile jaunâtre que donne la graine d'une plante très commune dans cette région, le *chicalote* ou *cardo santo*, à laquelle ils ajoutent pour compléter la gamme des couleurs certains minéraux et végétaux.

Presque toutes les maisons sont entourées de jardins clos de murs, sillonnés de ruisseaux d'eau courante, de plus en plus grands à mesure qu'on s'éloigne du centre de la ville, dans lesquels on cultive les orangers, citronniers, mangliers, goyaviers et autres arbres fruitiers des tropiques.

Tous les alentours d'Uruapam, facilement irrigables grâce aux sources qui jaillissent de toutes parts, sont plantés de caféiers à l'ombre d'orangers et de bana-

niers; ce café est de qualité supérieure, comparable, dit-on, au moka.

A vingt kilomètres environ de la ville commencent les grandes forêts de pins résineux, arolles, et de chênes, forêts presque vierges, d'une richesse pour ainsi dire inépuisable, au delà desquelles, à 26 lieues au Sud, s'élève le cône fameux du Jorullo (1.315 mètres) que la légende dit s'être élevé dans l'espace d'une nuit à la fin de 1759. Près de là, à Inguaran, à 128 kilomètres de la station de Patzcuaro, un syndicat français exploite d'importantes mines de cuivre; la roche est granitique, tous les dépôts trouvés sont des pyrites, et on estime que ces mines contiennent plus de 2 millions de tonnes de minerai.

C'est dans la montagne connue sous le nom de Somera, qui partage les États de Mexico et de Michoacan, que se trouve la célèbre mine Dos Estrellas sur le versant occidental, tandis que le versant oriental constitue le groupe des mines d'El Oro. Ce versant occidental était réputé comme absolument stérile et c'est un ingénieur français, M. François J. Fournier, qui, après de minutieuses études, déclara que la montagne était homogène et qu'il devait exister au moins un grand filon dans cette région. Il dénonçait la présence des terrains recouvrant les mines Estrella n° 1 et Estrella n° 2, en obtenait le titre de propriété ; certain de l'exactitude de ses suppositions, il travaillait sans se décourager un seul instant, consacrant à la mine toutes ses ressources, et au bout de quatre années il découvrait enfin le filon. Quelques personnes de Mexico lui accordèrent leur concours pour la constitution d'une société. Celle-ci fut organisée le 19 septembre 1898 sous le nom de Société minière de Las Dos Estrellas, au capital de 300.000 piastres, divisé en 3.000 actions de 100 piastres chacune, dont 1.000 libérées et intégralement payées,

destinées au payement des fonds miniers, et 2.000 devant solder leur montant par appels successifs de 10 pour 100 destinées à former le capital du travail. On eut de grosses difficultés à surmonter, en outre de la pénurie du capital. Mais le 30 mars 1900 on coupait la veine principale, la Veta Verde, qui démontrait dans toute sa puissance un titre constant de 18 grammes d'or. On établit une petite usine de traitement de minerais de 40 pilons. La découverte d'une poche de minerai particulièrement riche permettait l'établissement d'une usine de 80 pilons et l'installation du système de cyanuration avec agitation par pompes centrifuges. Puis, avec le succès d'autres usines étaient construites et la production s'éleva à plus de 500.000 piastres par mois.

D'après un rapport du gérant de la mine, les veines qui traversent les propriétés « sont encaissées dans les schistes noirs, charbonneux et graphiteux de transition, passant, par des métamorphismes dus aux accidents géologiques, à l'état de schistes talqueux. Toute la formation contenant les veines métalliques est couverte d'un chapeau d'andésite, roche volcanique dont l'influence sur les crêtes des veines a été d'oxyder d'une manière très forte les parties hautes (crêtes) des gisements métallifères ».

La superficie totale des propriétés de la Société dont le capital est en majorité français est de 393 hectares ; un chemin de fer a été construit pour relier les mines aux lignes du chemin de fer d'El Oro Mining and Railway C° Ld., raccordées elles-mêmes avec celles du chemin de fer National à la gare de Tultenango, à 164 kilomètres de Mexico. La production était en 1908 de 4.250 kilogrammes d'or et de 49.500 kilogrammes d'argent, avec une moyenne de 12 gr. 8 d'or et 197 gr. 5 d'argent à la tonne, et en 1909 la Société distribuait plus de 5 millions de francs de divi-

dende et constituait un fonds de réserve de 600.000 piastres. On doit se souvenir que le capital a été remboursé, et que les 6 millions de piastres qu'ont coûtés toutes les installations ont été amortis. Très sagement conduite, très « sainement », cette affaire, qui est devenue l'une des plus importantes au Mexique, fait le plus grand honneur à nos compatriotes.

Après Mexico la ville la plus importante est Guadalajara, avec plus de 100.000 habitants, la *Perla del Occidente*, la capitale de l'État de Jalisco. Sur tout le long de la route, assez monotone du reste, c'est à chaque station le même tableau de femmes mexicaines qui offrent aux voyageurs des *tortillas*, des *tamales*, des *dulces*, à Queretaro des opales, à Celaya des pâtes de fruits et à Irapuato des fraises dont on obtient tout un panier pour une pièce de dix sous.

A trois heures environ de Guadalajara on passe, à Ocotlan, sur le lac Chapala. On a comparé ce petit port à Chicago, moins l'étendue, la fumée et les mauvaises odeurs. C'est, en effet, le débouché commercial de cet immense lac, de 100 kilomètres de long sur 24 de large, plus grand que le lac de Genève ; c'est de là que part le bateau pour Chapala, charmant village situé au bord du lac, l'endroit préféré des touristes et des riches habitants de Mexico qui viennent y respirer l'air frais, se reposer la vue en face de collines sauvages et verdoyantes, admirer la beauté des crépuscules qui sont là d'une splendeur sans pareille.

Un service de diligence, établi en 1876, relie Chapala à la station d'Atequiza. Attelée de six mules, la lourde voiture part à une allure endiablée, prend des tournants invraisemblables, bondit sur des rochers, plonge dans de profondes ornières. Le cocher anime ses bêtes de la voix

et du fouet ; aux descentes, il se lève brusquement pour bloquer les freins d'un vigoureux coup de pied, tandis que son aide descend puis remonte à chaque instant, court à côté des mules, réveille les plus paresseuses en leur jetant des cailloux qu'il ramasse tout en courant.

Le Rio Lerma, le plus long du Mexique, 871 kilomètres, ou Rio Santiago, traverse le lac de Chapala, arrose l'État de Jalisco, le territoire de Tepic et se jette dans le Pacifique près du port de San Blas. A huit lieues de Guadalajara il forme les belles chutes de Juanacatlan qui plongent d'une hauteur de 17 mètres sur une largeur de 146 mètres. Celles-ci sont utilisées par une fabrique de tissus de coton, la Compañia Industrial Manufacturera S.A., et la Compagnie qui fournit l'éclairage électrique à Guadalajara. Un tramway relie Juanacatlan à la station El Saltillo, à quatre milles environ.

Guadalajara a un aspect général qui la rend différente des principales villes du Mexique. Il faut en chercher la raison dans sa situation au centre d'une région particulièrement fertile, dans son climat égal et tempéré, dans les qualités natives de la race indigène, le caractère sérieux, les idées élevées des hommes instruits qui peuplèrent à l'époque coloniale la capitale de la Nouvelle-Galice et cherchèrent à en faire une véritable métropole, dotée d'une excellente organisation administrative. On ne peut en effet séjourner quelque temps à Guadalajara sans remarquer l'urbanité de ses habitants, leur caractère franc, la propreté des indigènes, leur allure indépendante et fière, leur physionomie intelligente.

Durant l'expédition entreprise par Nuño Beltran de Guzman pour la conquête définitive de Jalisco, le capitaine Juan de Oñate fondait en 1530 la Villa del Espiritu Santo de Guadalajara, en mémoire du lieu d'origine du

Président de l'Audience. Un an après, par l'ordre de ce même président, cette ville fut transportée dans la vallée de Tlocatlan. Les habitants y étaient exposés à de fréquents assauts de la part d'Indiens sauvages, mais la crainte du cruel Nuño les empêchait de quitter l'endroit qu'il avait lui-même désigné. Les principaux de la ville hésitaient sur la résolution à prendre, mais, entraînés par la courageuse Doña Beatriz Hernandez, ils quittèrent ces lieux et choisirent la jolie vallée d'Atamazac pour l'emplacement de la ville de Guadalajara fondée en 1541.

Située à 1.560 mètres d'altitude, à un point de jonction des grandes routes venant du Pacifique vers les hauts plateaux, Guadalajara devint rapidement un centre commercial important.

Elle eut beaucoup à souffrir des différentes révolutions et subit de graves crises, mais depuis une vingtaine d'années une grande activité s'est manifestée dans toutes les affaires. D'importantes maisons de commission se sont établies ainsi que de grands magasins, dont certains, comme La Ciudad de Mexico, Las Fabricas de Francia, appartenant à des Barcelonnettes, sont installés dans de superbes constructions. L'industrie y est très développée ; une loi d'ailleurs exempte d'impôt toute industrie nouvelle. On compte de nombreuses fabriques et moulins à farine, fabriques de fils et tissus, de bonneterie, d'huiles et de savons, d'eau-de-vie de mezcal ou de canne, de clous, de chapeaux, etc. On évalue à environ 30 millions de piastres le capital employé dans ces diverses industries.

Le niveau intellectuel est assez élevé ; nombre d'enfants de Guadalajara se sont distingués dans les sciences, les lettres, les arts et la politique. L'Instruction publique est bien organisée ; les professeurs sont recrutés dans une

école normale mixte. Récemment a été créée une institution fort utile, l'École commerciale et industrielle de Jalisco pour filles. La ville possède en outre une école des arts, une école de jurisprudence, un institut de sciences, un collège de garçons et un lycée de jeunes filles. Quand il était gouverneur de l'état, le colonel Miguel Ahumada fit édicter, en 1902, une loi organique sur l'Instruction publique; en même temps il incitait les haciendados à ouvrir dans leurs propriétés des écoles de quatrième classe avec l'aide du gouvernement. Cet appel ne fut pas vain et beaucoup d'écoles rurales furent ainsi ouvertes dans tout l'État.

A l'exception de quelques-unes, les rues de Guadalajara sont larges et droites, la plupart maintenant asphaltées, les autres pavées, sillonnées de nombreux tramways électriques. Une vingtaine de places sont ménagées dans toute la ville ; de nombreux jardins, Porfirio Diaz, Juarez, Carmen, le jardin botanique ou Parque del Alcalde, offrent de frais ombrages. L'Alameda et les belles avenues de San Pedro et de San Juan de Dios, plantées d'arbres tropicaux, sont de charmantes promenades, tandis que sur le Paseo, large chaussée plane et bien pavée de quatre kilomètres de long, se croisent d'élégantes victorias et de ronflantes automobiles.

La Plaza de Armas, la place principale, est pavée en mosaïque et son centre est occupé par un beau jardin planté d'orangers, orné de corbeilles joliment arrangées. C'est là que joue la musique deux fois par semaine et que, le soir venu, se promènent, tournant en sens inverse, jeune filles et jeunes gens ; on se croise, on se lance des œillades, on se salue d'un mouvement rapide du bout des doigts. D'un accord tacite, les plus pauvres, les péons, enveloppés dans leurs *zarapes* rouges, abandonnent la

partie intérieure de la plaza, se contentent du pourtour. On se réunit ensuite dans des cafés-pâtisseries sous les arcades, pour boire un breuvage spécial à Guadalajara et qui est certainement très agréable et très rafraîchissant, un verre de bière dans lequel on laisse fondre une glace vanillée.

Comme il sied à toute ville mexicaine, la plaza est entourée de *portales*, au Sud le Portal Bravo, à l'Ouest le Portal Hidalgo, du Palais du gouvernement, avec une belle façade de 50 mètres de large, et de la cathédrale avec ses deux clochers de forme octogonale, différents de tous ceux du Mexique. L'intérieur est richement décoré et dans la sacristie est accrochée une admirable « Assomption » de Murillo. Les autres édifices intéressants sont le majestueux théâtre Degollado, le plus grand du pays, l'hospice, édifice imposant en pierre blanche, contenant vingt-cinq patios ornés de fontaines, d'arbustes et de fleurs, comprenant un asile pour orphelins et enfants abandonnés, une école d'arts et métiers pour femmes et un refuge pour mendiants et vieillards, et la Penitenciaria, grande bâtisse de 380 mètres de longueur sur 150 de largeur, à l'aspect formidable, avec des murs à créneaux et des bastions aux quatre angles. A l'intérieur, près de l'entrée, est une cour avec des fleurs, une fontaine. Sur cette cour formant rotonde aboutissent les galeries où se trouvent les cellules des prisonniers, ce qui rend la surveillance très facile. La prison comprend cinq divisions : condamnés, accusés, correction des jeunes gens et des femmes, ateliers, école. Car ici, comme à Mexico et dans toutes les principales villes, les prisonniers sont occupés toute la journée dans différents ateliers, où ils apprennent un métier qui leur permettra plus tard de gagner leur vie.

San Pedro Tlaquepaque est le faubourg élégant où les principales familles de Guadalajara ont leurs résidences d'été. C'est là que des Indiens fabriquent de délicates figurines en terre cuite, dans le genre de celles en onyx de Puebla, mais plus riches en détails, représentant l'*aguador*, le *charro*, le *vaquero* ou d'autres types du pays. A deux heures de la ville, dans une autre direction, est la fameuse *barranca*, étroite et profonde coupure creusée dans le plateau par le rio Santiago et dont les précipices presque verticaux atteignent en certains endroits près de 1.300 mètres de hauteur.

Par la ligne de chemin de fer de Guadalajara on passe à la station d'Orendain, à huit lieues de la petite ville de Tequila, centre de l'industrie du *tequila*, eau-de-vie produite par une variété spéciale de maguey. Cette variété est moins grande que celle du maguey à pulque et ses feuilles dépassent rarement 1 m. 50 de longueur. Elle mûrit entre huit et dix ans ; on lui enlève alors son pédoncule floral et un an après on arrache la plante. On la dépouille de toutes ses feuilles et on fait cuire le tronc à l'étouffée dans des fosses revêtues à l'intérieur de pierres réfractaires portées à une haute température.

Une fois la cuisson terminée on presse les troncs pour en extraire de la mélasse ; on mélange celle-ci avec une certaine quantité d'eau, on la laisse fermenter, puis on la fait passer à l'alambic. Le *tequila* est incolore et titre 50 degrés.

Un autre embranchement relie depuis quelques années Guadalajara au port de Manzanillo. Quand je fis ce trajet dans un de mes premiers voyages au Mexique, en 1905-1906, la ligne s'arrêtait à Tuxpan et on devait aller à mule jusqu'à Colima à travers d'effroyables barrancas. Il n'a pas fallu moins de treize tunnels et plusieurs

ponts pour l'établissement de la voie ferrée dans cette portion de quarante lieues environ. Depuis octobre 1908 Guadalajara est directement en communication avec l'Océan Pacifique comme elle l'est avec Mexico, et cette ligne nouvelle a créé un courant nouveau dont bénéficie largement l'active et charmante métropole de l'Occident.

CHAPITRE XII

Grands centres miniers.

Pachuca, Guanajuato, Zacatecas. — Travaux des Espagnols. — Églises construites avec un impôt levé sur les mines — Noblesse de mines. — Mines de l'État de Hidalgo. — Real del Monte et Pachuca. — La *Veta Madre* de Guanajuato. — Application des méthodes nouvelles. — La ville de Guanajuato. — *Barreteros.* — Théâtre Juarez. — Château de Granaditas. — Catacombes. — Zacatecas. — Mines de Quebradillas, de la Cantera. — La *Veta Grande.* — Procédés nord-américains. — La cathédrale. — L'église de Guadalupe. — Grande fonderie d'Aguascalientes.

Pachuca, Guanajuato, Zacatecas; noms magiques, évocateurs de fortunes fabuleuses obtenues par un coup de pioche heureux, d'époques héroïques par l'effort tenté, les dangers courus, l'énergie déployée, marquées à la fois de religion, de superstition et de cruauté. Les archives de Guanajuato conservent de pitoyables récits sur les cruelles méthodes d'oppression employées par les Espagnols. Des milliers de péons étaient forcés de travailler dans les mines à un prix dérisoire; des soldats armés veillaient à ce que chacun d'eux apportât son sac de minerais, et quand le misérable, ruisselant de sueur,

exténué par la pénible montée sur des troncs d'arbre grossièrement entaillés, respirait après l'avoir déposé une bouffée d'air frais, il était brutalement renvoyé dans la mine. Les Espagnols, par un privilège du roi, avaient sous leur protection un certain nombre d'indigènes à charge de veiller sur leurs intérêts et de leur enseigner le catéchisme, charge rémunérée par d'abondants revenus; pendant près de trois siècles cet odieux système *d'encomenderos* prévalut.

Mais ces excès ne doivent pas faire oublier tout ce dont l'industrie minière est redevable aux rudes *conquistadores* venus d'Espagne. La cour de Castille appliquait au Mexique le décret du 5 février 1504 qui portait que « tous les vassaux, habitants ou marchands des Indes occidentales, qui trouveraient dans n'importe quelle province et dans n'importe quel endroit de ces provinces, de l'or, de l'argent, de l'étain ou tout autre métal, auraient à payer au Patrimoine royal la cinquième partie de tout ce qu'ils extrairaient. »

Dès 1525 on prospecta autour de Guanajuato; en 1546 un lieutenant de Cortez, frappé par la richesse minérale de la région, fondait un village à Zacatecas, et les grands filons du district de Pachuca étaient découverts par les compagnons de Cortez, sur les indications toutefois que leur fournirent les Aztèques. Cortez n'avait-il pas dit à Moctezuma que les Espagnols « souffraient d'un mal que seul l'or pouvait guérir! »

Cependant tout l'or sorti des mines mexicaines ne servit pas seulement à remplir les coffres d'un lointain monarque, il servit à édifier dans le pays même de grandes cités, à émailler de fleurs le vaste désert où seules erraient de sauvages tribus d'Indiens. Pour ainsi dire partout où du minerai existait, les Espagnols ont cherché, travaillé;

ils extrayaient parfois de grandes *bonanzas*, puis, par faute d'instruments indispensables, abandonnaient les mines. Ils n'hésitaient cependant pas à creuser d'immenses tunnels de dimensions énormes. Et c'est à Pachuca, en 1557, que Bartolomé de Médina découvrit le fameux procédé du patio.

Que d'anecdotes sur les mines de la Nouvelle-Espagne, sur la découverte de certaines, sur les sommes fabuleuses recueillies, sur la vanité ou la fantaisie de mineurs favorisés par la fortune ! Dans l'État de Zacatecas, la mine de Plateros fut découverte en 1525 par des Indiens ; surpris par un orage ils s'arrêtent au pied d'un roc, allument un grand feu et, le lendemain, dans les cendres du foyer ils trouvent un morceau d'argent fondu. Dans l'État de Chihuahua ce sont trois bandits réfugiés dans une gorge profonde qui découvrent, vers 1700, les mines de Santa Eulalia. Beaucoup d'églises furent élevées par d'heureux mineurs pour témoigner leur reconnaissance envers leur saint patron qui les avait guidés vers la fortune. Les cathédrales de Chihuahua, de Durango, de Catorce, de Guanajuato furent ainsi construites par un impôt levé sur chaque livre d'argent sortant de la mine.

A Taxco, dans l'État de Guerrero, le célèbre mineur français Joseph de la Borde, plus connu sous le nom de José Borda, éleva, vers le milieu du XVIIIe siècle, une église magnifique qui coûta, dit-on, sept millions de francs. Pendant quarante ans, de 1743 à 1782, il mena une vie extraordinaire, passant de la plus haute fortune à la pire des misères pour voir de nouveau la chance lui sourire ; il tira 60 millions de francs de ces mines de Taxco et 90 millions de sa première mine, « La Canada », dans le même district de Tlapujahua, État de Michoacan, où se trouve aujourd'hui Las Dos Estrellas.

Certain mineur, à l'occasion du mariage de sa fille, pava de lingots d'argent la rue qui menait du Palais du Gouvernement jusqu'à l'église et où devait passer le cortège. D'autres faisaient des cadeaux somptueux à leur souverain pour obtenir en échange des titres de noblesse. Antonio Obregon, le mineur heureux de la mine Valenciana, devint comte de Valenciana, et Sardañeta, qui tira des millions de la fameuse mine de Rayas, fut créé marquis de Rayas. A Pachuca, Pedro Romero de Terreros travailla avec acharnement dans la mine La *Vizcaina*, découvrit enfin en 1759 une riche *bonanza*, présenta un navire de guerre à son roi et devint comte de Regla.

La guerre de l'Indépendance vint arrêter les travaux, l'eau gagna les tunnels et cette mine célèbre fut abandonnée en 1819. Des capitalistes anglais la rachetèrent en 1824 et organisèrent la Compagnie de Real del Monte. Celle-ci y dépensa avec prodigalité des sommes considérables et dut liquider avec une perte de plus de 20 millions de francs. Des capitalistes mexicains la reprirent, et bien conduite la mine revécut les jours heureux de jadis. Un groupe nord-américain vient de l'acquérir ; c'est aussi un syndicat nord-américain qui a repris les fameuses mines Valenciana et La Luz près de Guanajuato, qu'une compagnie anglaise avait dirigées avec succès pendant de nombreuses années jusqu'à la fin du siècle dernier. Aztèques, Espagnols, Mexicains, Français, Anglais et maintenant Nord-Américains, tous ont eu leur tour dans la conquête du métal blanc sur le plateau de l'Anahuac.

Real del Monte, à quelques kilomètres de Pachuca, produit 73.000 tonnes par an, et le minerai rend environ 1 kilog. 200 d'argent par tonne. Les veines de ce district sont en général longues et larges ; la plus longue, la Vizcaina, a 10 kilomètres. A Santa Gertrudis la veine

principale a 4 mètres de puissance et, de 1877 à 1903, a produit 193.120 tonnes de minerai valant 32 millions. A côté de celle-ci, la mine La Blanca est exploitée par deux puits de 400 et de 425 mètres de profondeur.

Au nord de l'État de Hidalgo, près de Jalaca, s'élève le pic de Cancando, mine de fer magnétique, de 3.000 mètres de hauteur. Les grandes fonderies de fer d'Encarnacion sont au pied. Le chargé d'affaires d'Angleterre visita cette région en 1827, et dans son rapport il écrivit : « Les montagnes où se trouvent ces mines paraissent être une masse de fer si riche qu'elle a 75 pour 100 et même 85 pour 100 de fer pur jouissant de propriétés magnétiques. La roche est principalement de marbre et de spath calcaire, presque égal à tous les points de vue — d'après ce qu'on me dit — au fameux fer des mines de Donemora (Suède). Le minerai mexicain est si riche qu'il n'aurait pas besoin d'un fondant pour le traiter. »

Le baron de Humboldt séjourna longuement à Guanajuato ; d'après ses recherches et ses observations il crut pouvoir dire que la quatrième ou cinquième partie de l'argent en circulation dans le monde avait été extraite des mines de Guanajuato. Le plus important des filons mexicains, la *Veta Madre*, atteint là jusqu'à 50 mètres et sa puissance ne baisse pas au-dessous de 9 mètres. La fameuse mine *Valenciana* qui se trouve sur ce filon produisit, de 1766 à 1826, 1.130 millions de francs d'argent. Une autre mine fameuse, celle de Rayas, donnait 4.400.000 onces d'argent par an. La mine de Mellado complétait ce trio resté célèbre.

Les principales mines de ce district sont entourées de hautes et solides murailles. Les constructions à Rayas comprennent cinq étages, en retrait les uns sur les autres ; à Mellado, dominant les bâtiments, est une immense pla-

teforme où se trouvent le patio, des fours pour fondre le minerai, une chapelle. Au milieu s'ouvre un puits de près de 500 mètres de profondeur et de plus de 10 mètres de diamètre, et par derrière s'élèvent les deux tours carrées et le dôme d'une église monumentale.

Presque toutes ces anciennes mines ont été reprises par des compagnies nord-américaines qui ont construit une série de moulins de concentration et des cuves de cyanuration. Cet afflux de capitaux a donné à Guanajuato un nouveau développement. Autrefois le minerai devait avoir au moins de 900 à 1.000 grammes de métal par tonne pour donner un bénéfice ; maintenant, par les méthodes nouvelles, on peut traiter des minerais de basse teneur et les procédés actuels permettent déjà d'obtenir un rendement de 60 à 70 pour 100 sur la teneur en argent et 85 pour 100 sur la teneur en or.

Dans la vallée qui s'étend de Marfil à Guanajuato on voit encore les grandes taches blanches des patios desséchés où de patientes mules piétinaient des journés entières la *torta*, cette boue épaisse composée de minerais, d'eau, de mercure, de sel, de sulfate de cuivre, et à côté les concasseurs primitifs, les *arrastres*. Au bout de la gorge aux pentes hérissées de cactus, dominée par de sombres murailles de basalte, les *bufas*, apparaît Guanajuato, bâtie en amphithéâtre. Guanajuato signifie en langage indien « colline de la grenouille ». Des Indiens Tarasques en arrivant dans cet endroit avaient trouvé une large pierre ayant la forme d'une grenouille, dont ils firent une idole.

La ville fut fondée en 1554. Les petites maisons blanches et carrées s'étagent sur les collines et souvent la porte d'une maison vient presque au niveau du toit de la suivante. Les rues sont tortueuses et étroites, pavées de cailloux, coupées de gradins. Des files d'ânes lourdement

chargés les parcourent ainsi que de pauvres péons misérablement vêtus. Dans les ruelles et les passages on coudoie parfois, plus rarement qu'à Pachuca, des *barreteros* avec leur étrange costume de flanelle grossière à raies longitudinales bleues et blanches, leur calotte en cuir d'âne très dur à bords relevés sur laquelle ils fixent avec de la glaise une chandelle de suif, tandis qu'ils travaillent dans les mines et manient leur barre d'acier pour abattre des blocs de minerai ou faire des trous de mine.

De temps à autre, sur la nappe blanche des maisons jaillit un coin de verdure ; sur la plaza, le grand théâtre Juarez, qui coûta vingt ans de travail et cinq millions de francs, montre un portique superbe supporté par huit colonnes et surmonté de huit statues représentant la tragédie, la comédie, la musique, la danse, etc. L'intérieur est brillamment décoré, les fauteuils sont larges et confortables, les loges sont artistement drapées de velours vieil or, et 1.300 personnes peuvent aisément y trouver place. Le château de Granaditas, massive construction rectangulaire à un seul étage, sert actuellement de prison. Hidalgo fit mettre le feu à la grande porte du château et, suivi par une foule de partisans exaspérés par les abus commis dans les mines, hurlant le cri d'indépendance poussé par leur chef, força la garnison espagnole qui l'occupait à se rendre. Quelques mois plus tard Hidalgo était fusillé à Chihuahua et sa tête apportée à Guanajuato fut suspendue aux crochets de la citadelle ainsi que celle d'Abasola et d'autres héros de l'Indépendance. Au delà du quartier ouvrier composé de rues irrégulières, s'étend une belle avenue ombragée sur les côtés de laquelle s'élèvent parmi les jardins, de luxueuses villas habitées par quelques Mexicains et surtout par les nouveaux venus à la ville minière, les Nord-Américains. Après, un chemin bordé de

rochers arides mène à la Presa, à cinq kilomètres de la ville, immense réservoir d'eau d'une capacité de 1.600.000 mètres cubes. La muraille qui retient les eaux est haute de 33 mètres et mesure 166 mètres d'épaisseur à la base et 24 mètres au sommet.

Sur une colline escarpée qui surplombe la ville est le cimetière, le *panteon*, entouré de hautes murailles. Les cadavres sont enterrés quelque temps pour que la sécheresse particulière du sol les momifie. Ils sont ensuite placés dans de vastes chambres souterraines creusées dans le roc, rangés debout le long des murs.

La vallée de Zacatecas fut découverte en 1546 par Joannes de Tolosa ; deux ans plus tard, avec l'aide de ses compagnons d'armes il fondait la ville à 2.490 mètres d'altitude. Cette même année 1548, la mine Tajos de Panuco était découverte par Cristobal de Oñate, et aussi celle de Alvaredo dont Cortez fut longtemps le propriétaire. De 1548 à 1867, Zacatecas avec Sombrerete et Fresnillo produisirent environ 5 milliards de francs dont la plus grande partie alla à la couronne de Castille et aux églises. La mine de Quebradillas produisit à elle seule plus d'un milliard.

Les montagnes qui entourent Zacatecas sont littéralement percées de trous ; dès les abords de la ville les tunnels et les puits commencent. En 1562 on comptait 35 exploitations minières autour de Zacatecas. Certaines veines, comme celle de la Cantera, ont douze kilomètres de long ; celle-ci et la veine appelée Veta Grande, ont produit chacune deux milliards jusqu'en 1832. Les mines dans cette région sont surtout des mines de *bonanzas* ; des parties riches se rencontrent parfois, commençant presque à la surface et se prolongeant jusqu'à trois ou quatre cents mètres de profondeur. On peut citer la mine

El Bote avec des *bonanzas* de quarante à soixante mètres de largeur, atteignant 300 mètres de profondeur ; le minerai, formé de pyrite et d'argentite, vaut en moyenne 80 francs par tonne. A Mazapil, la Mazapil Copper C° L^d possède une vingtaine de mines de cuivre, autant de plomb et d'argent ; elle emploie la force électrique et possède un outillage perfectionné tout à fait moderne.

Les Nord-Américains à Zacatecas comme à Guanajuato tentent de reprendre les anciennes mines, cherchent à les exploiter en profondeur et escomptent de gros bénéfices par le traitement des minerais de faible teneur négligés jusqu'à présent. Cet afflux de nouveaux capitaux redonnera sans doute à Zacatecas un peu de sa vitalité de jadis. Il y a quarante ans elle était le dépôt principal alimentant les différents marchés de la région ; le chemin de fer modifia cet état de choses et de 80.000 habitants elle est tombée à 35.000.

Malheureusement les directeurs et contremaîtres envoyés des États-Unis affectent en général un mépris profond pour le pays qui leur offre l'hospitalité et les moyens de s'enrichir, ils considèrent les Mexicains avec un air de supériorité dédaigneuse, le pauvre péon comme une simple bête de somme qu'ils traitent avec brutalité et auquel ils dénient toute intelligence. Et l'on s'étonne que les Indiens soient méfiants vis-à-vis des étrangers ! Dans les mines exploitées par des compagnies nord-américaines on n'emploie les ouvriers indigènes que par nécessité, on leur préfère toujours ceux qui viennent de l'autre côté de la frontière ; en outre le commerce local ne profite pas ou peu des installations minières, car celles-ci ont toutes adopté le système de la *tienda* en faveur dans les grandes haciendas agricoles. Mais au lieu de se contenter de cette boutique pour per-

mettre aux péons de s'approvisionner sur place et pour les retenir sur la propriété, les compagnies nord-américaines encombrent leur *store* de conserves de Chicago, de marchandises yankees achetées au rabais, et les revendent avec un profit considérable, le plus souvent 100 pour 100.

La ville est construite sur une colline au pied de la *Bufa*, montagne de roche verdâtre arrondie en arc de cercle. Près de la gare les rues abruptes sont étroites et tortueuses ; plus loin elles s'élargissent et bientôt on débouche sur des chaussées dallées, bordées de magasins, et sur une jolie place plantée d'arbres. Au-dessus des maisons basses à un seul étage, on aperçoit l'immense aqueduc Villareal qui approvisionne la ville d'eau potable et les tours en grès rouge de la cathédrale. La façade de Nuestra Señora de la Asuncion est sculptée avec cette débauche d'ornementation que l'on retrouve dans tant d'églises au Mexique, rosaces, arceaux, pilastres, colonnes, niches et statues. Derrière le théâtre moderne et somptueux se trouvent la vieille église et le couvent de Santo Domingo où siégeait jadis l'Inquisition dans la grande *Sala de Actas*.

A six kilomètres de Zacatecas, à Guadalupe, un bourg d'environ 9.000 habitants, s'élève une curieuse église au milieu d'un parterre de roses. Sur l'autel principal des statues de grandeur naturelle représentent le crucifiement et par derrière, sur une large toile sont peints, groupés autour de la croix sur la colline du Calvaire, des soldats romains et des Juifs. Adjacente à la cathédrale est une chapelle, présent d'une riche paroissienne ; les marches qui conduisent à l'autel sont en onyx et la grille qui l'entoure est en argent massif. Le couvent est transformé en école où l'on enseigne à deux cents enfants de Guadalupe et de Zacatecas, choisis parmi les plus pauvres, les

arts et toutes sortes de métiers. Un fait à signaler, tout à l'honneur du gouvernement de l'État, il n'y a presque pas d'infanticides ; les bébés abandonnés sont placés dans un orphelinat du gouvernement et plus tard, lorsque les enfants sont en âge d'apprendre, ils passent dans un hospice où ils restent jusqu'à vingt et un ans.

Une grande partie des minéraux provenant de tous ces différents camps miniers sont envoyés à la fonderie d'Aguascalientes, ville renommée par ses sources d'eau chaude et ses dentelles. Cette fonderie appartient à la Guggenheim Smelting C°. Située près du Rio San Pedro, elle occupe une superficie d'environ quinze hectares et emploie plus de 1.000 ouvriers; elle est reliée par un embranchement à la ligne principale du chemin de fer Central Mexicain qui passe à Aguascalientes. Elle fut établie d'abord pour la réduction des minéraux envoyés par les mines de Guggenheim fils situées dans le district voisin de Tepezala; plus tard elle admit tous les minéraux envoyés par n'importe quelle mine. Sept fours y sont installés, trois pour le cuivre et quatre pour le plomb, absorbant 700 tonnes de métal par jour.

CHAPITRE XIII

États du Nord.

Villes frontières. — Courtoisie mexicaine. — État de Chihuahua. — Production minière. — Élevage. — Production agricole. — État de Durango. — La ville de Durango. — Sa montagne de fer. — Mines d'argent. — Torreon. — Industrie cotonnière de La Laguna. — Vignobles de Parras. — Dépôts de charbon de l'État de Coahuila. — Monterrey. — Centre Industriel. — Grandes fonderies de fer et d'acier. — Richesse agricole. — San Luis Potosi. — Districts miniers. — Huasteca Potosina. — Ligne de San Luis Potosi à Tampico. — Rio Verde.

En arrivant au Mexique par le Nord, le même paysage rencontré dans le Texas ou le Nouveau-Mexique se continue dans les États mexicains de Chihuahua, de Coahuila, de Nuevo Léon. Pendant des centaines de kilomètres c'est le même plateau triste, aride et sablonneux, sans aucun arbre. La poussière insupportable envahit tout, pénètre jusque dans l'intérieur des wagons. A l'horizon se dessine une ligne de collines derrière laquelle s'élèvent les crêtes dentelées des sierras ; des deux côtés de la voie, à travers l'immense plaine, poussent çà et là des yuccas à l'air étrange, des buissons de sauge, des

agaves et des cactus, et de temps à autre un champ de maïs, d'un aspect minable avec ses tiges minces et ses feuilles desséchées, marque le sol d'une tache jaune.

Groupées près des stations sont construites de misérables huttes d'*adobes*, d'où sortent au passage des trains de pauvres Indiennes vêtues d'une chemise grossière de coton et d'une jupe rapiécée. Dans l'air froid du matin les péons restent debout ou accroupis devant la porte de leur cabane, enveloppés dans leur *zarape* rouge, se réchauffant aux premiers rayons du soleil, qu'ils nomment ici la *capa de los pobres*, le manteau des pauvres.

Par contre, aux villes frontières, à Ciudad Juarez, à Ciudad Porfirio Diaz, à Nuevo Laredo, on remarque la différence profonde qui existe entre les deux pays. A El Paso, à Eagle Pass, à Laredo, dans les États-Unis, les rues sont bordées de maisons de bois rapidement construites, magasins, théâtres, bars, hôtels, les gens y affectent une ardeur excessive, une brusquerie qu'ils veulent faire passer pour de l'énergie ; les villes mexicaines au contraire, plus anciennes, ont un air calme et paisible avec leur église blanche, leurs *fondas* et *tiendas*, peintes de couleurs vives, construites en pierre ou en *adobes*. Depuis le moindre *cargador* poli et empressé qui remplace avantageusement le nègre *porter* arrogant et brutal jusqu'aux employés de douane, tous, patients et courtois, font au voyageur un accueil avenant, cherchent à lui rendre le moins ennuyeuses possible les différentes formalités inévitables. Que les paroles soient plus ou moins sincères, peu importe ; il est plus agréable d'être accueilli par un sourire que d'être interpellé grossièrement. Les Nord-Américains se moquent volontiers des formules de politesse dont les Mexicains ont l'habitude de se servir, particulièrement celle par laquelle ceux-ci donnent l'adresse

de leur maison à l'étranger qui leur est présenté, en ajoutant que cette *casa* est à leur disposition. Ce n'est qu'une formule, pourquoi ne pas avoir le bon esprit de s'en rendre compte et de ne pas y attacher plus de valeur qu'elle n'en comporte. Aux États-Unis, n'entend-on pas à chaque instant : « *Very glad to meet you ! Hope to see you again !* » alors que la personne qui s'exprime ainsi espère bien ne jamais revoir son interlocuteur. Au Mexique on précise l'endroit où l'on désire ne pas vous rencontrer ; voilà toute la différence.

A Paso del Norte, aujourd'hui Ciudad Juarez, en souvenir du patriotisme des habitants et de leur loyauté envers le président Juarez quand celui-ci, chassé de place en place par le parti conservateur et l'empereur Maximilien, vint se réfugier dans cette ville avec son cabinet et ses employés civils, on pénètre dans l'immense État de Chihuahua, le plus grand du Mexique, couvrant une superficie de 233.094 kilomètres carrés. La partie occidentale est traversée par la Sierra Madre qui envoie des ramifications jusque sur le plateau central coupé au Sud par la Sierra de las Mesteñas. Cette Sierra Madre fut pendant longtemps le refuge des féroces Apaches, les plus cruels parmi les Indiens sauvages ; périodiquement ils faisaient des assauts sur les villages et les haciendas de Sonora et de Chihuahua, commettant d'odieux massacres, de nombreux vols de bétail, et ce n'est que vers la fin du siècle dernier qu'on put en venir à bout par une action combinée des forces militaires des États-Unis et du Mexique.

L'État de Chihuahua vient aujourd'hui en tête pour la production minière. En 1903 il y avait près de 400 mines en exploitation produisant 15 millions de piastres par an. La plupart se trouvent dans la partie occidentale ; certaines, comme la fameuse mine Santa Eulalia, sont près

de la ville de Chihuahua et à l'Est. Les districts les plus importants dans la Sierra Madre, généralement dans des roches éruptives, sont ceux d'Andrès del Rio, de Rayon, de Parral et de Mina. Dans le premier sont situés les deux camps miniers d'Urique et de Batopilas, découverts respectivement en 1630 et en 1632. Les mines d'Urique sont remarquables par la quantité d'or qu'elles contiennent, et celles de Batopilas par leur argent natif; de 1790 à 1820, Carmen donna 30 millions de piastres et Los Tajos 20 millions de piastres, elles valurent à leur propriétaire, Angel Bustamante, le titre de marquis de Batopilas. Dans le district de Rayon, la compagnie nord-américaine Greene Gold-Silver C° exploite les mines Balvarena, dont le minerai donne à l'analyse 84 pour 100 d'or et 16 pour 100 d'argent, San Juan, Ronquillo, Santa Juliana qui a produit déjà plus de 100 millions de piastres et où des pompes puissantes ont été installées pour permettre de travailler à une plus grande profondeur. Elle possède également la mine d'or de Veta Grande dans le célèbre camp de Pinos Altos, où elle a construit une fonderie d'une capacité de 1.000 tonnes par jour.

Le district de Parral est relié à la ligne principale du chemin de fer Mexicain Central par un embranchement partant de Jimenez. C'est le plus important; il comprend la mine de Santa Barbara découverte en 1565 et Minas Nuevas. La *Veta Colorada* atteint parfois 90 mètres de largeur sur une longueur de 16 kilomètres, allant du Nord au Sud. A Santa Barbara presque tous les minerais contiennent du zinc dont on obtient 10 à 30 pour 100 par l'emploi des séparateurs magnétiques. Les installations minières sont particulièrement soignées dans ce district; les Nord-Américains, en particulier les Guggenheim de New-York, propriétaires de Santa Barbara, y ont fait de

très fortes dépenses. Entre Jimenez et Parral, dans la Sierra Almoloya, se trouve la fameuse mine de Pedro Alvarado, La Palmilla, qui produisit 25 millions de piastres et qui appartient maintenant à une compagnie nord-américaine.

La ligne de Chihuahua au port de Topolobampo, sur le Pacifique, appartenant au Kansas City Mexico and Orient Railway, contribuera puissamment au développement des districts montagneux lorsqu'elle sera complètement terminée. En effet, on s'occupa de ceux-ci, surtout à partir de 1900, époque à laquelle la ligne fut mise en exploitation sur un parcours de 200 kilomètres environ entre Chihuahua et Miñaca, localité située sur les premiers contreforts de la Sierra Madre. Elle aboutit maintenant à Santa Ana et du côté du Pacifique 100 kilomètres environ sont ouverts au trafic entre Topolobampo et El Fuerte, au pied de la Sierra. Un embranchement part de Miñaca vers le Nord par Temosachic jusqu'à Madera, facilitant l'exploitation de cette grande zone de plomb, de zinc et de cuivre.

Chihuahua, la capitale, compte environ 30.000 habitants ; très américanisée, elle a l'activité et l'aspect d'une grande ville. Les rues y sont larges, macadamisées, et le service de voirie est fort bien fait. Les maisons et les restaurants sont accommodés au goût américain, car la colonie nord-américaine y est naturellement fort nombreuse, la plupart des entreprises minières de l'État étant entre ses mains, et elle augmente chaque année. Seule la cathédrale avec son dôme et ses deux hautes tours, sa façade sculptée encombrée de statues, rappelle que nous sommes en terre mexicaine.

La Monnaie fabrique des piastres à raison de soixante à la minute, principalement avec l'argent envoyé des mines de Santa Eulalia, situées à quelques kilomètres de la

ville. Découvertes en 1704, elles produisirent près de deux milliards de francs; c'est avec un impôt prélevé sur chaque livre d'argent qui en sortait que fut construite la capitale de Chihuahua. Depuis quelques années, grâce aux méthodes nouvelles adoptées par les compagnies américaines qui les ont reprises, elles donnent encore de 10 à 12 millions de piastres par an.

L'État de Chihuahua est en outre excessivement important pour l'élevage du bétail auquel se prêtent admirablement la douceur de son climat et ses pâturages situés à une altitude variant de 1.000 à 2.000 mètres. Les propriétaires d'ailleurs font de louables efforts pour améliorer la race en important de l'étranger des reproducteurs des meilleures espèces. Des milliers de chèvres et de moutons broutent l'herbe maigre qu'ils trouvent sur les montagnes dénudées ou dans les plaines sablonneuses, et leur toison sert en partie à alimenter la fabrique de tissus de laine de la Concordia, située à 5 kilomètres de Chihuahua.

L'agriculture est également prospère, bien que d'immenses terrains restent inexploités à cause de la rareté de la main-d'œuvre et du manque d'irrigation. Au nord de l'État, à l'ouest de Ciudad Juarez, le chemin de fer Rio Grande, Sierra Madre et Pacifique traverse une riche région agricole où se sont établies les colonies de Mormons venus des États-Unis. La première colonie fut fondée en 1886; les adeptes de Joë Smith, bien accueillis au Mexique, reçurent à titre de don 50.000 hectares dans le Chihuaha, et, agriculteurs excellents, ils prospérèrent rapidement. Aujourd'hui, il existe une dizaine de colonies, où chacun a sa tâche assignée et prend part aux bénéfices de la communauté, tout en ayant le droit d'avoir quelques hectares en propre qu'il peut exploiter à sa guise.

L'État de Durango, qui fait suite à celui de Chihuahua, présente à peu près les mêmes caractéristiques ; les mines sont nombreuses dans la partie occidentale traversée par la Sierra Madre et ses ramifications, tandis que dans la partie orientale s'étendent de vastes plaines et de pittoresques vallées tout à fait propices à l'élevage de bestiaux, de chevaux et de mules, de chèvres et de moutons.

Malheureusement le manque de communications arrête l'essor de cet État. Durango en effet n'est reliée à la ligne principale du Central Mexicain que par un embranchement partant de Torreon ; située à 261 kilomètres de Mazatlan, elle n'a de communication avec ce port que par un chemin muletier très escarpé à travers la Sierra Madre. Elle se voit donc privée de débouchés directs avec le Pacifique et les États-Unis, et son commerce s'en ressent. La ville cependant est riche et les habitants paraissent satisfaits ; c'est que trois siècles avant l'inauguration du chemin de fer, Durango était déjà un centre important où affluaient tous les produits d'une vaste région. Les mines, puis l'agriculture créaient des fortunes dont témoignent de belles maisons anciennes, avec leurs arceaux, leurs galeries, leurs cours plantées de fleurs. Il semble qu'il n'y ait rien de changé, sauf qu'une activité plus grande règne dans les camps miniers.

Située à 1.892 mètres d'altitude, Durango fut fondée en 1563. Cristobal Oñate et José Angulo, partis à la recherche de régions nouvelles, découvrirent en 1532 les magnifiques plaines de Guadiana, aujourd'hui Durango. En 1552, Vasquez del Mercado, chargé de coloniser ces terres, partit de Guadalajara, avec une troupe de cent hommes bien armés. Il avait appris d'Indiens, qu'au Nord, sur le plateau immense, il existait une grande montagne de pur argent. Ils marchèrent de longues journées,

espérant toujours voir les pentes polies de la montagne étinceler aux rayons du soleil levant; ils livrèrent maints combats aux tribus sauvages qui habitaient les plaines. Enfin la colline apparut; mais en s'approchant ils s'aperçurent que ce n'était que du fer. Désappointés ils battirent en retraite. Un soir, tandis qu'ils dormaient, les Indiens les surprirent, tuèrent plusieurs soldats et blessèrent Mercado lui-même. En butte aux railleries de ses compagnons, souffrant de sa blessure, harassé de fatigue, celui-ci succomba avant d'atteindre sa ville natale. En son souvenir la montagne de fer qui s'élève toute proche de Durango fut appelée *Cerro del Mercado;* d'après différents calculs elle contiendrait 230 millions de tonnes de minerai.

Deux ans plus tard, le vaillant capitaine Francisco de Ibarra était chargé par le vice-roi d'exploiter ces terres; il peupla peu à peu les régions de Fresnillo, de Sombrerete et de Nieves. Les Espagnols affluèrent dans cette nouvelle province de Nueva Vizcaya, attirés par la découverte de mines d'argent, malgré les continuelles incursions des Indiens.

La fameuse mine Avino, exploitée à ciel ouvert, fut cédée par le propriétaire à ceux de ses compatriotes qui consentiraient à construire leurs maisons les unes à côté des autres pour se défendre mutuellement. Alonso Pacheco y fondait un village en 1563, auquel Ibarra donnait le nom de Durango quand il vint la même année pour organiser l'administration de la nouvelle province.

On trouve l'or dans le camp d'El Oro, l'argent dans presque tous les districts, et souvent à l'état natif; on rencontre aussi du cuivre et du zinc. Dans le district de Durango on a la Guacamaya, Real Viejo, Tejamen, etc.; dans celui de Nombre de Dios La Parrilla; dans celui de

Mezquital Minas Negras et dans celui de San Dimas, parmi un très grand nombre, Gavilanes qui donna, dit-on, 30 millions à Charles-Quint. Enfin, dans le riche district de Santiago Papasquiaro, les mines les plus remarquables sont celles de San Andrès de la Sierra et Guanacevi desservies par une ligne de chemin de fer partant de Durango jusqu'à Tepehuanes (217 kilomètres), à deux jours de diligence de Guanacevi. On estime à plus de 900.000 les propriétés minières donnant un nombre total d'environ 1.400 mines d'or, d'or et d'argent, d'argent, d'argent et cuivre, d'argent et fer, d'argent et plomb, de cuivre, de fer, d'étain, de soufre et de plomb.

La partie orientale de l'État renferme également plusieurs mines d'argent dans les districts de Canelas, de Quaysimillas, de Lerdo. La plus importante est la mine fameuse de Peñoles dans le district de Mapimi, près de Torreon. Récemment la compagnie nord-américaine qui l'a reprise a découvert une *bonanza*. On travaille à 650 mètres de profondeur. Les minerais sont envoyés par un chemin de fer électrique à une fonderie que la Peñoles Mining and Smelting C° a établie à 8 kilomètres des mines. La production annuelle varie de 100 à 120.000 tonnes, d'une valeur approximative de deux millions de piastres.

Torreon, située au milieu d'une plaine poussiéreuse bordée de collines dénudées, n'était, il y a dix ans, qu'un pauvre village. Aujourd'hui, c'est une ville de près de 16.000 habitants. Elle est devenue le point de jonction de trois lignes de chemin de fer importantes : la ligne principale du Mexicain Central de Ciudad Juarez à Mexico, la ligne de Monterrey et la ligne de l'International sur Durango qui en fait le seul débouché de tous les produits de l'État de Durango. D'autre part, sa proximité du dis-

trict de la Laguna lui a permis de bénéficier du grand développement de l'industrie cotonnière de cette région. Située dans l'État de Coahuila, elle est reliée par des tramways aux villes voisines de Gomez Palacio et de Lerdo, dans l'État de Durango, avec lesquelles elle forme une même agglomération industrielle. Une grande fonderie y fut installée en 1901 par la Compañia Metalurgica, société anonyme au capital de 1.500.000 piastres, porté successivement jusqu'à 5 millions. Elle possède huit hauts-fourneaux système « Water Jackets », c'est-à-dire avec des parois vides où circule l'eau, chacun d'une capacité productive de 150 tonnes par jour. Son dernier dividende était de 12 pour 100.

Il y a également à Torreon plusieurs fabriques de tissus de coton, dont la spécialité est la *manta* ordinaire blanche que portent les Indiens. L'établissement le plus important de ce genre, La Amistad, est à Gomez Palacio.

C'est dans cette ville également qu'est établie l'importante C^ia^ Industrial Jabonera de la Laguna, fondée en 1892, au capital de 2.500.000 piastres. Elle fut constituée par le fusionnement des nombreuses petites fabriques d'huile et de savon qui existaient dans le district, et ses actions furent prises par les principaux producteurs de coton de la Laguna. Elle possède différentes usines pour la fabrication de l'huile extraite de la graine de coton, pour la fabrication du savon, pour la fabrication de la *farinoline,* tourteau destiné à l'alimentation du bétail, et pour la fabrication de la glycérine dont la production annuelle s'élève à mille tonnes par an.

La prophétie du baron de Humboldt sur la vallée du Rio Nazas s'est réalisée. « Il y a ici, disait-il, une vallée qui parviendra un jour à rivaliser avec la vallée du Nil. » Cette région de la Laguna, en effet, arrosée par le Rio

Nazas, est devenue une région cotonnière excessivement riche. Elle est sillonnée par une multitude de canaux, greffés les uns sur les autres et se subdivisant en rigoles, apportant l'eau dans le moindre champ de coton. Le Rio Nazas est sec pendant les trois quarts de l'année, pendant l'autre quart son volume d'eau augmente si rapidement qu'il atteint 2 et 300 mètres de largeur. Il y a quelques années, les disputes étaient fréquentes entre les différents propriétaires qui cherchaient souvent à accaparer l'eau des rigoles au détriment de leurs voisins. Aussi le gouvernement a-t-il organisé une « Commission du Rio Nazas » qui a établi un système de vannes et veille à ce que chaque propriétaire reçoive sa part d'eau.

L'exploitation cotonnière la plus considérable est l'hacienda de Tlahuahilo, appartenant à une compagnie anglo-américaine; avec l'hacienda adjacente de San Fernando elle occupe une superficie de 31 *sitios*, environ 24.000 hectares. Six millions de piastres ont été affectés à l'achat des terrains, aux travaux d'irrigation et à la construction des bâtiments; la récolte annuelle est d'environ 8.000 balles.

Une ligne de chemin de fer relie Torreon à Saltillo, la capitale de l'État de Coahuila, en passant au milieu de la belle vallée de Parras, célèbre pour ses vignobles. Les premiers sarments furent importés vers la fin du XVI[e] siècle par les jésuites qui trouvèrent d'ailleurs dans cette région des vignes à l'état sauvage; d'où le nom qu'ils donnèrent au village, Santa Maria de las Parras, Sainte-Marie des Ceps. Dès le début du XVII[e] siècle il existait d'importants vignobles sur les haciendas de San Lorenzo et d'El Rosario, aujourd'hui la propriété de MM. Ernesto Madero et Frères. La culture de la vigne s'agrandit rapidement; on récolta jusqu'à deux ou trois cent

mille corbeilles par an. Mais en 1880 le phylloxéra fit son apparition, apporté par des plants américains. MM. Madero firent venir des sarments pour la greffe et reconstituèrent peu à peu leurs vignobles ; ils ont déjà six cents hectares de reconstitués, et la production annuelle s'élève à plus de dix mille barriques.

Saltillo, fondée en 1586 sur le Rio Tigre, est le principal centre commercial de l'État et se trouve sur la ligne du chemin de fer National de Laredo à Mexico. Elle est célèbre par ses *zarapes* aux couleurs brillantes et durables, aux dessins artistiques. Ce qui fait surtout la grande richesse de cet État de Coahuila, ce sont ses importants dépôts de charbon que l'on rencontre au Nord, dans les plaines arides qui s'étendent au pied des sierras.

La découverte de ces gisements est excessivement importante pour le Mexique, surtout pour son développement industriel ; aussi s'est-on occupé dans ces dernières années de les exploiter en grand. En 1886, le chemin de fer International Mexicain avait tiré du charbon des bassins de Fuente et de Hondo, mais pour son seul usage. Une compagnie fut organisée à New-York en 1900 pour l'exploitation du bassin de Las Esperanzas, dans le district de Muzquiz. La Mexican Coal and Coke C° a établi là un camp minier modèle avec des maisons commodes et propres pour plus de 4.000 personnes et où la vente des boissons alcooliques est absolument interdite. Les ouvriers sont payés d'après la quantité de charbon extraite et peuvent ainsi gagner de 12 à 15 francs par jour. On évalue approximativement à un million de tonnes la production annuelle de charbon, et à 70.000 tonnes celle de coke.

Depuis cette époque plusieurs autres compagnies se sont fondées et ont pris rapidement un développement

important. La Compañia Carbonifera del Norte, compagnie mexicaine, produit 98.000 tonnes de charbon par mois, la compagnie La Agujita 40.000; la Compañia Carbonifera de Sabinas S. A., qui ne date que de 1906, atteint une production annuelle de 35.000 tonnes de charbon. Cette compagnie avait été organisée avec un capital de 1.600.000 piastres pour exploiter une partie du bassin carbonifère de Sabinas, appelée La Rosita. Une compagnie anglaise, La Venture Corporation, puis la Mexican Mining and Industrial Corporation Ld, entamèrent des pourparlers pour obtenir un intérêt dans la compagnie ; le résultat des négociations fut l'élévation du capital à 5 millions de piastres. La Rosita est reliée au chemin de fer International par un embranchement de voie ferrée partant de Sabinas et passant par La Agujita.

Le système d'exploitation généralement employé consiste en une galerie principale ou un puits d'extraction selon que la couche est horizontale ou inclinée. Une galerie est percée pour la circulation de l'air à une distance de 20 mètres et parallèlement à la galerie principale avec laquelle elle communique de distance en distance; d'autre part, des galeries secondaires coupent la galerie principale à angle droit de 100 mètres en 100 mètres, accompagnées également de galeries parallèles à 20 mètres de distance pour la circulation de l'air.

D'après un rapport de l'ingénieur Joseph G. Aguilera, directeur de l'Institut géologique de Mexico, le bassin est « d'une formation par zones composée de lits très minces, suffisamment compacts, d'un minéral brillant, d'un brillant résineux, huileux à l'intérieur dans les zones de charbon le plus pur, peu brillant dans celles contenant un charbon moins pur et mat ou tirant vers l'impur ; friable ou se cassant facilement en fragments polyédriques qui, à leur

tour, se désagrègent en petits fragments irréguliers, contenant de la pyrite en petite proportion, disséminée de préférence au dos du manteau qui recouvre la couche de charbon. »

On évalue approximativement à plus de 10 millions de piastres par an la production carbonifère de l'État de Coahuila. Une grande partie est consommée sur place par les voies ferrées ; le reste est envoyé à Monterrey pour alimenter les grandes fonderies établies dans cette ville.

On sait l'importance qu'a prise Monterrey comme centre d'activité commerciale et industrielle ; sa population dépasse 80.000 habitants. On l'a surnommé à juste titre le Chicago du Mexique. Sa situation l'a aidé à jouer ce rôle ; en effet, sa proximité des États-Unis, les excellents moyens de communication qui l'unissent à ce pays, à la capitale du Mexique et à la côte orientale, l'appelaient à devenir un centre actif de commerce. D'autre part, ce réseau de voies ferrées facilitant l'envoi de minerais de nombreuses exploitations minières, drainant les produits de la région cotonnière de la Laguna, ainsi que les grandes ressources en eaux et en matériel de construction de toute nature que possédait Monterrey, la destinaient à devenir une grande ville industrielle. L'initiative du gouverneur, le général Bernardo Reyes, et son habile administration aidèrent la capitale de l'État de Nuevo Léon à profiter de ses avantages. On reprocha souvent à celui-ci d'être « l'homme des Américains » ; reproche bien injuste, car nul n'est patriote plus ardent que le général Reyes, et on ne doit pas lui faire un grief d'avoir accepté avec bienveillance les capitaux et les énergies qui venaient féconder l'État dont il avait la direction. L'État de Nuevo Léon étant sur la frontière des États-Unis, ce furent naturellement les capitaux de ce pays qui affluè-

rent et, en leur accordant des concessions, le gouverneur ne songeait qu'au développement économique de son pays sans se laisser effrayer par la menace, quelque peu chimérique à mon sens, de la conquête pacifique se transformant en conquête définitive.

Située à 570 mètres d'altitude, Monterrey est une ville de terre chaude, mais le climat est agréable et sain. Forcément la nature et les goûts américains ont mis leur marque sur la « cité industrielle du Mexique. » Il existe un club très bien aménagé, le Casino; les hôtels sont nombreux. Les rues sont régulières, bien tenues et bien éclairées, parcourues de tramways électriques. Des grands travaux de drainage et d'adduction d'eau potable assurent une bonne hygiène. Comme toute ville des États-Unis, Monterrey a dans l'Ouest son quartier de « residences », ici *casas de recreo*, villas confortables entourées de bosquets d'arbres et de pelouses garnies de fleurs. Les moins fortunés ont pour se reposer de jolies *plazas* et pour se promener un beau parc, l'Alameda, peuplé de cerfs et orné de bassins sur lesquels on aperçoit à travers les arbres des allées les formes élégantes d'un groupe de cygnes.

Mettant à profit les ressources financières créées par cet essor économique de Nuevo Léon qu'il avait su seconder par son zèle et son habileté, le général Reyes tourna ses efforts vers l'Instruction publique. Le résultat obtenu est prouvé par le pourcentage d'illettrés qui est de 40 pour 100 pour tout l'État, alors que la moyenne générale du pays est de 80 pour 100. La capitale possède quatre établissements d'enseignement supérieur, l'École de droit, le Collège civil et deux écoles normales, une pour les filles et une pour les garçons. Il n'y a pas moins de cinq hôpitaux, un hospice d'orphelins et un établissement de cor-

rection. Deux banques d'émission font de brillantes affaires et plusieurs banques de la République ont établi des succursales à Monterrey, on a institué en outre une Chambre de commerce dont le fonctionnement rend de grands services.

L'industrie métallurgique s'est développée d'une façon toute particulière dans l'État de Nuevo Léon. De grandes fonderies se sont établies à Monterrey, les unes traitant les minerais bruts, l'American Smelting and Refining C° appartenant aux Guggenheim de New-York, et la Compañia Minera Fundidora y Afinadora de Monterrey, S. A., constituée en 1890, avec un capital de 600.000 piastres porté en 1904 à 8 millions de piastres, les autres produisant des objets manufacturés en fer, acier, cuivre et bronze, la Compañia Fundidora de Hierro y Manufactura de Monterrey, la fonderie de fer et bronze El Carmen, et surtout la Compañia Fundidora de Fierro y Acero de Monterrey, société anonyme au capital de 10 millions de piastres.

Cette société, fondée en 1900, dans le conseil d'administration de laquelle nous trouvons plusieurs compatriotes, eut des débuts assez pénibles, et la mise en marche de l'affaire ne date que de 1904. A cette époque une loi venait en aide à l'industrie naissante en modifiant les droits sur l'importation de quelques produits de fer et d'acier similaires à ceux produits par les établissements mexicains. Ensuite la découverte des gisements de charbon de l'État de Coahuila permit aussi une grosse diminution de dépenses. La Compagnie a acquis d'importantes propriétés minières de fer, près de la station de Golondrinas, sur la ligne du chemin de fer National, couvrant une superficie de près de 1.000 hectares, et d'autres à Monclova. Elle a pu aussi acquérir, presque en pleine

propriété, des gisements de charbon dans les districts de Colombia et de Hidalgo et dans celui de Barroteran, voisins de l'État de Nuevo-Léon, et à proximité des lignes de chemin de fer.

Les ateliers, abris, hangars, bureaux et habitations, ainsi que les voies ferrées, occupent une superficie de 226 hectares. En 1910 on évaluait la production à 45.095 tonnes de fer et 67.944 tonnes d'acier, dont 14.159 tonnes de pièces d'acier pour constructions, 14.996 tonnes de tringles en fer et en acier, et 23.544 tonnes de rails.

Bien d'autres entreprises industrielles sont venues s'établir dans le Nuevo Léon : à Monterrey la fabrique de bière de Cuauhtemoc, la plus importante de la République, avec une production annuelle de 180.000 bouteilles et de 200.000 barils de bière, la fabrique d'eaux gazeuses Topo Chico qui exploite les eaux d'une source située à 6 kilomètres de la ville, de grandes fabriques de fils et tissus de coton, des distilleries, des fabriques de pâtes alimentaires, etc.

L'État n'est pas moins favorisé pour l'agriculture et l'élevage ; la Sierra Madre orientale qui le traverse dans sa partie occidentale envoie vers l'Est de nombreuses ramifications formant de délicieuses vallées. Celles-ci ainsi que les petits plateaux et les plaines du Nord-Est sont arrosées par plus de cent cours d'eau et d'innombrables ruisseaux. Le climat varie suivant les altitudes ; chaud au Nord et à l'Est, il est modéré sur les plateaux du Sud, froid et dur sur les cimes de la Sierra Madre d'une altitude moyenne de 1.676 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'État de Nuevo Léon produit donc toutes les denrées des trois zones, chaude, tempérée et froide, canne à sucre, coton, tabac, fruits de toutes

sortes, principalement les noix et les oranges, l'agacante et la pêche, le raisin, le melon d'eau, les coings, la poire, les dattes, la goyave, les figues, l'ananas, la banane, etc... des légumes, artichaut, chou-fleur, pois, navet, haricots, chou pommé, oignon et tomate en grande quantité, piments verts, etc... et des plantes textiles, l'*ixtle*. L'exploitation des bois donne des rendements intéressants et partout on fait un reboisement systématique proportionné à l'abatage. Le chêne abonde ici et il est particulièrement recherché ; on rencontre aussi le sapin, l'ébène, le noyer, le peuplier blanc, le cèdre, l'yeuse, le hêtre, le gaïac, etc., etc...

Cette flore si exubérante se retrouve dans la partie orientale de l'État voisin de San Luis Potosi, qui doit ce nom à la richesse de son sous-sol en souvenir de la mine fameuse de Hatun Potocchi au Pérou. De même qu'à Monterrey l'industrie a pris à San Luis Potosi un essor considérable ; beaucoup d'hommes entreprenants y sont venus créer d'importants établissements, parmi lesquels la Compagnie Métallurgique Mexicaine qui occupe plus de 1.100 ouvriers et fond annuellement 200.000 tonnes de minerai d'argent.

Les montagnes de Potosi ont produit des richesses fabuleuses, et bien des zones minières, comme celles de Ramos et de Guadalcazar, après avoir été abandonnées, donnent à nouveau de brillants résultats aux compagnies nord-américaines qui les ont reprises et les exploitent avec un outillage perfectionné d'après les méthodes nouvelles. Ce district de San Francisco de Guadalcazar renfermait beaucoup de petites mines ; on y travailla dès 1620, mais un siècle et demi plus tard, il fut complètement abandonné pour Catorce. On y travailla de nouveau quelque peu vers le milieu du XIXe siècle, mais les mines ne furent guère

exploitées que par des *buscones*, chercheurs isolés. On y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, du zinc, du phosphate de plomb et du chlorure d'argent.

La Purisima Concepcion, découverte en 1780 par des bûcherons qui rencontrèrent du minerai dans des racines d'arbres, fut vendue 300 piastres et pendant seize ans, de 1787 à 1803, elle produisit chaque année 2.000.000 piastres.

Elle atteignit même la dernière année la somme de 3.200.000 piastres, puis s'appauvrit. La Luz, qui traverse la Veta Grande, eut en 1878 une *bonanza* avec beaucoup *d'argent bleu* qui donna à son propriétaire, le capitaine Zuñiga, dit le Muletier, 100 millions de piastres. En 1780 le curé Florès payait une mine 700 piastres ; on y trouva deux filons de chlorure doux et, en trois ans, la mine produisit 7 millions de pesos.

Enfin le district le plus fameux de Catorce, découvert en 1772 par *catorce banditos*, produisit jusqu'à 2 milliards et demi de francs. Aujourd'hui encore il y règne une très grande activité et les minerais sont toujours de bon aloi. L'État de San Luis Potosi, grâce à l'afflux de nouveaux capitaux, reprendra bientôt le troisième rang qu'il occupait jadis parmi les États producteurs de minéraux.

C'est en effet ce manque de capitaux qui avait enrayé jusqu'à ces dernières années l'essor de San Luis Potosi, mais il semble que les étrangers y viennent volontiers maintenant, attirés par les ressources naturelles de l'État, l'aménité de ses habitants intelligents et actifs et aussi l'agrément d'une jolie capitale de 60.000 habitants, située à près de 1.900 mètres d'altitude. On pourrait appeler celle-ci la ville des jardins, tant il y en a disséminés un peu partout. Un bon éclairage électrique, des magasins bien achalandés, de beaux édifices modernes comme le

magnifique théâtre de la Paix témoignent de l'activité officielle et privée, tandis que l'ancien Palais municipal avec ses deux étages et ses arcades, l'église de San Francisco bâtie au XVIe siècle, l'église El Carmen et sa façade sculptée avec cette recherche d'ornementation presque fatigante chère aux Espagnols, rappellent la splendeur de l'époque coloniale. Sur un des côtés de la large avenue qui aboutit au sanctuaire de Guadalupe s'élèvent les prisons, une pour femmes, une pour hommes ; cette dernière, un large bâtiment pouvant contenir 450 prisonniers, tout en pierre de taille, dit de San Luis, provenant des carrières de la ville del Maïz proche de la capitale, entouré d'un mur de cette même pierre. A huit kilomètres de la ville la grande digue de San José, de 100 mètres de largeur, épaisse de 35 mètres, forme un vaste réservoir d'eau d'une capacité de 7.500.000 mètres cubes.

Relié à Mexico par la ligne principale du chemin de fer National, San Luis Potosi est également en communication directe avec le port de Tampico par la ligne Aguascalientes, San Luis Potosi et Tampico qui traverse la riche région agricole connue sous le nom de Huasteca Potosina. On descend graduellement vers la côte par une série de terrasses coupées de ravins donnant passage aux nombreuses rivières venant des contreforts de la Sierra et se dirigeant vers le Golfe du Mexique. Le chemin de fer suit la vallée sauvage de San Isidro encadrée de collines boisées, puis, après Cardenas, la riante vallée de Canoas, et pénètre dans la gorge de Tamasopo. A la sortie la vue s'étend sur une plaine magnifique entourée de montagnes, couverte de forêts luxuriantes dans lesquelles des plantations de canne à sucre creusent de larges sillons. La ligne court le long d'une paroi presque verticale, passe à Raccon, pénètre dans une autre gorge,

l'Abra de Caballeros, puis descend doucement vers le Golfe pour aboutir à Tampico.

De San Bartolo un chemin de fer d'intérêt local se détache vers Rio Verde, coquette petite ville malheureusement infestée de malaria, centre d'une région prospère où de nombreuses haciendas s'adonnent à la culture de la canne à sucre et à l'élevage du bétail. Depuis que j'y suis passé, le ministère de Fomento y a installé une station d'agriculture comme il en existe sur divers points de la République; celle-ci rendra de très réels services à tous les petits fermiers disséminés dans les environs en leur indiquant les meilleures méthodes de culture.

CHAPITRE XIV

La région du Pacifique.

Isolement de cette région. — Physionomie particulière. — Commerce avec San Francisco. — Prépondérance des Allemands. — Fertilité. — Manque de voies de communication. — Chutes d'eau. État de Sonora. — Industrie minière. — Guaymas. — Révolte des Indiens Yaquis. — Basse-Californie. — Huîtres perlières. — Mines de cuivre. — Compagnie française du Boleo. — Placers d'or. — Port de Mazatlan — Etat de Sinaloa. — Trois zones distinctes. — Territoire de Tepic — Nombreuses rivières. — Importantes chutes d'eau. — Mauvais chemins. — Manzanillo. — Brise-lames. — Port d'Acapulco. — Rade excellente. — L'ancienne route des galions. — Chemin d'Acapulco à Chilpancingo et à Igula. — Route pour automobiles de Chilpancingo à Iguala. — Chemin de fer Mexico-Cuernavaca-Pacifique.

Pendant de longues années toute la région du Pacifique resta complètement isolée du reste du pays. En effet la seule ligne de chemin de fer existant était la ligne traversant l'État de Sonora, allant de Nogales sur la frontière des États-Unis au port de Guaymas ; pour parvenir de l'autre côté de la Sierra dans les autres États du Mexique et jusqu'à la capitale il fallait franchir la frontière, emprunter la ligne américaine du Southern Pacific Railway

jusqu'à El Paso, point de jonction avec le Central Mexicain. Cette ligne mettait donc la côte du Pacifique en communication avec les États-Unis plutôt qu'avec les marchés et les centres producteurs du Mexique. Cet inconvénient a disparu depuis 1908, époque à laquelle fut terminé le tronçon de Colima à Tuxpan et inaugurée la ligne qui reliait directement le port de Manzanillo à la ville de Guadalajara et à Mexico. L'opposition systématique des ingénieurs nord-américains à relier la côte du Pacifique avec l'intérieur, en exploitant habilement les difficultés réelles mais non pas insurmontables du passage de la Sierra Madre, était enfin mise en échec. Il était naturel que, construisant des chemins de fer au Mexique, ceux-ci préférassent drainer vers les États-Unis les richesses du pays plutôt que de faciliter la création de nouveaux débouchés qui en détourneraient une bonne partie. D'autre part, le chemin de fer Sud-Pacifique partant de Guaymas a déjà atteint le port très actif de Mazatlan et parviendra bientôt à Tepic pour rejoindre son tronçon déjà construit de Magdalena à Orendain, point de jonction avec l'embranchement du Central Mexicain qui va de Ameca à Guadalajara. De cette façon toute cette région nord du Pacifique sera en communication directe avec le haut plateau et la capitale.

Ce long isolement avait forcément donné à toute cette région du Pacifique une physionomie particulière, l'avait obligée à contracter des habitudes spéciales. Naturellement la plus grande partie de son commerce se fait avec les États-Unis, principalement par San Francisco, le point de départ et le point terminus des lignes de navigation nord-américaines qui font escale dans les différents ports du Mexique : la Pacific Coast Steamship C° avec un service mensuel entre San Francisco, La Paz, Guaymas,

Altata et Mazatlan, emportant sur le marché de San Francisco les envois des mines d'or et d'argent, et la Pacific Mail Steamship C° avec un départ mensuel de San Francisco, desservant Mazatlan, Manzanillo, Acapulco, Salina Cruz et les ports de l'Amérique Centrale. La Compagnie allemande Kosmos allant de Hambourg à San Francisco touche également aux ports mexicains.

D'autre part, il vient assez souvent des voiliers allemands apportant d'Europe les articles d'importation. Ces bateaux descendent le long de l'Afrique où ils rencontrent des courants favorables ; en face de Dakar ils tournent dans la direction de Rio de Janeiro, doublent la Terre de Feu, suivent certains courants le long du Chili et du Pérou et arrivent à Mazatlan après un trajet de 90 jours.

Les Allemands d'ailleurs ont su prendre une place prépondérante dans toute cette région du Pacifique. On les rencontre partout, dans tous les ports ; maisons d'importation ou de commission, agences pour les compagnies de navigation, *boticas*, pharmacies où se vendent à côté des médicaments, des objets de toilette et de parfumerie, jusqu'à des jouets et des cylindres pour graphophones. Ils occupent incontestablement la première place comme activité et influence. Leurs magasins sont bien approvisionnés, d'articles adaptés aux nécessités du pays ; tout ce qui est nouveau en fait d'armes, d'outils, d'objets d'utilité est importé par eux, et de cette façon ils ont su se rendre indispensables aux agriculteurs et aux mineurs.

Le commerce d'épicerie et de détail, jadis entre les mains des Espagnols, est passé maintenant entre celles des Chinois qui ont supplanté les premiers à force d'économie. Tous les ports du Pacifique sont abondamment pourvus de ces Célestes qui, se contentant d'un bénéfice

modique, vivant de peu, dirigent avec succès des hôtels ou se font une spécialité dans le commerce des étoffes et des menus objets d'utilité.

Sur la côte la température est assez élevée, bien qu'elle n'excède presque jamais 38 degrés centigrades, et l'air y est beaucoup moins saturé d'humidité que sur la côte du Golfe du Mexique. Toutefois les effets de la malaria se font sentir sur plusieurs points. La saison des pluies dure de juin à octobre; les averses ont lieu généralement l'après-midi ou durant la nuit, et, fait assez remarquable, en Basse-Californie et à Guaymas elles se produisent sans que le ciel se couvre de nuages ou perde un instant sa sérénité. Dès que l'on monte sur les premières pentes des contre forts de la Sierra qui sont de ce côté plus rapprochés de la mer, la température devient très agréable.

Toute cette région est excessivement fertile, les rivières y sont abondantes, les terrains propices à l'agriculture dans la zone chaude et la terre tempérée se comptent par milliers d'hectares. On y cultive la canne à sucre, le coton, le tabac, le café, tous les fruits tropicaux et européens; on fait jusqu'à trois récoltes par an de maïs, et dans les vallons ou sur les versants en pente douce des montagnes se trouvent d'excellents pâturages pour l'élevage des bestiaux, bœufs, chevaux et mules. Dans la partie montagneuse dorment de beaux gîtes miniers. Bien des parties éloignées des routes restent isolées du monde extérieur et faute de voies de communication on ne cultive que les produits de première nécessité destinés à être consommés sur place. Ce manque de voies de communication est particulièrement sensible pour l'exploitation des bois de toutes espèces qui se rencontrent sur ce versant du Pacifique. Les sapins ou pins, qui poussent à 2.000 mètres d'altitude, sont trop éloignés des villes où ils pourraient

être employés, et tous les bois de construction dont on a besoin sur la côte viennent de Californie. Il en est de même pour les bois précieux, ébène et acajou, dont on se sert dans les mines pour soutenir les galeries. Quant au bétail, les propriétaires en général ne se donnent pas la peine d'engraisser leurs animaux et les vendent, en les débitant dans les villes ou bourgades les plus rapprochées, pour 30 ou 40 piastres. Ils conservent la peau qu'ils cèdent à des tanneries pour une douzaine de piastres. Celles-ci préparent les peaux avec une écorce appelée *cascalote*, très abondante en tannin, et les revendent ensuite un très bon prix à San Francisco.

Grâce au chemin de fer ces régions sortent peu à peu de leur léthargie ; les capitaux anglais et nord-américains, jusqu'ici retenus par le manque de voies de communication commencent à affluer dans les contrées peu habitées, encore inconnues de Sonora, Silanoa et Tepic qui certainement réservent de grandes surprises. La possibilité d'obtenir la force électrique les attirera encore davantage. En effet, les chutes d'eau dans les montagnes sont nombreuses et importantes. Très peu d'entre elles ont été utilisées jusqu'ici par les centres miniers et industriels ; au sud de Mazatlan pourtant, la mine de Panuco, certaines usines de Tepic, des mines situées aux environs de Manzanillo et d'Acapulco ont su profiter de ces chutes sans avoir à transporter la force électrique très loin.

L'État de Sonora est particulièrement riche en minerais, or, argent, plomb, cuivre, charbon, antimoine, fer, cinabre et graphite. A l'époque coloniale il régna une grande activité dans cette région, activité dont témoignent les centaines de vieux *arrastres* abandonnés sur le bord des rivières et dans les vallées.

Les Pères Jésuites venus pour sauver les âmes des

Indiens trouvèrent les montagnes pleines d'or et d'argent ; de leurs néophytes ils firent des mineurs. Par un privilège spécial obtenu en considération du but pieux qu'ils poursuivaient, tout l'argent extrait par eux fut exempté de payer le tribut ordinaire à la Cour d'Espagne et envoyé à Rome pour travailler à la plus grande gloire de la Société de Jésus.

Jusqu'à l'Indépendance, Espagnols et indigènes s'adonnèrent au travail des mines; on retrouve, disséminés sur tout le territoire, des établissements d'exploitation ainsi que de nombreuses églises en ruines, preuves d'une large population. Mais en 1825, profitant du départ des troupes, les Apaches se soulevèrent en masse et pendant trois quarts de siècle cette paisible contrée fut le théâtre de vols, de rapts et d'assassinats. Depuis une douzaine d'années l'industrie minière a repris son activité d'autrefois. La grande zone de cuivre qui commence dans l'Arizona se prolonge dans la Sonora à travers Cananea, Nacozari, Cieneguita jusqu'au district d'Alamos. Parallèlement à cette zone court une zone aurifère à travers les districts de Magdalena, Ures, Hermosillo et Guaymas. Il existe aussi de nombreux placers et certains sont l'objet d'importants travaux d'exploitation entrepris par des compagnies de Chicago et de Boston. Tandis que beaucoup de mineurs errants, des *gambuzinos*, recherchent d'anciennes mines abandonnées par les Espagnols, y travaillent quelques jours pour amasser un modeste pécule, des compagnies anglaises et nord-américaines exploitent avec les procédés modernes des mines récemment découvertes. Minas Prietas, par exemple, reprise d'abord par des Anglais, appartient maintenant à un syndicat nord-américain, The Creston Colorado Mines. Dans le district d'Arizpe, à côté de The Consolidated Goldfields of Mexico L^{d}, entreprise

anglaise, de puissants syndicats nord-américains ont acquis d'importantes propriétés et y ont fait des travaux considérables. Phelps, Dodge et C° n'ont pas dépensé moins de 6 millions de piastres dans la mine Moctezuma. Les entreprises les plus importantes sont celles de la Bufa et de Trinidad; dans la première le filon principal varie de 1 à 3 mètres de largeur, et le minerai donne un rendement de 75 onces d'argent et 4 pour 100 de cuivre par tonne.

Les gisements cuprifères sont nombreux et d'une très grande richesse, principalement les mines de Macozari, de Moctezuma et surtout celles de la Cananea Consolidated Copper Company, dans le nord de Sonora, entreprise formidable comme aiment à en créer les capitalistes nord-américains. Un chemin de fer était construit spécialement. Au milieu du désert s'élevaient d'immenses constructions autour desquelles venait se former une ville de près de vingt mille habitants. En 1904-1905 la production atteignait le chiffre de 28.650 tonnes de cuivre raffiné. Mais les frais étaient énormes, et, après la crise de 1907, les travaux furent suspendus; ils ont été repris sur une base nouvelle moins grandiose.

Bien que l'État de Sonora, traversé par la Sierra Madre, soit très montagneux sur presque toute l'étendue de son territoire, les belles vallées du Rio Yaqui et du Rio Maya, très riches en alluvions, se prêtent à la culture de toutes sortes de fruits, principalement d'oranges, de bananes et d'ananas. On cultive aussi le coton et la canne à sucre, mais le manque de moyens d'irrigation est un gros obstacle pour l'agriculture. Quant à l'élevage du bétail, il se fait sur une grande échelle dans les pâturages des pentes tempérées des montagnes.

La capitale de l'État est Hermosillo, sur la ligne de

chemin de fer, au centre d'une région fameuse pour ses oranges et ses figues, servant d'entrepôt général aux marchandises apportées au port de Guaymas à l'embouchure du Rio Yaqui. Celui-ci offre une excellente rade abritée par de nombreux îlots, au milieu d'un cadre très pittoresque de montagnes tantôt arides tantôt verdoyantes, se réfléchissant dans les eaux tranquilles du Golfe de Californie. La petite ville est toujours très animée ; les habitants sont gais et francs, très hospitaliers pour les étrangers. Comme à Mazatlan ils ont un penchant très vif pour les bals et les fêtes de toutes sortes.

A maintes reprises ils eurent à souffrir des incursions des sauvages Yaquis, toujours en révolte contre le gouvernement mexicain, et qui de temps à autre descendaient des montagnes Bacatete, saccageant tout sur leur passage, commettant mille atrocités, particulièrement odieuses envers les femmes. Les mineurs disaient couramment qu'une prospection chez les Yaquis équivalait à la mort. Longtemps les troupes fédérales furent tenues en échec par ces terribles Indiens, descendants d'une race vaillante et robuste. Il fallut pour en venir à bout entreprendre en 1902 une campagne en règle qui fut excessivement difficile et meurtrière ; ensuite, pour éviter toute nouvelle rébellion, un grand nombre de Yaquis furent déportés au Yucatan avec leurs familles. Certain journaliste new-yorkais, dans des articles qu'il voulait rendre sensationnels, a présenté cette répression comme un crime odieux perpétré par le gouvernement du Mexique, comme un véritable acte de « barbarie » ; elle fut sévère, c'est vrai, mais la tranquillité du pays la réclamait impérieusement, et il faut féliciter l'homme d'État qui sut agir sans se laisser guider par cette sensiblerie stupide qui consiste à s'apitoyer sur de dangereux bandits ou de misérables assassins.

En face de l'État de Sonora, séparée par le golfe de Californie, s'étend l'étroite et longue péninsule de la Basse-Californie, découverte en 1536 par Hernan Cortez. Une chaîne de montagnes la parcourt dans toute sa longueur, continuant la Sierra Nevada de la Californie américaine. Au Nord s'élève un massif de granit, le Calamahue (3.086 mètres) ou Santa Catalina, prolongé par une chaîne de roches tertiaires interrompue vers le milieu de la péninsule par un groupe de volcans, Las Tres Virgenes. A l'Ouest, une chaîne indépendante, la Sierra Santa Clara, forme une saillie dont la pointe forme un des côtés de la baie Sebastian Viscaina et qui se prolonge au nord par des îles rocheuses. Dans la seconde moitié de la péninsule, la chaîne principale se compose de roches tertiaires, se redressant au centre, au pic de la Giganta (1.388 m.). Enfin, dans la partie extrême s'élève une chaîne granitique dont le point culminant, Santa Genoveva, atteint 1.890 mètres. Abrupte du côté du golfe, la Cordillère s'abaisse en pentes douces vers l'Océan Pacifique.

L'agriculture est très peu développée à cause de la rareté des pluies et du manque d'irrigation. On y cultive cependant des céréales, la canne à sucre, la vigne et aussi le coton dont les Jésuites enseignèrent la culture aux indigènes quand ils vinrent, en 1690, établir des missions dans la Basse-Californie. Sur la côte occidentale on récolte l'*orchilla* ou mousse d'Espagne, qui pousse à profusion sur les arbres ; on la presse et on l'envoie en Europe où elle est employée en teinturerie. Près des îles Tiburon, Angel de la Guarda et San Lorenzo, on rencontre de nombreux phoques, tandis que les poissons et les coquillages abondent dans tout le golfe : maquereaux, huîtres, moules, langoustes, homards, écrevisses, *camarons*, grosses crevettes qu'on laisse sécher et qu'on expédie

en ballots au Japon où l'on s'en montre très friand. On trouve aussi le long de la côte du Golfe, depuis Mulejé jusqu'au cap Porfia, des huîtres perlières dont la pêche fut organisée dès le XVIe siècle. Plusieurs concessions ont été accordées à des Mexicains, mais presque toutes ont été vendues à des sociétés anglaises ou nord-américaines.

La saison a lieu de juin à novembre et on estime la production annuelle à plus de trois millions de francs. On trouve beaucoup de perles grises et vertes d'un bel orient et d'une forme régulière. Les perles du Golfe sont en général plus jolies que celles qu'on trouve au sud de Mazatlan et qui sont connues en Europe sous le nom de perles de Panama.

Le territoire de la Basse-Californie s'étend sur une longueur de 1.500 kilomètres et couvre une superficie de 151.109 kilomètres carrés. A cause de la longueur de la péninsule et des grandes difficultés de passage d'un côté à l'autre, le territoire a été divisé en deux districts, l'un au Nord, ayant pour chef-lieu la petite ville d'Ensenada, située au bord de la mer, construite à l'américaine avec des maisons en bois, et l'autre au Sud, avec La Paz comme chef-lieu, dans la baie de La Paz, profonde de 35 kilomètres.

La ville la plus importante est le port de Santa Rosalia, sur la côte du Golfe, qui sert de débouché aux grandes mines de cuivre de la Compagnie française du Boleo. Avant 1884 il n'y avait rien, maintenant on compte près de 7.000 habitants. La Compagnie y a construit avec des scories deux grandes digues et un wharf où peuvent accoster de petits vapeurs. Des voiliers apportent du coke de Westphalie ou du pays de Galles, du bois des États-Unis pour la consolidation des galeries, et les Chargeurs Réunis viennent tous les deux mois charger les mattes

pour les conduire en Angleterre où elles subissent un traitement électrolytique complet. Ces mattes, qui entrent pour les deux tiers dans la production totale, contiennent environ 50 pour 100 de cuivre, l'autre tiers est à l'état de cuivre noir, contenant 95 à 98 pour 100 de cuivre. La production annuelle de cuivre pur atteint 12.000 tonnes. Le Mexique, qui depuis 1904 a pris la seconde place comme pays producteur de cuivre, a exporté durant les dix premiers mois de l'année fiscale 1910-1911 pour 21.533.219 piastres de cuivre.

C'est à Santa Rosalia, dans un site d'une aridité extrême, que sont installés les bureaux de la Compagnie, la fonderie et la station de force électrique. Les maisons d'habitation pour le personnel français et l'hôpital sont situés sur un plateau, tandis que le village mexicain, avec son église et son école, est construit dans la vallée. Près de 20 millions de francs ont été dépensés par la Compagnie pour amener son matériel, ouvrir ses mines, les relier par trois lignes de chemin de fer, dont la plus courte est de 15 kilomètres.

Les minerais sont triés à la main, car, pauvres en oxydes et formés de « mouches impalpables de sulfure de cuivre noir dans une gangue argileuse », il serait impossible de les enrichir par lavage. On isole les menus (56 pour 100 du total) et on les agglomère sous forme de boulets ; on ajoute ensuite un peu de calcaire et on se sert de coke comme fondant. La fusion des minerais se fait dans sept fours, *waterjackets*, à 9 tuyères pouvant traiter chacun 145 tonnes par jour.

Il existe aussi dans la péninsule de nombreux placers d'or exploités depuis quelques années par des compagnies nord-américaines avec des machines perfectionnées. Dans le district d'Alamo, à 100 kilomètres au sud-est

d'Ensenada, on a trouvé des poches d'or presque pur incrusté dans le quartz aurifère d'une valeur minimum de 20.000 piastres ; les veines en général varient de 50 centimètres à 2 mètres. Dans la mine Viznaga le minerai donne, au-dessous de 70 mètres de profondeur, 40 piastres d'or par tonne. D'autres placers très riches sont situés au nord-est de la montagne de San Pedro Martir ; découverts en 1881 par de pauvres mineurs qui les exploitèrent pendant cinq ans et les abandonnèrent à cause du manque d'eau, ils ont été repris en 1904 par un Nord-Américain qui y a installé une coûteuse canalisation d'eau.

Le port le plus important de la côte du Pacifique est Mazatlan, ville de 20.000 habitants, très active, cosmopolite et industrielle. On projette d'améliorer la rade en la draguant et en construisant des brise-lames et des quais ; on espère aussi voir se terminer bientôt la ligne qui doit la relier à Durango. Pour le moment la nouvelle ligne du Sud Pacifique a déjà beaucoup augmenté le trafic de Mazatlan en drainant vers ce port tous les produits du riche État de Sinaloa, peu développé encore par suite du manque de voies de communication. Cet État en effet est un des mieux arrosés du Mexique : dix grandes rivières descendant des hautes montagnes de la Sierra Madre le traversent, et chacune avec son réseau d'affluents forme un système naturel de drainage. Leur volume d'eau est considérable pendant la saison des pluies et il serait facile de recueillir et de conserver au moyen de digues la quantité d'eau nécessaire à l'irrigation de tout l'État pendant la saison sèche, d'autant plus que la nature a formé sur les versants des montagnes des endroits admirablement disposés pour des réservoirs et mis à portée de la main tous les matériaux nécessaires, bois, pierres et ciment, dont il existe une roche naturelle dans cette région.

Dans toute son étendue l'État de Sinaloa est divisé en trois zones nettement distinctes : la zone côtière, abondamment arrosée, possédant des terres fertiles, favorables à toutes les cultures tropicales et semi-tropicales, particulièrement à celles de la canne à sucre et du coton; la zone des versants, couverte de forêts abondantes en bois précieux et en bois de construction, coupées de larges savanes offrant d'excellents pâturages pour le bétail ; et la zone des terres élevées atteignant de 1.300 à 1.600 mètres d'altitude, où l'on trouve des forêts de pins et de chênes, des pâturages au milieu desquels sourdent des sources, et aussi de riches dépôts d'or et d'argent.

Les travaux de la ligne de chemin de fer qui doit relier Mazatlan avec Tepic, chef-lieu du territoire de Tepic, sont poussés avec beaucoup d'activité. Ce territoire faisait jadis partie de l'État de Jalisco ; il en fut séparé en 1884 pour le défendre plus facilement et éviter le retour d'un soulèvement d'Indiens semblable à celui que suscita le fameux chef Manuel Losada, que les troupes fédérales ne réussirent à prendre qu'après dix-neuf ans de guerre, en 1873. De nombreux cours d'eau qui ne tarissent jamais, navigables sur une courte distance, traversent le territoire et lui donnent une grande fertilité, entre autres le grand rio Lerma qui le parcourt en ligne droite sur une longueur de 180 kilomètres pour se jeter tout près du port de San Blas relié à la ville de Tepic par une bonne route carrossable. Malheureusement il n'existe aucune voie ferrée et les chemins sont en général en fort mauvais état, beaucoup ne sont que des sentiers. Naturellement ce manque complet de voies de communication oblige les cultivateurs à ne semer que la quantité nécessaire à la consommation locale, pour les produits comme le maïs, les haricots, etc., dont les prix ne sont pas assez élevés

pour supporter des frais considérables de transport. Par contre il y a d'importantes haciendas de canne à sucre, de café, de tabac et aussi de coton ; ces dernières alimentent les importantes filatures situées près de Tepic, « Fabrica de Jauja ». Une compagnie allemande a acquis de vastes territoires au sud de San Blas pour y cultiver le café et le tabac, et une compagnie nord-américaine a créé, également près de cette ville, une importante plantation de bananes.

Les chutes d'eau, très nombreuses dans ce territoire, en permettant la création de puissantes installations électriques, vont donner une impulsion nouvelle à l'industrie minière de cette région qui commence à attirer l'attention des capitaux nord-américains. Des moulins de broyage et des cuves de cyanuration ont été installés à Buenavista et à Castellana. Beaucoup d'anciennes mines noyées et abandonnées pourront être reprises avec profit quand des pompes électriques permettront d'en extraire l'eau. Dans la plupart il y a de l'or et de l'argent en veines irrégulières.

Au sud de San Blas, la Sierra pousse ses contreforts jusqu'à l'Océan; la côte est bordée de falaises coupées de distance en distance par des plages de sable fin s'étendant devant des vallées ombreuses. Caché derrière des collines verdoyantes descendant jusqu'à la mer, au fond d'une baie immense, Manzanillo offre un excellent mouillage. D'importants travaux ont été exécutés pour mettre ce port à la hauteur de sa tâche comme tête de la grande ligne de chemin de fer reliant l'Océan Pacifique avec la capitale. Un immense brise-lames mesurant plus de 400 mètres de longueur a été construit avec de larges blocs, d'environ 50 à 60 tonnes, de granit bleu provenant des carrières toutes proches de Colomo. Une jetée et des

wharfs bien aménagés permettront aux grands navires d'embarquer directement du charbon, dont il y aura toujours un stock d'au moins 20.000 tonnes.

Entre Manzanillo et Cayutlan s'étend une bande de terrain propice à la culture des cocotiers ; ceux-ci produisent là, au bout de sept ans, de 12 à 20 douzaines de fruits. Puis la côte se continue, entrecoupée de plages sablonneuses bien protégées offrant d'excellents ports comme Petacalco, Sihuatanejo et surtout Acapulco, le meilleur port de tout le Mexique, découvert par Fernand Cortez en 1531 et d'où partit, en 1540, Hernando de Alarcon pour son voyage au cours duquel il découvrit la Californie.

C'est, en effet, « un des bassins les plus admirables que le navigateur puisse trouver dans le monde entier ». On le classe parmi les meilleures rades de l'Univers, avec celles de Sydney, de Rio de Janeiro et de la Havane. Creusé dans des roches granitiques, le port d'Acapulco forme un immense bassin d'une longueur de plus de 6 kilomètres et d'une largeur de plus de 3 kilomètres. Les côtes en sont escarpées, et à une faible distance de la terre, on trouve presque partout 10 à 12 mètres de fond. Il est ouvert vers le Sud-Ouest, et une petite île, la Isla de la Roqueta, en divise l'entrée en deux passes. La plus large, Boca Grande, mesure environ un mille et demi, et, en face, sur la côte, s'élève, sur un rocher, un fort, le « castillo », construit aux premiers temps de l'époque coloniale. Les vents s'y font sentir avec une certaine violence ; aussi le port proprement dit est-il situé dans le fond de la baie, où les bateaux, parfaitement abrités de tous les côtés, trouvent tout près de terre un mouillage excellent.

Ce port remarquable n'a malheureusement pas le développement qu'il mérite, à cause de son isolement sur cette côte du Pacifique. Tous les navires qui le choisiraient pour

la profondeur et la sécurité de son bassin s'en éloignent parce qu'ils ne trouvent pas actuellement des débouchés immédiats pour les marchandises qu'ils y apporteraient ni de fret pour leur retour. Il n'y a, en effet, aucune route qui permette d'amener à l'intérieur du Mexique les denrées venues d'Orient ou des États-Unis. Le seul chemin qui existe est un sentier pierreux, coupé de montées et de descentes, peu fréquenté maintenant.

Aux derniers siècles, il fut, au contraire, la grande voie commerciale du Mexique. C'est par cette route, l'ancienne « route des galions », qu'étaient envoyées, par de longues files de mulets, « requas », à Mexico et de là à Vera-Cruz, toutes les marchandises venant des Philippines, apportées par la *Nao*, la nef de Chine, et que s'échangeaient constamment les produits d'Europe et d'Asie. En février 1731, le convoi des Philippines débarquait à Acapulco 17.000 petites caisses de soieries et d'objets divers de fabrication chinoise et japonaise, 2.767 colis de marchandises diverses, 554 colis de cannelle, 147 pains de cire, 51 ballots de porcelaine, 14 caisses de bagages et d'effets appartenant à des religieux, 290 barils de poivre et 94 colis divers.

Il se faisait également un faible commerce avec Guatemala, Guayaquil et Lima. Mais le courant et les vents qui soufflent sur les côtes du Pérou gênaient singulièrement la marche des voiliers et entravaient le développement de transactions plus actives entre ces pays. Le commerce se restreignait donc au galion des Philippines. Celui-ci partait de Manille une fois par an, à la mi-juillet ou au commencement d'août, et mettait environ cinq à six mois pour faire la traversée. Il apportait des épices et des aromates, des mousselines, des soies écrues, des ouvrages d'orfèvrerie fabriqués à Canton et à Manille. Au retour,

en février ou mars, il prenait les barres d'argent et les piastres que l'on faisait descendre de l'intérieur vers la côte et dont la valeur s'élevait en moyenne à 1 million de piastres.

La prophétie que faisait au début du XIX[e] siècle le baron A. de Humboldt ne s'est pas réalisée : « Des milliers de mulets seront remplacés par des chariots qui porteront les marchandises d'un océan à l'autre ; ils rapprocheront, pour ainsi dire, le commerce asiatique d'Acapulco du commerce européen de la Vera-Cruz ». La voie ferrée n'aboutit qu'au Rio de Balsas, arrêtée par cette succession de montagnes qui s'élèvent le long des côtes du Pacifique, avec des vallées longitudinales, régulièrement disposées et plus profondes à mesure qu'elles se rapprochent de l'Océan. Seuls, les mulets continuent à fréquenter ce sentier étroit, creusé au flanc des montagnes, encombré de pierres, avec des montées vertigineuses et des descentes à pic se renouvelant sans cesse. Ce n'est qu'avant d'arriver à Chilpancingo, la coquette petite capitale de l'État de Guerrero, dernièrement détruite par un tremblement de terre, que, par les soins du gouverneur Guillen, ce chemin est devenu, pendant quelques kilomètres, une belle route carrossable. Quand je fis ce trajet, il nous fallut trois jours à dos de mulet pour aller d'Acapulco à Chilpancingo (les *arrieros*, moins pressés, en mettent quatre et cinq) et deux de Chilpancingo à Iguala, la première ville de quelque importance de l'autre côté du Rio de Balsas sur la ligne de Cuernavaca. Pour éviter la chaleur torride de la journée, nous partions au milieu de la nuit et marchions jusqu'à 9 ou 10 heures. Nous nous arrêtions alors près d'un arroyo, pour laisser gens et bêtes boire et se reposer ; puis, l'après-midi, vers 3 heures, nous continuions la marche jusqu'à un hameau, pour y passer une

partie de la nuit. Les habitations sont rares dans ces sierras désolées ; quelques assassinats survenus à la suite d'imprudences ont donné à cette route un renom d'insécurité qu'elle ne mérite nullement.

Une difficulté très grande est le passage du Papagallo et du Rio de Mescala, torrents insignifiants dans les temps de sécheresse, qui grossissent jusqu'à mesurer 300 mètres de largeur dans la saison des pluies. Le gué à cette époque n'est plus possible, et, pour traverser ces rivières, il faut mettre les marchandises dans un *cayuco* et laisser les animaux passer à la nage, en luttant de toute leur énergie contre le courant.

La route carrossable commencée près de Chilpancingo a été continuée jusqu'à Iguala et actuellement les 116 kilomètres qui séparent cette ville de la capitale du Guerrero peuvent être parcourus avec une automobile en moins de cinq heures.

Le Gouvernement mexicain, soucieux de profiter de toutes les ressources de son sol, cherche à prolonger jusqu'à Acapulco la ligne Mexico-Cuernavaca, qui atteint déjà le Rio de Balsas. Une compagnie a soumis au Gouvernement un projet et demandé une concession. Mais, au lieu de suivre cette ancienne route des galions à travers la Sierra, l'on se propose de faire un détour et de prendre la vallée du Rio de Balsas, pour aboutir à Sihuatanejo. De ce point, la ligne serait prolongée le long de la côte jusqu'à Acapulco, et, de la station actuelle de Rio de Balsas, partirait un embranchement à voie étroite jusqu'à Chilpancingo.

Malgré la difficulté et l'importance des travaux, la construction de cette ligne est trop nécessaire pour qu'elle ne se fasse pas. Alors toute cette région, aujourd'hui déserte, presque entièrement inexplorée, deviendra

rapidement prospère, lorsque des moyens de transport permettront d'en exploiter les richesses minières, que l'on dit considérables, et d'assurer au beau port d'Acapulco tout le trafic dont le rend digne l'excellence de son bassin.

CHAPITRE XV

Oaxaca et l'Isthme de Tehuantepec.

Le chemin de fer du Sud. — Oaxaca. — Aspect particulier de la ville. Industrie de la cochenille. — Zone fertile du Pacifique. — Mines d'or et d'argent. — Santa Maria del Tule. — Ruines de Mitla. — Route d'Oaxaca à Tehuantepec. — Villages de la Sierra. — Pratiques superstitieuses. — Tehuantepec. — Costume des femmes de Tehuantepec. — Indiens Wabis. — Le chemin de fer de l'Isthme de Tehuantepec; historique, avantages, trafic.

Le chemin de fer du Sud relie Puebla avec Oaxaca, la jolie capitale de l' « État des Patriotes », de l'État de Benito Juarez et du général Porfirio Diaz. Cette ligne, construite en 1889 par une compagnie anglaise, a largement contribué au développement de cette riche contrée du sud, en mettant en contact avec la capitale toute cette région excessivement fertile, mais un peu isolée jusqu'alors. La distance entre Puebla et Oaxaca est de 340 kilomètres. La voie ferrée descend en pente douce vers Tehuacan, la ville d'eaux la plus fréquentée du Mexique, ce qui n'implique pas qu'elle soit un lieu absolu de délices ; elle s'engage ensuite dans la gorge de los Cues, vallée triste et solitaire où plane un éternel silence, atteint

Quiotepec, le point le plus bas de la ligne, à 589 mètres d'altitude, puis remonte par des courbes vertigineuses jusqu'à las Sedas, à 2.100 mètres, et redescend vers la ville d'Oaxaca, à 1.689 mètres, admirablement située à la jonction de trois grandes vallées, celle d'Etla au Nord-Ouest, celle de Flacololula à l'Est et celle d'Oaxaca au Sud.

Oaxaca est l'ancienne cité zapotèque de Huaxyacac, « sur le promontoire des Acacias », éloignée de quelques lieues seulement de Zaachilla, capitale des rois Zapotèques. Les Aztèques y avaient fondé une colonie militaire vers 1494, pour assurer le libre passage du chemin qui menait du plateau de l'Anahuac aux provinces de la côte, en particulier à la région de Soconusco, où se cultivait le cacao. Les Espagnols l'occupèrent en 1521, et par un décret daté de l'année 1529 le roi Charles V d'Espagne conférait à Hernan Cortez le titre de marquis del Valle de Oaxaca. Durant toute la période coloniale la ville et l'État d'Oaxaca eurent une existence paisible, développant leurs grandes ressources agricoles, s'intéressant seulement à la construction d'églises et à l'établissement de différentes institutions charitables. Mais plus tard elle eut à subir de terribles assauts pendant les guerres de l'Indépendance et durant l'intervention française. C'est là que le général Porfirio Diaz recruta les soldats avec lesquels il marcha contre les troupes lerdistes, défit celles-ci, entra à Mexico le 23 décembre 1876 et s'empara du pouvoir exécutif pour se voir, le 5 mai 1877, officiellement élu président constitutionnel de la République.

L'État d'Oaxaca est particulièrement favorisé; à côté de ses richesses minières, ses ressources agricoles n'ont pour ainsi dire pas de limites. Les montagnes de Zempoultepec forment comme le nœud des deux grandes chaînes qui traversent le Mexique, dont les nombreuses

ramifications s'étendent jusque dans les États voisins de Vera-Cruz, de Guerrero et de Puebla. Au delà des montagnes d'Oaxaca les hauteurs s'abaissent par degrés du Nord au Sud, vers la dépression de l'isthme de Tehuantepec. Vingt rivières importantes arrosent tout le territoire d'Oaxaca, les unes se jetant dans le Golfe du Mexique, les autres dans l'Océan Pacifique. D'épaisses forêts couvrent les flancs des montagnes, tandis que dans les vallées abondent les arbustes aromatiques et les fleurs aux couleurs éclatantes. Tous les produits de la zone tempérée et de la zone torride y abondent. Cette richesse se manifeste à Oaxaca par l'air heureux de tous, le confort des maisons particulières et le luxe déployé dans les églises.

La cathédrale, commencée en 1553, ne fut terminée que cent vingt ans plus tard et coûta plus de deux millions de piastres prélevées sur les revenus des mines des environs; dans l'église Santo Domingo, la décoration est d'une magnificence presque fantastique, on est ébloui par l'éclat des feuilles d'or qui recouvrent les statues des saints et jusqu'aux murailles.

Oaxaca a cet air particulier d'une ville qui s'est développée elle-même grâce aux ressources agricoles de la contrée avoisinante sans se préoccuper des choses qui lui étaient étrangères. Séparée de l'Océan au Sud par une imposante chaîne de montagnes, elle était isolée des grandes cités du centre par une série de gorges profondes et de cimes élevées. La région au milieu de laquelle elle se trouvait était un petit monde, et la population qui l'habitait se suffisait à elle-même. Ses besoins étaient satisfaits par les produits qu'elle obtenait sur place. La muraille formée par les montagnes environnantes ne la comprimait pas; les immenses champs de

maïs lui donnaient une nourriture abondante, ses troupeaux lui fournissaient le cuir de ses sandales et la laine de ses vêtements. Dans des conditions aussi favorables, jouissant d'un climat sain et tempéré, la petite ville progressa lentement dans une atmosphère de tranquille bonheur. Les habitants, d'un caractère franc et affable, surent toujours aux heures de danger défendre héroïquement leur cité menacée. Les Indiens, appartenant pour la plupart à la forte race mixteco-zapotèque, méfiants et timides, sont en général intelligents et laborieux ; à part certaines tribus réfractaires à l'enseignement de l'espagnol, ils s'instruisent volontiers.

Les rues sont droites et bien pavées. Certaines ont encore au milieu un ruisseau où coule une eau limpide ; aux carrefours des petits ponts sont construits pour permettre aux voitures, aux lourds chariots traînés par des bœufs, de traverser. De temps à autre passe une femme à califourchon sur un âne, entre deux paniers, le *rebozo* arrangé en turban sur la tête. Le dimanche matin, sur la plaza ou sous les arcades, les jeunes gens se promènent sans veston, en simple chemise, une chemise immaculée, avec des foulards et des ceintures en soie aux couleurs éclatantes, avec de somptueux chapeaux en feutre gris, brun ou noir, brodés d'or ou d'argent. De jeunes haciendados des environs viennent parader, faire piaffer leurs chevaux, se montrer sur leurs riches selles ornées de plaques d'argent et d'incrustations, avec le pittoresque vêtement de *charro*, veste courte, gilet et pantalon collant, en cuir ou en drap noir, rehaussés de boutons et de chaînettes en acier ou en argent, éperons à molette énorme.

Le marché est très animé, très pittoresque ; on y vend de tout, pêle-mêle, des fruits, des fleurs, des roses à pro-

fusion, de la viande coupée par lanières et séchée au soleil, le *tasajo*, des grains, des soies, des *jorongos*, sortes de *zarapes* de laine grossière, aux couleurs criardes, aux dessins bizarres exécutés d'après des modèles anciens, et des chapeaux. Ces chapeaux, c'est le grand luxe des Mexicains; certains avec des broderies en or valent jusqu'à 100 piastres.

Jadis Oaxaca était le centre de l'industrie de la cochenille; sous les rois zapotèques la vallée d'Oaxaca devait, entre autres tributs, envoyer aux magasins royaux de Tenochtitlan 20 sachets de cochenille, *nocheztli*, « sang de figuier des Indes ». De 1766 à 1776, elle en vendait pour 27.122.510 piastres, et de 1816 à 1826, pour 11.611.268 piastres. Cette industrie est maintenant éteinte depuis la fabrication chimique de couleurs artificielles.

L'État d'Oaxaca n'a pas atteint toute la prospérité qu'il est en droit d'attendre de ses grandes ressources agricoles; les voies de communication sont peu nombreuses, et à part de rares exceptions, les cultivateurs ne connaissent pas encore les procédés modernes de culture ou ne se soucient pas de les employer.

Dans ce sens, la station agricole que le gouvernement a établie à Oaxaca ne peut être qu'excessivement utile. Le maïs naturellement est le principal produit de la zone froide avec le froment et l'avoine. L'anis est cultivé dans le district de Huajuapam et dans quelques districts de la Sierra les Indiens cultivent le maguey et le coco pour en faire des cordages, des nattes et des paillassons. Sur les montagnes de la Mixteca on élève des bœufs, des chevaux et des mules, des chèvres. Les vallées profondes, bien protégées, s'adaptent merveilleusement aux cultures tropicales, celle de Villa Alta pour le café, celle de la Pradera pour la canne à sucre, et surtout la Cañada dans le dis-

trict de Cuicatlan, abondamment arrosée, où poussent la canne à sucre, le coton et le café.

Nulle voie ferrée malheureusement ne relie Oaxaca avec la zone si fertile qui s'étend le long de l'Océan Pacifique, couvrant une superficie de 800.000 hectares de terrains riches en humus, restés en grande partie improductifs par manque de main-d'œuvre et de capitaux.

Le coton y pousse sans autre soin que de sarcler constamment la terre que l'exubérance de la nature recouvre rapidement de plantes. L'élevage du bétail, en particulier de la race bovine, pourrait prendre une très grande importance ; la race y est robuste et très résistante aux maladies, mais on ne se préoccupe pas de faire des sélections, à plus forte raison des croisements avec des races étrangères. En outre le long trajet qui sépare cette zone des centres d'approvisionnement décourage les producteurs qui craignent de perdre un trop grand nombre d'animaux en route, ou tout au moins de les voir arriver en très mauvais état.

Les indigènes se servent pour tanner les peaux de l'écorce de deux plantes, le bois de caraca et le tlachicon. Le bois du Brésil, le bois de Campêche, le mûrier, le goyavier poussent à l'état sylvestre ; de même les végétaux à huile, le ricin, le sésame, le cacahuate et le cacahuananche. Dans les forêts on trouve les essences les plus variées, comme bois de luxe et bois de construction, abattues sans profit et brûlées par l'Indien qui vient dans ces solitudes construire sa hutte et déblayer un morceau de terrain pour semer sa *milpa*.

A l'est de l'État, dans le district de Tuxtepec, près du rio Papaloapam, sont les fameuses plantations de tabac du Valle Nacional, appartenant à l'importante manufacture de cigares Balsa et Frères de Vera-Cruz.

Depuis une dizaine d'années surtout les capitalistes étrangers se sont beaucoup intéressés aux mines de l'État d'Oaxaca. Celles-ci furent exploitées dès le commencement de l'époque coloniale et donnèrent leur meilleur rendement vers la fin du XVIIIe siècle. Il existe une douzaine de zones dans lesquelles on trouve d'une façon plus ou moins régulière de l'argent, de l'or, du cuivre, du plomb, du zinc, etc. Trois lignes de chemin de fer ont été construites vers ces différents centres miniers : Oaxaca à Zimatlan, Oaxaca à Ejutla et Oaxaca à Tlacolula.

Dans la zone de la Sierra Juarez on compte une cinquantaine de mines en exploitation. Les veines sont généralement constantes, suivant la direction de la chaîne principale, et les minerais sont oro-argentifères. La mine la plus importante est La Natividad, qui fut exploitée depuis le XVIIIe siècle et dont la richesse étonnante des filons a commencé en 1890 pour continuer sans interruption. La valeur minimum des minerais est de 60 onces d'argent et une demi-once d'or par tonne, et le maximum est de 1.200 onces d'argent et 32 onces d'or par tonne.

Le chemin de fer d'Oaxaca à Tlacolula a favorisé le développement de cette zone particulièrement riche dont les minerais donnent en moyenne 60 grammes d'or et un kilogramme d'argent par tonne. De même les facilités procurées par la voie ferrée d'Oaxaca à Ocatlan et Ejutla ont attiré l'attention sur la zone de Taviche, où les minerais ont une valeur moyenne de 3 kilogrammes d'argent et 16 grammes d'or par tonne. La Taviche Mining and Milling C° a installé une usine de traitement par les méthodes de concentration et d'amalgamation, ainsi que la Conejo Colorado Mining C° et la Compañia Explotadora y Beneficiadora de Minas Auriferas en Oaxaca.

Dans la zone d'Etla, la Société minière d'Etla exploite

des gisements d'or et d'argent, et dans celle de Talea, une société anglaise, The Santa Gertrudio Mines L[d], possède tout un groupe de mines de plomb argentifère assez riches. Beaucoup d'autres mines sont en exploitation sur divers points de l'État, en particulier dans les zones du Parian et de San Miguel Peras, et certains districts comme ceux de Juquila, Jamiltepec, Tehuantepec et Juchitan, ont été à peine explorés.

On a trouvé des couches de houille dans les districts de Tlaxiaco et Huajuapan et dans celui de Pochubla des dépôts de pétrole.

Entre Oaxaca et Tehuantepec il n'y a pas encore de voie ferrée. On peut faire le trajet à cheval à travers la Sierra en cinq jours, à condition de rester les deux derniers jours onze et douze heures en selle. La ligne Oaxaca et Oriente destinée à relier ces deux villes n'est construite que sur une distance de 9 kilomètres, jusqu'au pittoresque petit bourg de Santa Maria del Tule, où se trouve un cyprès gigantesque de 47 mètres de circonférence. M. de Humboldt y grava une inscription, mais l'écorce enlevée a repoussé et commence à en recouvrir les lettres.

De Santa Maria une route carrossable mène, à dix milles d'Oaxaca aux ruines de Mitla, en aztèque *Mictlan*, le lieu des morts, et en langue zapotèque *Yoo-paa* ou *Lioobaa*, maison de la béatitude.

L'histoire raconte qu'en l'an 1494, à la suite d'un assassinat commis par les habitants de Mitla sur la personne de deux marchands aztèques, le roi de Tenochtitlan, Ahuitzol, marcha contre la cité sainte, surprit les zapotèques et mit le feu aux palais tandis que tous les habitants, y compris les vieillards et les enfants, étaient sacrifiés sans merci.

D'après le Père Francisco de Burgoa, les édifices de Mitla étaient destinés au grand-prêtre de la nation zapotèque pour sa résidence ; il y était enseveli après sa mort, de même que les rois zapotèques devaient être enterrés dans ce lieu sacré. Il faut diviser ces édifices en deux classes bien distinctes. Dans la première il faut ranger deux groupes de ruines situés un peu à l'écart, dont le monument principal est une pyramide d'une dizaine de mètres de hauteur, au sommet de laquelle se trouve une plateforme de 20 et 27 mètres de côté. Sur l'une de ces pyramides a été construite une église. Chacun de ces deux groupes forme un quadrangle dont les différents côtés étaient formés par des monticules artificiels, et le côté est par la pyramide, qui vraisemblablement était un temple.

Dans la seconde classe se rangent trois autres groupes d'édifices beaucoup plus importants. Les parois, d'une épaisseur considérable, sont revêtues sur la face extérieure et parfois sur les deux faces de mosaïques de pierre absolument intactes, formant des dessins géométriques d'une exécution remarquable. Dans ces trois groupes, la disposition des bâtiments est identique. Sur une terrasse peu élevée s'étend une vaste enceinte entourée par des terrasses oblongues sur lesquelles se trouvaient des édifices auxquels on accédait par de larges escaliers ; un côté, généralement celui du sud, restait libre pour y donner accès. Les salles s'ouvrent sur cette cour par trois larges baies séparées par des trumeaux de dimensions moindres que l'ouverture des baies ; les linteaux de pierre taillée reposent sur ces trumeaux où ils se rejoignent exactement au milieu. En dessous des linteaux court une bande étroite ornée d'une mosaïque de pierre ou bien recouverte d'une couche de stuc poli, d'un rouge vif sur

lequel se détachent en blanc des dessins hiéroglyphiques.

Dans la grande salle du Palais des colonnes se trouve juste dans le milieu une rangée de six monolithes placés à distance égale. Ce sont de massives colonnes de 4 mètres de hauteur, de forme cylindrique, qui servaient de soutiens à la charpente du toit fait selon toute vraisemblance de perches, d'un assemblage de menues branches et de terre, et enfin d'un mortier.

Cette grande salle communique par un corridor obscur en forme de S, avec une salle contiguë ouvrant sur une petite cour intérieure sans issue, dont les trois autres côtés sont également formés par des chambres longues et étroites, ornées extérieurement et intérieurement de mosaïques de pierre aux dessins géométriques. Il semble que ce groupement d'édifices ait servi de résidence à un grand prêtre, l'*uija-tào*, « le grand voyant », ou à un roi, passant sa vie officielle dans la grande salle et sa vie privée dans les pièces ouvrant sur la cour intérieure, tandis qu'un des quadrangles de la cour d'entrée servait de nécropole soit aux grands-prêtres, soit aux rois. Le palais des Colonnes, plus magnifique et plus spacieux, était sans doute réservé au souverain.

Dans un de ces quadrangles, près du Palais des Colonnes, on a découvert deux souterrains construits en forme de croix s'étendant sous l'édifice du côté nord et sous celui du côté est. Au milieu de l'un d'eux, soutenant deux grosses dalles formant le toit à cet endroit, se trouve une colonne de pierre, appelée le « Pilier de la mort ». D'autres souterrains cruciformes décorés de ces mêmes dessins géométriques obtenus par la disposition des pierres ont été découverts à Xaago et à l'est de Mitla, sur le mont Guia-roo.

De Tlacolula où bifurque la route de Mitla, le chemin

d'Oaxaca à Tehuantepec se dirige vers le sud par Totolapa, San Carlos Yautepec, San Bartolo et Tequisixtlan.

Ces villages de la Sierra sont habités par des Indiens assez frustes, adonnés en général à des pratiques superstitieuses. Dans l'église, à côté de la vierge, sont de petites idoles devant lesquelles ils placent des vases remplis de fleurs toujours fraîches et qu'ils s'empressent de cacher pour la visite du prêtre desservant la paroisse. Près de chaque village il existe un endroit où les indigènes sacrifient à leurs idoles un poulet ou un dindon ; la tête est coupée et enterrée. Cette coutume est très répandue parmi les Indiens : dès qu'ils tuent un animal, à la chasse ou autrement, ils lui tranchent aussitôt la tête pour l'enterrer. C'est l'explication qui me fut donnée à Tehuantepec lorsque je remarquais avec surprise que tous les chevreuils offerts sur le marché étaient sans tête.

A San Bartolo l'habitude de déposer des objets dans la tombe à côté du cadavre persiste toujours ; on met des tortillas et une gourde, pour une femme on ajoute quelques graines de mammey avec lesquelles elle pourra rendre ses cheveux souples et brillants.

La Sierra est triste et monotone, dénudée ; ce sont des montées et des descentes sans fin, sur des pentes abruptes, par un sentier rocailleux. Les chaînes de montagnes se renouvellent sans cesse : dès que l'on arrive à une cime, une autre cime se dresse à l'horizon, au delà d'un ravin, profond qu'il faut traverser pour l'atteindre.

Mais des sommets la vue s'étend très loin, et c'est une joie d'aller ainsi dans cette solitude immense, sous ce beau ciel lumineux, libre de toute contrainte, loin de tout et de tous.

On arrive enfin à Tequisixtlan, large village appartenant à la tribu des Chontals. Une vaste *plaza* de gazon

s'étend entre l'église toute blanche et le *cabildo,* la mairie. L'accueil des autorités est aimable et empressé. Assis sous les arcades, vêtus d'une chemise et d'un pantalon de cotonnade blanche, flânent une douzaine d'Indiens. De temps à autre l'un d'eux se lève, appelé dans la grande salle par le maire, choisit sur la table, parmi des bâtons courts garnis à une extrémité d'une petite lanière passée au travers du bois, et muni du symbole de son autorité, il s'en va à travers le village accomplir quelque fonction.

De Tequisixtlan on suit une belle vallée peuplée d'oiseaux jusqu'à Jalapa, où l'on traverse le rio de Tehuantepec qu'on longe ensuite sur la rive gauche jusqu'à Tehuantepec. La coquette petite ville, chef-lieu du district de ce nom, offre un coup d'œil très pittoresque ; plus de végétation luxuriante de terre chaude ; au contraire, une nature aride, du sable dans les rues. Mais les femmes, renommées pour leur beauté et leur costume, donnent à Tehuantepec une physionomie très gaie. Assez grandes, bien tournées, elles ont beaucoup d'aisance et de grâce. Une corbeille de fruits sur la tête ou tenant une cruche d'eau posée sur la hanche, elles passent, bien cambrées, d'une allure vive et fière. Leur costume très simple est charmant : pour jupe, l'*enagua*, une pièce de toile rouge à raies jaunes, bleues ou blanches, simplement serrée autour des hanches, ou une vraie jupe en toile de couleur avec un large volant blanc, parfois en dentelle ; comme corsage, le *huipil chico*, un simple casaquin sans manches, en toile rouge également ou de couleur sombre avec des dessins blancs. Autour du cou elles ont de lourds colliers en or, composés de pièces de monnaie américaines. Pour coiffure elles ont le *huipil grande*, large bonnet tuyauté, en toile ou en dentelle, qu'elles portent tombant

dans le dos et flottant comme un large éventail déployé.

On comprend ici la sagesse du proverbe mexicain qui indique trois S à éviter soigneusement, *sol*, *sereno*, *saya*, le soleil, l'humidité de la nuit, une jupe de femme.

Le matin et le soir, au coucher du soleil, la rivière de Tehuantepec présente un aspect très animé. Les femmes vont par groupes vers le fleuve pour se baigner ou causer longuement, tandis qu'elles creusent des trous dans le sable pour obtenir un peu d'eau « filtrée » qu'elles rapportent dans leurs larges amphores en terre cuite. Les Zapotèques sont très indépendants et on raconte que jadis, quand il commandait la place, le président Diaz pour mettre fin à une rébellion ne trouva qu'un moyen, celui d'emprisonner un soir toutes les femmes ; le lendemain, les habitants manquant de *tortillas* durent bien consentir à demeurer tranquilles.

Par les rues on remarque quelques Indiens Wabis venus de San Mateo del Mar, le plus important des quatre villages que leur tribu occupe au bord de la mer, non loin de Tehuantepec. Au nombre d'environ 3.500 habitants, ils s'occupent surtout de pêche et tissent de petits morceaux de coton qu'ils teignent avec le jus de la Purpura patula, un coquillage très commun sur les rochers le long de la côte.

La plupart des femmes sont marquées de deux profondes cicatrices au dessous des pommettes ; la bouche est large, le nez plat, et les cheveux sont noués en une sorte de chignon au sommet de la tête. Les hommes, quoique de taille moyenne, sont bien proportionnés. Leur principale industrie est celle des filets qu'ils portent enroulés autour de la taille et qu'ils fabriquent d'un mouvement machinal, tout en se promenant et en causant.

On n'est pas absolument fixé sur l'origine de cette tribu

particulière égarée au milieu des tribus zapotèques. D'aucuns croient qu'elle est venue du Nicaragua ou du Pérou ; le philologue don Francisco Belmar la rattache à la famille des Mayas. Voici la description qu'en fait l'abbé Brasseur de Bourbourg qui voyagea dans ces régions vers le milieu du siècle dernier : « Les Wabis sont petits et trapus et d'un cuivré généralement plus foncé que les Zapotèques, leurs voisins. Ils sont courageux et remplis d'industrie, surtout pour pêcher et laver le poisson, dont ils faisaient, il y a un siècle encore, un grand commerce avec l'intérieur du Mexique et du Guatemala. C'est sur leurs côtes et les bas-fonds rocheux qui s'étendent au loin vers le sud, que l'on trouve l'espèce de poulpe qui fournit à ces indigènes la liqueur pourpre dont ils teignent quelques étoffes de soie et de coton. Cette teinture, désignée en espagnol par le mot *morado*, est fort estimée, à cause de sa rareté et de sa parfaite solidité. Dans l'eau jusqu'à mi-jambes, les femmes qui veulent s'en servir cherchent sous les rochers le coquillage précieux. Du moment qu'elles en ont trouvé un, elles le pressent doucement entre les deux doigts, sans lui faire du mal, afin de lui faire dégorger la liqueur brune qu'il contient et dont elles imbibent au fur et à mesure une partie d'étoffe, et aussitôt le remettent à sa place avec précaution pour ne pas le détruire ».

La gracieuse petite ville a naturellement bénéficié dans une large part du mouvement créé par le chemin de fer de l'isthme de Tehuantepec.

Cortez, au cours de son expédition au Honduras, avait reconnu la nécessité d'établir une route reliant les deux Océans et il avait fait rechercher sur les côtes orientale et occidentale de la Nouvelle-Espagne le secret d'un détroit, « *el secreto del estrecho* ». En 1520 il envoyait sous les

ordres de Diego Ordaz un petit détachement de dix hommes pour reconnaître le Rio Coatzacoalcos. Mais aucun travail ne fut exécuté durant la période coloniale, période « où l'Espagne, par une politique ombrageuse, voulait refuser aux autres peuples un chemin à travers des possessions dont elle a dérobé longtemps la connaissance au monde entier ».

Par contre, lorsque l'Indépendance mexicaine fut proclamée, le gouvernement demanda, en 1824, qu'on soumît à son acceptation toutes les propositions relatives à la construction d'une voie de communication par l'isthme de Tehuantepec. Mais la lutte qu'eut à soutenir le Mexique pour affermir son indépendance arrêta tout effort, et ce n'est qu'en 1842 que le général Santa Anna reprit la question. Toutefois rien de pratique ne fut entrepris jusqu'en 1878 et la ligne ferrée allant d'un océan à l'autre ne put être inaugurée qu'en 1894. Malheureusement l'établissement en avait été fait dans des conditions défectueuses qui influèrent défavorablement sur les résultats de l'exploitation. Aussi le gouvernement mexicain décida-t-il, en 1899, d'affermer la ligne à l'importante maison anglaise S. Pearson and Son L^{d}. Il restait propriétaire de la ligne et la Compagnie en assumait l'administration, se chargeait pour le compte du gouvernement de la réfection de la voie et de l'aménagement des deux ports terminus. De la station Carmen, à un peu plus d'une heure de Puerto-Mexico, était construit un embranchement sur Minatitlan, centre d'une région pétrolifère qui fournit une partie du pétrole consommé par les locomotives de la compagnie.

L'inauguration de la nouvelle ligne et des deux ports de Salina-Cruz et de Puerto Mexico, anciennement Coatzacoalcos, eut lieu au début de l'année 1907, et pour cette première année les statistiques nord-américaines indiquè-

rent un trafic de 25 à 30 millions de dollars de marchandises contre un trafic de 12 à 15 millions par le chemin de fer de l'isthme de Panama. En 1909 le fret de transit pour les États-Unis se montait à 51 millions de dollars, se divisant entre 27 millions de l'Est vers le Pacifique et 24 millions du Pacifique vers l'Est dont 18 millions pour le sucre brut des îles Hawaï destiné aux raffineries de New-York et de Philadelphie.

Tout permet donc de croire à un commerce florissant pour cette ligne de l'isthme de Tehuantepec dont la longueur n'est que de 310 kilomètres. La majorité des cafés de l'Amérique Centrale prennent cette route et il ne semble pas que l'ouverture du canal de Panama doive lui enlever toute son importance. En effet, le courant commercial, une fois créé, ne disparaîtra pas tout de suite, et il restera sans doute au chemin de fer de Tehuantepec une clientèle encore très suffisante. Du reste, tout en tenant compte des changements économiques et de la lutte de tarifs qu'amènera le développement même du trafic de ces régions, ses communications directes avec Mexico et Vera-Cruz d'une part, et de l'autre avec toutes les républiques du Centre Amérique par le chemin de fer panaméricain, peuvent faire jouer à cette voie un rôle important.

CHAPITRE XVI

Chiapas et Tabasco.

Chemin de fer Panaméricain. — Le *Castilloa elastica*. — Plantations de caoutchouc. — Cacao de Soconusco. — Culture du cacao. — Différentes préparations du cacao. — Tabac de Simojovel. — L'Usumacinta. — Le Rio San Pedro. — Le port de Frontera. — Bois d'acajou. — San Juan Bautista. — Bataille de Palmar. — Doña Marina. — Expédition de Cortez au Honduras.

Ce chemin de fer panaméricain s'embranche à la station de San Geronimo et aboutit à la frontière du Guatemala qu'il traversera sur un pont international jeté sur le Rio Suchiate. Il passe à Juchitan, puis longe la côte entre l'Océan Pacifique et les hautes montagnes de la Sierra Madre, à travers les riches plaines des districts de Tonala et Soconusco.

Tout cet État de Chiapas est remarquablement fertile ; sauf les parties les plus élevées tout son territoire est couvert de vastes forêts abondantes en bois précieux, coupé de nombreuses vallées, bien arrosées, excellentes pour le cacao, le café, le tabac, le sucre et le caoutchouc. Jouissant d'un agréable climat, doté d'une large popula-

tion composée en majorité d'Indiens doux, intelligents et civilisés, il a attiré depuis quelques années bon nombre d'étrangers, en particulier des Allemands et des Nord-Américains.

Près de Zaculapa, ces derniers ont employé plusieurs millions de francs dans des plantations de caoutchouc ; sur une superficie de 7.300 hectares ils ont 7 millions de pieds de caoutchouc, du *castilloa elastica*. Ce nom de *castilloa* fut donné à cette plante croissant à l'état sylvestre au Mexique par le botaniste espagnol don Vicente Cervantes qui en fit le premier la description en 1794, et voulut ainsi honorer la mémoire du professeur de pharmacie don Juan del Castilloa.

On sait que c'est un Français, le savant La Condamine, délégué à Quito en mission géologique, qui rapporta le premier, en 1736, des échantillons d'une substance « noirâtre et résineuse » à laquelle on donna plus tard le nom de caoutchouc, du mot *cauothoo* ou *cahuchu* employé par les Indiens de l'Amazone.

« Le tronc du *castilloa*, écrit Cervantes, est très droit et mesure trois ou quatre mètres de circonférence ; l'écorce est lisse, molle et épaisse de 2 à 3 lignes (7 à 9 millimètres), de couleur cendrée, d'un goût amer et nauséabond, comme le lait qu'elle jette partout où on la coupe. Le tronc produit des branches alternes, horizontales et rondes. Les feuilles sont alternes, longues d'un pied et demi et larges de sept pouces ; elles portent à la base une grande échancrure et se terminent généralement en pointe. Elles sont garnies d'un duvet des deux côtés et entièrement, bien qu'à première vue elles paraissent dentées, surtout les plus jeunes, au bord desquelles le duvet se réunit en petites franges ou faisceaux à distances égales. Sur le dessus elles sont sillonnées obliquement selon la direction

des veines principales qui sont en forme de réseau. Les queues des feuilles sont grosses, grasses, chargées de duvet, longues d'environ un demi-pouce ; les stipules que l'on remarque de chaque côté des queues les plus jeunes sont oblongues, allant en se rétrécissant du milieu à la pointe ; d'une consistance membraneuse, elles se flétrissent et tombent souvent avant que la feuille ait atteint son développement total. Les fleurs naissent dans les aisselles des feuilles : les femelles solitaires et sans tige, et les mâles avec un pied très court, par deux, rarement par trois, alternant avec les femelles dans la partie inférieure des grappes ; à l'extrémité elles sont toutes mâles et généralement solitaires. Les calices sont couverts de petites écailles membraneuses couleur de paille; ils sont hémisphériques, bien qu'au moment de la fécondation ils s'allongent et se fendent, les fleurs mâles sortant des étamines et les femelles se dilatant à mesure que croissent les fruits. Le pied minuscule, qui contient les fleurs et dépasse à peine deux lignes, est couvert de petites écailles comme les calices. Les anthères sont arrondies, de couleur jaune clair. Les fruits sont des drupes ovales un peu plus gros qu'un pois chiche, attachés par leur base au calice dilaté, et par les côtés collés les uns aux autres au nombre de quinze à vingt, de couleur orange quand ils sont mûrs, insipides et visqueux. »

Ce *castilloa elastica* appartient à la famille des Artocarpées, il pousse dans les terrains riches et humides, ne dépassant pas une altitude de 650 à 700 mètres, il atteint jusqu'à 15 et 20 mètres de hauteur, les feuilles ne commençant qu'aux deux tiers de l'arbre à partir du sol. Il n'y a que depuis quelques années que l'on s'est préoccupé de faire des plantations régulières en transplantant de jeunes arbres de la forêt et en les plaçant dans un terrain

bien exposé au soleil, suffisamment humide, à des distances variant de trois à cinq mètres l'un de l'autre. Auparavant les *huleros* se contentaient de récolter le caoutchouc sur les arbres sylvestres qui croissaient en abondance dans les forêts du Chiapas, et dont certains donnaient jusqu'à quatre et cinq livres de caoutchouc par an. Malheureusement la méthode employée le plus souvent consistait à abattre l'arbre et à faire ensuite de larges incisions pour recueillir le jus dans de grandes feuilles placées par-dessous. Ils faisaient ensuite coaguler ce lait avec la sève d'une liane appelée *joamole*, pressaient cette crème et la faisaient sécher au soleil.

Il faut attendre généralement huit ans, six ans dans les terrains particulièrement riches, pour pratiquer les incisions qui se font maintenant avec un instrument spécial permettant de couper l'écorce sans attaquer la partie ligneuse de la plante. Il y avantage du reste à ne pas faire trop d'incisions sur le même arbre et dans la même année, afin de lui réserver sa capacité de production pour une période plus grande.

Les anciens Mexicains connaissaient cette plante sous le nom d'Olquahuitl et son produit sous celui d'olli, dont les Espagnols ont fait *hule*. D'après Bétancourt, ils « savaient enduire d'une gomme liquide qui séchait très vite des pièces d'étoffe qu'ils découpaient ensuite et dont ils se faisaient des manteaux imperméables à la pluie. »

Durant les dix premiers mois de l'année fiscale 1910-1911, il a été exporté pour 19.131.574 piastres de caoutchouc; mais cette industrie est encore à son début, retardée par la malhonnêteté qui prévalut longtemps pour la vente des terrains et la composition des sociétés. Dans peu d'années, grâce aux nouvelles plantations créées dans cet

État de Chiapas et l'État de Tabasco, le Mexique prendra une part importante dans la production mondiale de l'or noir.

Ces mêmes compagnies nord-américaines ont également mis sur pied de vastes exploitations de café avec un personnel de douze cents ouvriers. Elles ont construit des écoles, des bains et en outre chaque péon reçoit un lot de terrain qu'il cultive pour son compte. Il y a plus de deux cents plantations de café, dont beaucoup appartiennent à des Allemands, disséminées sur les deux versants de la Sierra Madre, dans les districts de Tuxtla, où l'on compte un million de pieds, de Mezcalapa et de Soconusco. Neuf cents pieds peuvent être plantés sur un hectare ; à la cinquième année ils commencent à produire et donnent de 2 jusqu'à 5 livres de café par arbre. Très apprécié en Europe, le café de Chiapas est coté au Hâvre de 75 à 79 francs les 50 kilogrammes non lavé, et de 79 à 85 francs lavé.

Le district de Soconusco en particulier a pris un essor considérable ; situé sur les confins du Guatemala, il envoie à la République voisine la majorité de son bétail. La contrée, plane près de la côte, s'élève graduellement vers la Sierra Madre en pentes douces couvertes de trois millions de pieds de café.

Le cacao, qui avait rendu le nom de Soconusco célèbre dans le monde entier, n'est plus cultivé comme jadis sur une vaste échelle. Originaire du Mexique, le *cacao-cuahuitl* était fort en honneur chez les anciens Mexicains qui se servaient de gousses de cacao en guise de monnaie (trente-six grains valaient un demi-real) et fabriquaient avec ce produit une boisson dont ne faisait usage que la classe aisée, le *chocolatl*, « mélange de cacao moulu et de différentes herbes, d'épices, de piment, d'eau de rose, de

graines de ceiba, de maïs, dilué dans une grande quantité d'eau froide. »

Les Espagnols introduisirent le chocolat en Europe et Marie-Thérèse, lorsqu'elle épousa Louis XIV, en fit connaître l'usage à la Cour de France.

Au Mexique cette boisson était tellement entrée dans les mœurs qu'au début du XVIIe siècle le missionnaire Gage raconte qu'à Chiapas « les femmes de cette ville-là prétendent être sujettes à de si grandes débilités d'estomac, qu'elles ne sauraient entendre une messe et encore moins la grand'messe et le sermon sans verre de *chocolate* tout chaud. Pour cet effet leurs servantes avaient accoutumé de leur apporter du *chocolate* dans l'Église au milieu de la messe ou du sermon. »

La culture du cacao est confinée à ces deux États de Chiapas et de Tabasco ; l'État de Vera-Cruz en produit aussi, mais en petite quantité. En effet, les terrains qui lui conviennent le mieux sont les sols d'alluvion, riches ne détritus organiques, dans les bois et sur le flanc des collines, dans un climat suffisamment humide.

Au mois d'avril on forme des remblais de 1 m. 50 de large, orientés de l'Est à l'Ouest, séparés par un fossé de 70 centimètres de large. En mai on sème les graines sur ces remblais dans des trous creusés à 25 centimètres les uns des autres ; on les recouvre de terre et l'on arrose. Au bout de quinze à vingt jours la plante commence à sortir.

A quelque distance des remblais on enfonce des fourches, à hauteur d'un mètre, sur lesquelles on place des poutres en travers et en long pour former un toit que l'on recouvre de feuilles de bananes et de fourrage dès que la plante a quatre feuilles.

En septembre ou octobre on commence à exposer pru-

demment les jeunes plants au soleil, et au mois de juin suivant, quand ils ont atteint la hauteur d'au moins 40 centimètres, on peut les transplanter.

On creuse pour cela des trous de 28 centimètres de largeur et de profondeur, par lignes parallèles orientées autant que possible du Sud au Nord, à quatre mètres environ de distance et en quinquonce. On y plante généralement des bananiers qui croissent rapidement et dont le feuillage, tout en modérant l'action du soleil, n'empêche pas la ventilation. On place entre ces arbres les jeunes cacaotiers et, au bout de trois à quatre années, quand ceux-ci commencent à fleurir, on peut enlever ces abris.

Chaque année, au mois de juin, il faut faire la *poda* ou *chapoda,* c'est-à-dire buter les arbres, dégager le tronc et assurer une bonne ventilation. Enfin, quand l'arbre commence à produire des branches à 1 m. 68 de hauteur, on en coupe une, deux ou trois selon sa force, et quand il atteint de 3 m. 50 à 4 mètres on enlève le bourgeon qui se trouve à l'extrémité pour faciliter la fructification. Les fruits apparaissent au bout de trois à quatre années, sur le tronc, près des racines et sur les grosses branches ; ils mettent quatre mois à mûrir.

L'avantage du cacao est qu'on peut faire quatre récoltes par an, la première de janvier à mars, la seconde, la principale, d'avril à juin, la troisième d'août à octobre, la quatrième de novembre à décembre. La récolte se fait quand le fruit, une capsule coriace en forme de concombre, de surface rugueuse et striée de dix lignes longitudinales, perd sa couleur verte et devient jaune ou rougeâtre. Chaque arbre produit en moyenne deux livres de cacao. La préparation se fait de différentes façons. Dans certaines parties de Tabasco on ouvre les gousses et on place les amandes dans un *canoa* ; on débarrasse celles-ci du muci-

lage qui les enveloppe, on les lave légèrement et on les met à sécher. Dans le district de Soconusco on procède de même ; on laisse les amandes pendant trois jours au soleil, puis on les enveloppe dans des feuilles de bananiers, on les enferme dans une pièce pendant six ou huit jours et on les remet au soleil pour qu'elles sèchent complètement.

Ou bien on enferme les amandes dans une pièce pendant un, trois ou quatre jours selon que le temps est plus ou moins pluvieux, on les expose ensuite au soleil sur une aire, mais seulement pendant la journée, puis on emmagasine le cacao un jour ou deux pour permettre à un commencement de fermentation de se produire afin qu'il se conserve mieux et on le remet au soleil pour le sécher.

Aux Antilles on place les amandes dans des trous creusés dans la terre et on les recouvre d'une couche de sable ; on les laisse fermenter pendant trois ou quatre jours, tout en ayant soin de remuer fréquemment le tas d'amandes et de mettre chaque fois une nouvelle couche de sable, puis on les étend sur des feuilles pour les faire sécher.

La consommation intérieure absorbe toute la production et, alors qu'en 1897-1898 le Mexique exportait encore pour 4.255 piastres de cacao, ce produit aujourd'hui a complètement disparu de la liste des exportations.

Aucune ligne de chemin de fer ne pénètre l'intérieur de l'État, mais plusieurs bonnes routes carrossables le traversent, entre autres celle du port de Tonala, qu'un embranchement relie au chemin de fer panaméricain, à Tuxtla Gutierez, la capitale, Chiapa et San Cristobal. Les grandes rivières qui descendent vers le Golfe à travers les vastes plaines boisées et humides de Tabasco sont les

routes naturelles qui donnent accès aux riches districts du versant de l'Atlantique. Le Grijalva, puis le Mezcalapa navigable pour des *canoas* jusqu'à 24 lieues de la capitale, desservent le district caféier de Mezcalapa ; le Rio Blanquillo pénètre le district de Pichucalco qui compte plus de 4 millions de cacaotiers. Le Rio Tapijulapa, qui se jette dans le Rio Grijalva près de San Juan Bautista, sert de débouché aux fruits du district de Simojovel, dont le tabac rivalise avec celui de San Andrés de Tuxtla (Vera-Cruz) et de Huimanguillo (Tabasco). Enfin les Rios Tuleja et Chacamos arrosent le district de Palenque, dans lequel se trouvent les fameuses ruines préhistoriques découvertes par les Espagnols en 1750 et méthodiquement étudiées par Waldeck au milieu du siècle dernier.

A l'est de Palenque, formant la frontière avec le Guatemala, le Rio de la Pasion, devenu le Rio Usumacinta à son entrée au Mexique, roule ses flots, large, paisible, majestueux. Les bords sont joliment dessinés par les arbres dont les branches surchargées de verdure retombent gracieusement dans l'eau. De temps à autre une trouée interrompt la ligne sombre de la forêt ; un groupe de cocotiers et de bananiers aux teintes vives indique une habitation. Des Indiens passent rapides dans d'étroits *cayucos*, le long desquels nage un bœuf attaché par les cornes, tandis que sur les eaux lentes du fleuve descendent de longs trains de bois, superbes troncs d'acajous, de cèdres et de caobas retenus entre eux par des chaînes et portant gravés au fer les chiffres et les initiales qui indiquent leur provenance.

Il semble que le trafic pourrait être accru en débarrassant l'Usumacinta des roches qui empêchent les bateaux à vapeur de remonter son cours au delà de Tenosique et en créant un système de navigation précieux pour le

commerce avec le Guatemala. En effet le Rio Usumacinta prend sa source dans les montagnes de Chama, dans le Peten, coule dans la direction du Sud-Ouest sous le nom de Santa Ysabel, se confond avec le Rio Lacantun et, grossi de nombreux affluents, se dirige vers le Nord en devenant le Rio de la Pasion jusqu'à Tenosique où il prend son nom d'Usumacinta. Il est évident que, par ce fleuve, on pourrait faire un trafic considérable avec le Guatemala, et en outre favoriser l'établissement d'haciendas sur ses rives, dont le terrain très fertile serait excellent pour le cacao, le café et la canne à sucre. L'exemple des anciens habitants de ces régions, les Lacandons, justifie pleinement cette opinion. En effet, ceux-ci, d'après Domingo Juarros, l'historien de Guatemala, « possédèrent à une époque jusqu'à 424 canots. »

Un peu avant d'arriver à Balancan, dont le nom vient de *balan*, jaguar, *can*, serpent, que les Indiens vénéraient tout particulièrement, l'Usumacinta reçoit le Rio San Pedro.

Celui-ci prend sa source près du lac Peten Itza, au milieu duquel, dans une île, se trouve la gracieuse petite ville de Florès, l'ancienne Tayasal des Indiens Itzas, chef-lieu de ce vaste département de Peten, où l'on rencontre les vestiges magnifiques des cités disparues des Mayas, Tikal et Nakcun.

Le fleuve vaste et tranquille coule entre les deux lignes vertes de la forêt dont les teintes, sous le soleil trop ardent, s'uniformisent et se fondent en une seule nuance. Aux arbres quelques lianes desséchées pendent lamentablement, comme si leurs forces les eussent trahies dans leur montée audacieuse. De distance en distance sont de petits ranchos appartenant pour la plupart à don Pablo Valonzuela, le « roi du Rio San Pedro », sur le bord duquel il

possède d'immenses concessions pour l'exploitation des bois précieux.

Tous ces camps sont organisés de la même façon : une hutte principale qui sert d'habitation au majordome en même temps que de magasin, et autour de laquelle sont groupées celles des familles d'indigènes liées par contrat à l'exploitation. Chaque famille a sa hutte entourée d'un enclos, et, pour leurs besoins, tous s'approvisionnent au magasin où les marchandises leur sont livrées soit sur paiement direct, soit par des reprises sur leurs salaires. Les prix sont d'ailleurs les plus réduits possible. Le chef qui dirige ces camps disséminés sur différents points, toujours au bord d'un cours d'eau, est un majordome, employé direct de la compagnie ou du particulier à qui appartient la concession, ou bien un *contratisto* (fermier), qui afferme une certaine zone pour une durée de trois ou cinq ans à un prix déterminé d'après la quantité et la qualité des arbres qui s'y trouvent.

Le Rio San Pedro est capricieux, formant de nombreux îlots; par des sous-bois ravissants, sous des voûtes de palmiers, on suit d'étroits cours d'eau au courant rapide, au fond encombré de grosses pierres calcaires, pour déboucher ensuite dans de larges baies où le fleuve s'élargit en une nappe plus calme. Et c'est alors, comme sur l'Usumacinta, les mêmes bords touffus, les mêmes dômes de verdure formés par la poussée triomphante des lianes, au-dessus desquels s'élèvent tout droits et s'évasent en éventail, à de longs intervalles, de grands arbres solitaires (*bojon*). Après Balancan on passe Monte-Cristo, Chablé, où le bateau s'arrête pour faire du bois, Jonuta, coquette petite ville, où il existe, au bout de la rue principale, une pyramide assez importante, dans laquelle on a trouvé un grand nombre d'idoles, la plupart très fines et

joliment modelées, et on arrive enfin à Frontera, situé sur la rive droite de l'estuaire formé par l'Usumacinta et le Rio Grijalva.

C'est la petite ville typique de terre chaude aux rues tapissées de gazon se perdant parmi les palmiers et les bananiers, bordées de trottoirs sur lesquels passent de jeunes Indiennes, gracieuses et coquettes, le fichu de soie croisé sur la poitrine, avec des fleurs ou des rubans dans les cheveux. Toute l'animation est au marché, proche de la plaza, où des femmes accroupies auprès de tas de fruits, oranges, citrons, bananes, ananas, mangos, chico-zapotes, mameys, etc., de monticules de *chile,* causent interminablement ou aspirent avec force de gros cigares qu'elles ont roulés elles-mêmes. Les hommes marchent avec nonchalance, s'arrêtant à tout propos pour discuter, exprimer leur opinion par des gestes multiples et rapides, des contractions brusques de tout le visage. Quelques rares Américains du Nord, mécaniciens recrutés pour les haciendas de canne à sucre, se font remarquer par leur haute stature, leur figure rasée aux pommettes saillantes et cette coupe de cheveux bizarre qui leur donne l'air de condamnés auxquels on a fait la dernière toilette. Tout autour de la plaza, sur le rebord des toits, on aperçoit les taches noires des zopilotes, les ailes déployées, se séchant au soleil.

Frontera gagne tous les jours de l'importance comme entrepôt de tous les produits et denrées, caoutchouc, tabac, bois précieux, bois de teinture, sucre, café, cacao, etc... drainés de l'intérieur par les deux grands fleuves qui forment cet estuaire au bord duquel il est situé.

Du pétrole a été trouvé également dans ses environs. Malheureusement une barre très dangereuse empêche les

gros bateaux de remonter le fleuve; aussi le gouvernement vient-il de passer un contrat avec une compagnie de Galveston pour rendre Frontera accessible à des navires d'un plus fort tonnage. Durant le mois de décembre 1910, tant pour le service de cabotage que pour le service international, il est sorti 17 bateaux avec 2.293 tonnes de marchandises, et entré 20 bateaux avec 170 tonnes de marchandises. Parmi les bois précieux s'exportant par ce port et le port de Carmen où ils arrivent par une des branches de l'Usumacinta, le Rio Palizada, et dont le commerce pour tout le Mexique atteignait, durant les dix premiers mois de l'année fiscale 1910-1911, la valeur de 2.848.705 piastres, il faut citer l'acajou.

Ce bois, si recherché dans l'ameublement pour l'ébénisterie et la tabletterie, est le produit du Swietenia Mahogani et du Cedrela Odorate, arbres de la famille des méliacées qui poussent dans les forêts de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale où ils atteignent jusqu'à 25 ou 30 mètres de hauteur. Pour l'exploiter des équipes sont disséminées dans les bois pour couper les arbres qu'un expert a marqués. C'est ce premier travail le plus délicat; il se fait en août où les feuilles des acajous prennent une teinte rouge jaunâtre qui permet de les distinguer à une grande distance. Les troncs sont ensuite dégarnis de leurs branches, sciés à 2 ou 3 mètres du sol à cause de leur trop grand diamètre, puis débités en blocs grossièrement équarris que l'on traîne jusqu'au cours d'eau le plus proche.

C'est dans ces régions du Tabasco, du Peten et du sud du Quintana Roo qu'ils atteignent les dimensions les plus élevées, et l'on cite un bloc amené jadis à Belize par le Rio Mopan qui mesurait 17 pieds de long, 57 pouces de large, 61 pouces d'épaisseur et pesant 15 tonnes.

Les anciens Aztèques se servaient des graines du Mahogani mélangées d'huile comme cosmétique. Quant au bois, on le remarqua pour la première fois à bord du bateau de sir Walter Raleigh en 1595, où il attira l'attention du menuisier par sa beauté et sa dureté. Mais ce n'est qu'au commencement du XVIIIe siècle, lorsqu'un capitaine de la marine marchande en rapporta en Angleterre plusieurs blocs qu'il avait pris comme lest, que l'on s'inquiéta des services qu'il pourrait rendre dans l'ameublement.

Le Rio Grijalva a pris le nom du hardi compagnon de Cortez qui remonta ce cours d'eau, entra en négociations avec les Indiens de cette région et eut ainsi la gloire d'avoir été le premier à fouler le sol mexicain. Il baigne la ville de San Juan Bautista, capitale de l'État de Tabasco, ville assez active, construite sur le type général des villes mexicaines : rues perpendiculaires ou parallèles bordées de maisons basses avec des arcades, çà et là des édifices sans grand caractère et, sur la plaza plantée d'arbres tropicaux, le palais du gouverneur. Ce palais est important mais quelconque. Sa seule particularité est son escalier en bois dont chaque balustre de la rampe est fait d'une essence différente représentant toutes les espèces que l'on rencontre dans l'État de Tabasco. L'intérieur des maisons est partout le même : dans le salon, autour des murs blanchis à la chaux, sont placées des chaises et à une extrémité se trouve une double rangée de fauteuils en paille à bascule se faisant face. L'accueil est toujours aimable, de cette amabilité latine un peu emphatique qui croit que le bon ton consiste à offrir au visiteur tout ce qui vous appartient, voire sa maison.

Depuis quelques années les habitants se sont adonnés à la culture de la banane; récemment la Southern Steamship and Banana C° a passé un contrat avec l'Union des Produc-

teurs de Fruits Tropicaux, à San Juan Bautista, pour l'achat de toutes les bananes récoltées par les producteurs pendant cinq ans à partir du 2 mars 1911, à raison de 55 centavos (environ 1 fr. 35) par régime de 8 mains et de 27 centavos 1/2 par régime de 7 mains, livrés à San Juan Bautista.

Sur toute cette région plane le souvenir de Doña Marina, de la Malinche, cette belle princesse qui fut donnée à Cortez après la bataille del Palmar et devint en même temps que son interprète sa compagne fidèle et dévouée. Ce fut en effet sur les bords de ce Rio de Tabasco, aujourd'hui Rio Grijalva, que Cortez débarqua en 1519 pour conquérir le Mexique.

Dès qu'ils le virent s'avancer, tous les Indiens qui étaient sur la rive et entre les mangliers se précipitèrent pour l'empêcher de débarquer. Les Espagnols, accablés par une grêle de flèches, eurent beaucoup de difficultés pour arriver à terre. Ils y parvinrent toutefois et aussitôt se jetèrent avec tant de fougue sur leurs ennemis qu'ils les forcèrent à reculer. Ceux-ci se réfugièrent derrière de grandes palissades faites de gros troncs d'arbres qu'il fallut démolir pour pénétrer dans la ville. Les Indiens luttaient avec courage. Enfin un autre contingent d'Espagnols qui était venu par terre arriva, et tous ensemble ils purent chasser les Indiens des défenses où ils s'abritaient. Ceux-ci ayant appris le petit nombre des assaillants revinrent en force, et la rencontre eut lieu dans une vaste plaine, à côté du village de Cintla. D'après le chroniqueur Bernal Diaz, « leurs figures étaient peintes en rouge, blanc et noir ; ils avaient de grands panaches, des tambours et des trompettes, ils marchaient armés de grands arcs et de flèches, de lances, de boucliers et d'espadons à deux mains ; ils avaient aussi beaucoup de frondes, de

pierres et de pieux à bout grillé, et chacun sa défense matelassée de coton ». Dans la mêlée ils firent avec leurs lances beaucoup de mal aux Espagnols qui ne purent résister à ce choc formidable que grâce à leurs canons, arquebuses et arbalètes. Enfin Cortez parut avec ses cavaliers. La vue de ces animaux qu'ils voyaient pour la première fois consterna les Indiens. Pensant que cavaliers et chevaux ne faisaient qu'un, ils crurent avoir affaire à une force surhumaine et bientôt s'enfuirent de tous côtés dans une déroute complète.

Le lendemain, des messagers accoururent pour demander la paix, et le surlendemain quarante Indiens arrivèrent, tous caciques, richement vêtus selon l'usage du pays. Ils étaient suivis d'autres Indiens apportant des poules, du poisson sec et divers fruits. Ils promirent de revenir le jour suivant, chacun avec un présent. Ils revinrent en effet avec toutes sortes de cadeaux. Mais, comme le dit le bon Bernal Diaz, « tous ces présents n'étaient rien en comparaison des vingt femmes qu'ils nous offrirent », parmi lesquelles se trouvait celle qui, par son baptême, devint Doña Marina et qui se faisait remarquer par sa belle prestance.

Elle était en effet fille de grands caciques. « Son père et sa mère étaient les seigneurs d'une ville nommée Painala, à laquelle d'autres villages étaient assujettis, à environ huit lieues de Coatzacoalcos. La mort de son père l'ayant laissée encore enfant, la mère se remaria avec un autre cacique, fort jeune, et en eut un garçon sur lequel se porta toute leur affection. Ils convinrent de faire retomber sur lui, après leur mort, les titres de famille, et pour qu'il n'y eût point d'obstacle, ils donnèrent la jeune fille pendant la nuit à des Indiens de Xicalango, afin qu'on ne la vît plus, et ils répandirent le bruit qu'elle était morte,

mettant à profit la mort de la fille d'une de leurs esclaves qu'on fit passer pour l'héritière. Il en résulta que ces gens de Xicalango la cédèrent à des habitants de Tabasco et ceux-ci la donnèrent à Cortez ». Elle s'attacha à lui et le servit avec un dévouement inlassable et aussi une rare intelligence. Elle fut son interprète et son porte-parole, lui sauva plusieurs fois la vie, préserva son armée de grands désastres, et c'est bien grâce à son aide qu'il put réussir dans la conquête du Mexique. Aussi pour les services qu'elle rendit aux uns, pour sa grande bonté envers les autres, son nom reste-t-il estimé et vénéré par les Espagnols et les Indiens, et de charmantes légendes veulent que l'esprit de la Malinche, *hermosa como Diosa*, protège encore la nation mexicaine. Profondément dévouée à Cortez, elle resta toujours à ses côtés, veillant sur lui, transmettant ses ordres à ses alliés indiens, l'accompagnant sans cesse et partout, même dans cette déplorable campagne du Honduras où périrent tant de gens, épuisés par le climat, les fatigues et les privations.

Ayant appris qu'il existait au Honduras d'importants gisements aurifères, et d'autre part Sa Majesté lui ayant ordonné « de s'enquérir, avec zèle et sollicitude, et de tâcher de découvrir par tous les moyens s'il y aurait un détroit, un port, un endroit quelconque pour les épices », Cortez envoya un de ses capitaines, Christobal de Olid, avec « cinq navires et un brigantin bien armés, bien pourvus de poudre et soigneusement approvisionnés ». Celui-ci, en s'arrêtant à la Havane où il devait prendre des chevaux, écouta les conseils de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, et en arrivant au Honduras se révolta avec toute sa troupe. En apprenant cette rébellion, Cortez voulut d'abord marcher lui-même contre Christobal de Olid, mais il se décida à envoyer un de ses pa-

rents, Francisco de las Casas, qui fut vaincu et fait prisonnier.

Au bout de plusieurs mois, ne recevant aucune nouvelle, Fernand Cortez en arriva à craindre que son armée expéditionnaire n'eût pas réussi dans son entreprise. On lui disait d'ailleurs que le pays était très riche en or. A la fois avide d'acquérir cet or et inquiet des contre-temps que son armée pouvait avoir eu à subir, il résolut de partir lui-même, et, pour mieux assurer la paix à Mexico, il emmena avec lui ceux dont le prestige aurait pu causer quelque trouble, Guatimozin, l'empereur qui était à la tête de la résistance, son cousin le seigneur de Tacuba et d'autres caciques. Escorté de nombreux caballeros et de capitaines, d'un majordome, d'un médecin et d'un chirurgien, de religieux, de pages, de fauconniers, « il emmenait encore cinq joueurs de hautbois et autres instruments à vent, un danseur de corde et un escamoteur montreur de marionnettes. Il avait des mulets conduits par trois muletiers espagnols, ainsi qu'un grand troupeau de porcs qui prenaient leur nourriture en chemin. Avec les grands caciques dont j'ai parlé, marchaient trois mille Mexicains armés en guerre, sans compter un grand nombre d'Indiens destinés à leur service ».

Malgré les instances de ses amis qui lui représentaient les dangers auxquels son absence pouvait livrer la ville de Mexico, Cortez persista dans son projet et arriva à Coatzacoalcos où il réunit encore à sa troupe un certain nombre d'Espagnols, des conquistadores les plus anciens qui s'étaient établis dans cette région comme colons. C'est là que commença cette étonnante campagne qui devait le conduire à travers le Tabasco et le Peten jusqu'au golfe Dulce, dans le golfe de Honduras. Cette marche à travers un pays entrecoupé d'innombrables

rivières et de marécages, par une température très élevée, est extraordinaire et n'a pu se réaliser que grâce à l'énergie de Cortez. Il lui a fallu tout le prestige qu'il exerçait sur les hommes pour mener à bien une pareille expédition dans de telles conditions. Pendant la journée on devait marcher sous un soleil accablant et se livrer aux plus pénibles travaux pour construire ces ponts immenses, faits de gros madriers attachés ensemble si solidement que, « lorsque ces provinces furent définitivement pacifiées et que les Espagnols passant par ces chemins, rencontraient quelques-uns de ces ponts qui n'étaient pas encore ruinés après un grand nombre d'années, ils tombaient en admiration devant ce spectacle, de telle façon qu'ils gardent encore l'habitude de dire : Ce sont les ponts de Cortez, comme on dirait : Voilà les colonnes d'Hercule ». Le soir on devait coucher sans abri, supporter l'humidité et bien d'autres privations, dont le manque de nourriture ou du moins d'aliments salubres n'était pas la moindre.

Il faut avoir traversé ces régions pour se rendre compte des difficultés considérables qu'ont dû rencontrer Cortez et ses troupes, de sa volonté et de leur endurance. Mais les qualités déployées par le général ne suffisent pas à faire oublier le nombre des victimes de cette funeste campagne, à laquelle reste attaché le souvenir d'une faute impardonnable, d'une cruauté injuste et inutile, la mort du dernier empereur aztèque, Guatimozin (Cuauhtemoc). Tandis que l'armée se trouvait dans la province d'Acalan, deux des caciques que Cortez avait emmenés avec lui de Mexico, Tapia et Juan Velasquez, lui découvrirent un complot ourdi par Cuauhtemoc et certains personnages mexicains. Voyant les Espagnols marcher sans précautions, dans un grand état de mécontentement, ayant remarqué que de nombreux soldats étaient morts, que

beaucoup étaient malades, qu'en plus les vivres manquaient, les Mexicains avaient pensé qu'il serait opportun de tomber sur leurs vainqueurs au passage de marais ou de quelque rivière. Ils se rendraient ensuite à Mexico où ils attaqueraient les Espagnols restés dans la capitale et proclameraient roi l'ancien empereur détrôné. Cuauhtemoc avoua qu'il avait entendu discuter ce projet, mais qu'il n'en avait jamais conçu lui-même l'idée. « Il disait même que, quant à lui, il n'avait jamais songé à sa réalisation et croyait qu'il n'y avait eu autre chose que des conversations à ce sujet. » Cortez ne voulut pas chercher d'autres preuves et donna l'ordre de pendre l'ex-empereur Cuauhtemoc et le seigneur de Tacuba, cousin de ce prince.

Comme le remarque Bernal Diaz, pourtant favorable à son chef, « ces supplices furent très injustes et ils passèrent pour tels aux yeux de nous tous qui fîmes cette expédition ». Et il faut citer les paroles que l'héroïque défenseur de Mexico jeta à son vainqueur avant de mourir « : O capitaine Malinche, depuis longtemps je te comprenais et je connaissais fort bien que tu me réservais cette mort, puisque j'avais commis la faute de ne pas m'arracher moi-même la vie lorsque tu entras dans ma ville de Mexico. Pourquoi me fais-tu mourir injustement ? Que Dieu t'en demande compte !... »

CHAPITRE XVII

La péninsule du Yucatan.

État de Campêche. — Port de Carmen. — Bois de Campêche. — État du Yucatan. — Mérida. — Administration de don Olegario Molina. — Les *Meztisos*. — Industrie du henequen. — Machines défibreuses. — Péons. — Exportation. — Territoire du Quintana Roo. — Historique. — Payo Obispo. — Le lac de Bacalar. — Bacalar. — Santa-Cruz de Bravo. — Le général Bravo. — Colonie pénitentiaire. — Ile de Cozumel. — Le Rio Hondo. — Les Indiens d'Ycaiché. — Ruines de Rio Beque. — L'industrie du *chicle*.

Découverte en 1517 par Hernandez de Cordoba, la péninsule du Yucatan ne fut conquise définitivement qu'en 1541 par Francisco de Montejo. Province de la Nouvelle-Espagne, elle devint un État indépendant lors de l'émancipation du Mexique, mais, obligée, à cause de la terrible insurrection des Indiens Mayas en 1847, de demander l'aide des Mexicains, elle perdit sa liberté et fut incorporée aux États-Unis du Mexique.

L'État de Campêche en fut séparé en 1858, pour former un État particulier avec Campêche comme capitale. Le pittoresque petit port a bien perdu de l'importance qu'il avait sous la période coloniale, lorsqu'il exerçait un monopole pour les importations dans la péninsule du Yucatan.

Attaqué en 1659 par les Anglais, il fut de nouveau saccagé par des flibustiers en 1675 et 1685. Il conserve comme souvenirs de ces temps agités trois forts et une grande muraille qui fait le tour de la ville.

Son commerce consiste surtout en exportation de henequen, de *chicle* (pâte à chiquer), de bois précieux et surtout du fameux bois de teinture auquel il a donné son nom. Le sol est fertile, mais il reste inexploité par suite du manque de main-d'œuvre et de voies de communication. La majorité de la population s'est réunie dans le Partido de Carmen, arrosé de nombreuses rivières se déversant dans la jolie lagune de Terminos, laquelle doit son nom à l'erreur du pilote Antonio de Alaminos qui crut, en 1518, y trouver l'extrémité méridionale du Yucatan qu'il considérait comme une île.

Le port de Carmen, situé à l'embouchure du Rio Palizada, une des branches de l'Usumacinta, fait un commerce assez actif des superbes troncs de mahogany, de cèdre et de caoba qui descendent, en flottant sur cette rivière, des vastes forêts du Peten et du Tabasco, de *chicle* et de bois de Campêche, dont il a été exporté pendant les dix premiers mois de l'année fiscale 1910-1911, pour 308.229 piastres.

C'est dans des bas-fonds que pousse le bois de Campêche, *palo de tinte*, *l'hœmatoxylon Campechianun*. De moyenne grandeur, il atteint parfois dix à douze mètres ; très vivace, il affectionne un terrain humide et profond, inondé périodiquement. Son tronc est excessivement tourmenté, creusé tout le long de cavités irrégulières. Ses feuilles sont pennées et coupantes, et au bout des branches sèches et peu garnies pendent de petites grappes de fleurs jaunâtres.

C'est son principe colorant, d'un noir tirant sur le

violet, qui l'a fait rechercher pour les teintures de laine, de coton, de soie et aussi pour la fabrication de l'encre. Il fut introduit en Europe peu après la découverte du Nouveau-Monde, et son emploi se répandit dans le Nord, particulièrement en Angleterre sous le règne d'Elisabeth. Comme il ne donnait pas de couleurs assez solides on en défendit l'usage, mais cette prohibition fut levée sous Charles II, quand les progrès de l'industrie permirent d'obtenir des colorations plus fixes. De nos jours de nouveaux procédés chimiques en ont singulièrement réduit l'emploi.

Une ligne de chemin de fer unit Campêche à Mérida, la jolie et florissante capitale de l'État du Yucatan.

Pendant longtemps cet État, promontoire avancé dans la mer des Antilles, a joui d'une réputation déplorable; on l'appelait le pays de la fièvre jaune et Mérida était considéré comme un cloaque. Il faut reconnaître que jusqu'à un certain point cette réputation était méritée; la terrible épidémie faisait des ravages pendant presque toute l'année, et durant la saison des pluies les rues de Mérida étaient impraticables. Mais depuis 1902, lorsque ce riche État eut reçu la direction qu'il réclamait, lorsque don Olegario Molina en fut élu gouverneur, l'état des choses à complètement changé.

Par son énergie et sa persévérance, aidé par les citoyens les plus capables et les plus fortunés, il a transformé la cité boueuse et insalubre en une charmante petite capitale. Toutes les rues ont été asphaltées, de larges avenues ouvertes, de superbes édifices élevés dont seraient fières les plus grandes villes, la Penitenciaria, l'hôpital et l'asile d'aliénés que le président Porfirio Diaz vint solennellement inaugurer en 1905. En même temps on organisait une active campagne contre la fièvre jaune, et maintenant, la ville étant propre et bien aérée, les cas

sont très rares. C'est admirable que l'on ait pu faire tout ce qu'on a fait en si peu de temps, surtout dans ce lointain pays qui ne produit presque rien en dehors de l'henequen et où il faut tout importer.

Au début du siècle dernier, Mérida était une petite ville sans importance, gardant comme reliques de son ancienne splendeur la cathédrale et le palais de Montejo, mais bientôt la culture sur une plus vaste échelle de l'*henequen* apporta la fortune à cette contrée désolée. Ce n'est que vers 1830 que cette culture reçut une certaine impulsion. Les premiers envois sur New-York se firent en 1860; vingt ans plus tard, en 1882-1883, l'exportation se montait à 28.763.307 kilogrammes valant 2.748.120 dollars or, et en 1898 le prix passait subitement de 3 ou 4 cents à 10 cents la livre. On dépensa alors l'argent sans compter, on construisit de magnifiques et vastes maisons, ces exquises maisons des tropiques avec la cour intérieure plantée d'arbres et de fleurs, entourée d'arcades et de galeries spacieuses.

Intelligents et travailleurs, les Yucatèques tirèrent le meilleur parti de leur fortune. En été, quand la chaleur devient intolérable, la plupart quittent leur pays et voyagent pour s'amuser, mais aussi pour étudier, voir, apprendre. Ils envoient leurs enfants faire leur éducation en France et en Angleterre, parfois aux États-Unis. Ils acquièrent rapidement des idées larges, un goût raffiné. Aussi la société de Mérida est-elle fort agréable, toujours hospitalière aux étrangers, et pour ceux qu'elle distingue, sincèrement cordiale.

Les autres classes, les *meztisos* et les *péons*, les fiers descendants des anciens Mayas, vivent simplement dans des huttes larges et confortables. Ils sont doux et polis, fidèles, remarquablement honnêtes ; vêtus de blanc, coiffés

de panamas, ils sont d'une propreté immaculée. Les femmes portent les cheveux tirés en arrière en un chignon retenu par un ruban de couleur claire. Par-dessus le jupon blanc elles ont un long peplum aux manches courtes, ouvert en carré sur la gorge et orné d'une bande avec des fleurs imprimées, parfois brodées. Le bas du peplum est bordé de la même garniture, orné souvent de franges ou de dentelles, découvrant leurs pieds nus chaussés de souliers en cuir ou en satin bleu ou rouge rehaussés de riches broderies.

Leur danse, le *zapateo*, est particulièrement gracieuse. Des fleurs piquées dans les cheveux noirs, le cou surchargé de longues chaînes en or auxquelles pendent des médailles et des pièces de monnaie, les jolies mestizas avancent et reculent sur un rythme vif, saccadé, tournent avec des gestes lents des bras, tandis que les hommes, vis-à-vis, suivent les mouvements, marquent la mesure, frappent le sol de leurs pieds nus chaussés de sandales. Une coutume permet à ceux auxquels une jeune fille a plu de le lui faire savoir en plaçant son chapeau sur sa tête pendant qu'elle danse. Certaines ont ainsi plusieurs sombreros qu'elles remettent à la fin de la danse à leurs propriétaires en échange d'une pièce de monnaie ou d'une bagatelle comme souvenir.

Avec la richesse croissante un vaste champ était ouvert au commerce. D'importants magasins ont été construits à Mérida, ainsi que deux grands hôtels offrant tout le confort moderne, non seulement aux commis voyageurs, mais aux touristes qui devraient venir en plus grand nombre visiter les admirables ruines mayas disséminées sur toute la péninsule.

Grâce aux rues asphaltées, le nombre de voitures et d'automobiles a augmenté considérablement ; il y a près

de six cents voitures de place, cinq cents voitures privées et automobiles pour une population de 60.000 habitants. Toute cette animation, la gaieté naturelle des habitants, leur affabilité, la bonne administration du gouverneur ont fait de cet endroit jadis désolé une ville intéressante, avec l'aspect animé d'une capitale, surtout durant les fètes d'octobre et le carnaval.

Il n'y a pas de rivière au Yutacan, mais toute la région est traversée par un courant d'eau souterrain. Aussi chaque maison s'approvisionne-t-elle d'eau à l'aide de moulins à vent, ce qui donne à la ville une physionomie bizarre.

C'est ce courant d'eau qui a permis d'établir de tous les côtés des fermes, de vastes exploitations pour la culture de l'henequen et dont on estime le nombre à 350. La plupart des haciendas sont montées sur un pied très large avec peu de luxe, mais beaucoup de confort. Autour de l'habitation se trouvent les différents bâtiments, la machine à défibrer, la presse, les bureaux, la boutique, des maisons pour les familles d'ouvriers employés à l'hacienda et de vastes *corrals* pour les mules. Un chemin de fer Decauville relie l'habitation à la ligne de chemin de fer, et des rails sillonnent les champs dans tous les sens pour faciliter le transport des feuilles. Dans certaines exploitations on compte 70 et 80 kilomètres de rails.

Les haciendas les plus considérables, au nombre de quatre, ont une superficie de 60.000 *mecates*, c'est-à-dire 24.270 hectares. Cinq ou six autres haciendas ont une superficie de 40.000 *mecates ;* une vingtaine mesurent 20 à 30.000 *mecates*, vingt-cinq 10 à 20.000, et les autres beaucoup moins. Or, on récolte trois *arrobas* (un *arroba* pèse 11 kilogr. 50) de fibres par an et par *mecate*. Le prix varie selon le marché de New-York; en juillet 1911 l'*arroba* se vendait 5 francs.

L'*henequen*, ou sisal, du nom de l'ancien port par lequel se faisait à l'origine la presque totalité de l'exportation, est un genre d'agave de l'ordre des Amaryllidées qui pousse dans un terrain à la fois aride et humide. Il y en a deux variétés, le *sosquil* ou *sacqui*, à feuilles blanches ou grisâtres (agave rigida longifolia), et le *yashqui*, à feuilles verdâtres (agave rigida sisalana). C'est la seconde variété qui est la préférée et qui est presque uniquement employée à cause de sa meilleure qualité, bien que d'un rendement moins important, et aussi à cause de l'absence d'épines latérales qui rende la coupe des feuilles moins difficile.

C'est une plante vivace, à court tronc, dont les feuilles se développent graduellement de dedans au-dehors autour d'une couronne centrale. Les premières feuilles atteignent 70 centimètres, les autres 1 à 2 mètres. On estime à près de 200 le nombre de feuilles que porte successivement une plante. Une fois bien enracinées, les plantes produisent, au bout d'un an et dans un rayon de 30 centimètres à 2 mètres, 6 à 10 drageons que l'on coupe pour de nouvelles plantations. Cette opération se fait généralement deux fois par an pour ne pas épuiser la plante mère à laquelle les drageons sont attachés par leurs racines.

Après avoir défriché le terrain, on plante les jeunes plants sur des rangées parallèles à un intervalle variant de 1 m. 50 à 2 mètres. Chaque mecate (404 mètres 50, carrés) contient 8 ou 10 rangées avec un total de 100 plants. Il faut ensuite attendre sept et parfois huit ans avant de mettre ces champs en exploitation, c'est-à-dire de couper les feuilles. Pendant ce temps il faut faire un nettoyage complet du terrain chaque année. Après on fait une coupe régulière chaque année, jusqu'à ce que la

plante dégage de son centre une hampe florale de 6 à 10 mètres de hauteur. Cette floraison indique la fin de l'existence du *sisal* qui varie de 15 à 20 ans ; une fois terminée, les plantes meurent et il faut les brûler. On coupe généralement de 24 à 30 feuilles à chaque plante, d'une seule fois ou à plusieurs reprises dans le courant de l'année.

Ce sont les Indiens qui se livrent à cette besogne à l'aide de leur *machete,* ce sabre court, à lame épaisse, dont ils ne se séparent jamais. Ils arrivent à couper par jour jusqu'à 2.000 feuilles qu'ils arrangent en ballots de 50.

La partie industrielle est aussi simple que la culture elle-même.

C'est en 1785 que l'on fit le premier envoi de fibres en Espagne. A ce moment-là, le henequen n'était cultivé que par petites étendues, principalement sur la côte, et le défibrage se faisait d'une façon très imparfaite et surtout très lente. On plaçait la feuille sur une planche et on la grattait avec une lame d'acier pour la dépouiller des matières grasses. Ce n'est que vers 1830-1835 que l'on commença l'exploitation en grand. On remplaça la lame d'acier par la roue Solis, l'antique « *raspador* », une roue en bois de 1 mètre de diamètre et large de 15 centimètres, avec plusieurs lames d'acier placées à intervalles égaux. Un Indien tenait une feuille et la présentait aux lames de la roue, qui était actionnée à la main. Cette méthode était fort dangereuse ; de plus on ne nettoyait qu'une moitié de la feuille et le nombre des feuilles défibrées n'était que de 10.000 par jour avec deux ouvriers travaillant pendant dix heures et se relayant toutes les demi-heures.

La roue Solis fut peu à peu perfectionnée en machine.

Le principe est toujours le même : une roue avec des lames, en bronze à cause du jus très corrosif que contiennent les feuilles. La plupart des machines sont de fabrication nord-américaine. Un filet d'eau tombe constamment sur les feuilles pendant les broyages afin d'entraîner la cellulose et jeter les débris de fibre qui tombent sous la machine. Les feuilles, longues d'au moins 90 centimètres, sont amenées automatiquement sur une pente douce, prises une à une par une chaîne sans fin en bronze, broyées et pliées en deux parties retombant de chaque côté. Deux roues semblables, une à droite, l'autre à gauche, tournent constamment et défibrent ainsi complètement chaque feuille. De cette façon on arrive à défibrer 10.000 feuilles, parfois 15.000 par heure. On porte ensuite les fibres au séchoir où on les étale sur des fils de fer. Une fois séchées et blanchies, on les presse en ballots, généralement de seize *arrobas*.

La quantité de fibre extraite est environ de 4 à 5 pour 100 du poids total. Les 95 pour 100 du déchet se divisent à peu près moitié en bagasses, moitié en liquides. Un Français, M. d'Hérelle, a réussi à faire fermenter ces résidus et à les transformer par distillation en alcool.

Une partie de ces ballots est achetée à Mérida par « La Industrial », une compagnie yucatèque qui fabrique des cordages de toutes dimensions, ou bien ils sont employés dans le pays pour la fabrication de sacs, tapis, hamacs, toiles grossières, nattes, brosses, rênes et harnais. La presque totalité de la production est exportée, dont 96 pour 100 va par New-York, Boston, Mobile et la Nouvelle-Orléans aux États-Unis où la fibre de henequen est surtout recherchée pour sa légèreté, sa blancheur, son élasticité et sa résistance. En effet, elle ne durcit pas à l'air et un brin supporte la tension de 3 à 4 kilogrammes.

On a reproché souvent aux haciendados du Yucatan, aux propriétaires de ces exploitations de henequen, d'être des esclavagistes, parce qu'ils gardent attachées à l'hacienda un certain nombre de familles d'Indiens, et un journaliste des États-Unis, pour écrire des articles sensationnels, a parlé de traitements épouvantables infligés aux indigènes. Sans doute y a-t-il des abus lorsqu'il se rencontre un *administrador* particulièrement dur, mais c'est l'exception, et d'ailleurs les autorités répriment ces abus très sévèrement quand ils parviennent à leur connaissance. Je dois dire que dans toutes les haciendas, petites ou grandes, que j'ai visitées, les indigènes n'avaient l'air ni malheureux ni misérables.

Comme la main-d'œuvre est difficile à se procurer, les propriétaires tâchent naturellement de retenir leurs ouvriers, mais sans jamais attenter à leur liberté. Chaque hacienda est entourée d'un certain nombre de petites maisons construites en pierres, recouvertes d'un toit de chaume où habitent ces ouvriers avec leurs familles. Chaque famille a sa maison avec un morceau de terre annexé ; de plus, on lui donne trente mecates pour cultiver son maïs. Dans les grandes haciendas, on compte environ cinquante familles ; dans les autres, une trentaine. On fournit à chacun gratis les soins d'un médecin, ainsi que les médicaments. On tue une ou deux vaches par semaine, dont on leur distribue la viande, et à la boutique de l'hacienda, ils trouvent tout ce dont ils ont besoin.

En général, une fois installés dans une hacienda, les indigènes ne désirent guère partir ; ils se marient, ils s'enracinent. Depuis quelques années, on a fait venir plusieurs familles de Coréens qui se sont bien accoutumées au pays et donnent des résultats satisfaisants.

Le port de Progreso reçoit annuellement la visite de

600 bateaux, dont 400 vapeurs. Durant le mois de mai 1911, il a été expédié 80.911 balles pesant 13.939.854 kilogrammes et valant 2.262.196 piastres.

En 1910, il avait été exporté 558.996 balles pesant 94.789.504 kilogrammes, réparties de la façon suivante : aux États-Unis, 525.178 balles pesant 89.117.157 kilogrammes, au Canada, 26.724 balles pesant 4.435.707 kgs, en Europe, 5.968 balles pesant 1. 043.613 kilogrammes, à Cuba, 1.122 balles pesant 192.224 kilogrammes, au Mexique, 3 balles pesant 508 kilogrammes, à l'Argentine, 2 balles pesant 295 kilogrammes.

Les échantillons envoyés à Buenos-Ayres y ont été très appréciés, et une fabrique de cordages a passé une commande de quinze tonnes à titre d'essai. Ce débouché dans l'Amérique du Sud peut devenir fort intéressant pour le Yucatan.

Deux lignes de chemin de fer relient Progreso et Mérida. En outre, les Chemins de fer unis du Yucatan, entreprise purement mexicaine, capital, ingénieurs, directeurs et employés, desservent tout le reste du pays par de nombreuses lignes passant à proximité des principales haciendas.

On est en train de prolonger l'une d'elles, celle de Peto, pour mettre en communication cette dernière ville avec Santa-Cruz de Bravo, la capitale du territoire de Quintana Roo, créé par un acte du 14 décembre 1900, et dont un autre acte du 25 février 1904 établit l'organisation politique et municipale.

L'histoire nous apprend que la conquête du Yucatan par les Espagnols fut particulièrement difficile et que les Indiens Mayas secouèrent de temps à autre leur joug par de sanglantes insurrections, spécialement en 1761 et en 1847. Cette dernière surtout fut terrible, et eut une

influence considérable sur le développement politique et économique de la péninsule. La ville de Bacalar tombait entre les mains des rebelles, avril 1848, mais le colonel D. José Dolorès Cetina réussissait à la leur enlever le 3 mai 1849. Bientôt après, deux bandes d'Indiens, ceux de l'Est, commandés par Jacinto Pat, et ceux du Sud, sous José Maria Tzuc, revinrent mettre le siège devant Bacalar, mais au bout de deux ans, en 1852, ces derniers, battus par le général Don Romulo Diaz de la Véga, firent leur soumission.

Les Indiens de l'Est, furieux de cet acte, se tournèrent contre eux, attaquèrent leur ville principale, Chichanha, et la détruisirent complètement. Pendant ce temps, le général de la Véga marchait sur Chansantacruz, la ville sainte des mayas, et s'en emparait en juillet 1852, après la mort du chef Venancio Pec et de son adjudant Juan Bautista Yam. En 1858, les Mexicains perdaient de nouveau Bacalar ; ils se maintenaient à Chansantacruz, mais après leur départ, en 1871, les Indiens en reprirent aussitôt possession.

Depuis, toute cette partie est de la péninsule du Yucatan, est toujours restée en état d'insurrection. Aussi le gouvernement mexicain en fit-il une province spéciale, un territoire placé sous la juridiction militaire, et ordonna-t-il à la fin du siècle dernier une nouvelle campagne qui fut menée avec habileté et une très grande vigueur par le général Don Ignacio Bravo. C'est de cette campagne que datent les principaux postes établis sur les côtes du Quintana Roo, et on doit admirer les progrès accomplis en si peu de temps dans des conditions très défavorables.

Payo Obispo, le port situé à l'embouchure du Rio Hondo, dans la baie de Chetumal, fondé en 1901 par le Major Blanco, officier de la marine mexicaine, s'est développé

avec rapidité à cause de l'exploitation des bois précieux sur le fleuve et du commerce qu'elle occasionne. Son nom vient de don Payo Obispo, envoyé en mission à Bacalar par le roi d'Espagne et qui visita le Rio Hondo en octobre 1806. Le village s'agrandit très vite, et la limite de la forêt est repoussée chaque année plus loin par la hache des colons qui obtiennent chacun une bande de terrain à condition de le défricher et d'y construire une hutte. Les maisons en bois sont encore rares, quoique plusieurs à deux étages s'élèvent déjà au-dessus des toits de chaume. Malgré la température très haute, l'air n'est point trop malsain et la vie y est relativement facile. En dehors du bétail que l'on tue de temps à autre pour les besoins de la troupe, de la viande fraîche est apportée deux fois par semaine de Corozal, le port anglais situé de l'autre côté de l'estuaire. Un brave Vendéen, ingénieux et travailleur, a transformé le terrain qui lui était concédé en un coquet jardin potager dont les légumes sont très recherchés. Quant à la provision d'eau, elle est assurée par d'immenses barriques de dix à douze mille litres de contenance, dans lesquelles on conserve l'eau de pluie.

Un service assez actif se fait avec Corozal, et de là avec Belize ; le courrier même est expédié par cette voie. Quant aux munitions et aux approvisionnements envoyés de Mexico, ils sont amenés à Xcalak par les transports militaires qui viennent trois fois par mois de Vera-Cruz. Ces transports, dont un sert spécialement à ravitailler en bétail les troupes disséminées dans le Quintana Roo, s'arrêtent en face de Xcalak, dans des eaux très profondes, en attendant de pouvoir pénétrer dans le bassin que l'on y aménage, et dont les travaux, dirigés par un ingénieur de l'armée mexicaine intelligent et actif, sont bien près d'être terminés. Comme il serait trop long de

contourner la péninsule derrière laquelle s'abrite la baie de Chetumal, un chemin de fer Decauville transporte à travers une plaine marécageuse à une anse de la baie passagers et bagages qu'un léger remorqueur ou une chaloupe à voile pontée mène ensuite à Payo Obispo.

Les débris de familles mayas ayant échappé aux massacres qui pendant tout le siècle dernier ensanglantèrent cette partie de la péninsule se sont réfugiés dans de petits villages isolés où ils vivent paisiblement, tandis que les nègres du Honduras Britannique venaient se grouper dans les ports, s'y installer, accueillis avec faveur par les autorités mexicaines à cause du manque absolu de main-d'œuvre. Les Mexicains marquent une très grande répugnance à venir au Quintana Roo que des racontars font passer, bien à tort, pour un véritable enfer, et c'est cette pénurie d'hommes qui force le gouvernement mexicain à accepter comme artisans qui se présente et à engager pour les offices subalternes des mécaniciens et des marins de toute nationalité amenés là par le hasard. Les meilleurs sont incorporés dans la marine mexicaine, ont rang et qualité d'officiers; les autres restent des épaves dont la nécessité seule oblige à se servir.

Payo Obispo est relié par le télégraphe avec Santa Cruz de Bravo et par là avec tout le Mexique; le téléphone le met en communication directe avec Bacalar, et pendant six mois de l'année, les petits vapeurs plats de rivière peuvent assurer le trafic entre ces deux points par un cours d'eau qui unit le lac de Bacalar avec le Rio Hondo. Ce lac immense est magnifique; les eaux remarquablement limpides sont malheureusement très basses, et à certains endroits le fond est encombré de blocs de roche calcaire au milieu desquels il a fallu creuser un chenal. Elles contiennent du cuivre et de la chaux en

assez grande quantité, et leur usage comme boisson est dangereux.

Perché sur une colline au bord du lac, flanqué d'un lourd castillo, Bacalar profile à l'horizon les lignes dentelées de ses maisons en ruines. Cité importante et position stratégiqne excellente, elle fut le centre de toutes les opérations militaires; prise et perdue tour à tour par les Indiens Mayas et les Mexicains, elle vit tous ses habitants (plus de 5.000) périr ou s'enfuir, ses maisons s'écrouler sous les boulets de canon ou les flammes de l'incendie. Pendant la dernière campagne, en 1901, elle fut occupée par l'armée mexicaine qui y maintint une garnison de mille hommes jusqu'en 1904. Mais les Indiens s'étant retirés vers le Nord il fallut transporter la capitale à Chansantacruz, ne laissant dans le fort que cinquante hommes avec un capitaine et un lieutenant. Les anciens habitants revenus avec les troupes, manquant de confiance, désertèrent à nouveau la ville et il en reste aujourd'hui à peine 300.

Bacalar (Bakhalal) est une des plus anciennes cités du Mexique. En 1527, tandis qu'il s'occupait de la conquête du Yucatan, Montejo avait appris par des Indiens qu'il existait de l'or dans la province de Bakhalal. Il envoya aussitôt le capitaine Davila pour y fonder une ville d'Espagnols. Celui-ci, à son arrivée, adressa un message au seigneur de Chetumal, Nachaucou, pour s'informer des gisements aurifères et lui demander des provisions. Le cacique répondit fièrement que ses sujets lui enverraient du maïs sur la pointe de leurs flèches. N'ayant avec lui qu'une poignée de combattants, le capitaine Davila dut se retirer vers la côte et au bout de deux années, après de terribles épreuves, il parvint à rejoindre l'armée à Campêche.

Don Melchor Pacheco fut plus heureux dans ses efforts et en 1545 il jetait les fondements de la ville de Bacalar qui, habitée par des Espagnols du Yucatan, atteignit rapidement plus tard l'importance et la prospérité que révèlent ses ruines. Cet état de choses s'explique aisément par la très grande fertilité du sol et la facilité du trafic avec Belize, qui, ne produisant rien, avait besoin de s'approvisionner de tout au dehors. La ville, entourée d'une muraille d'un kilomètre et demi de longueur, s'étend sur un plateau au bord du lac. Une belle cathédrale avec une vaste plaza en marque le milieu; elle est restée intacte et sur la façade principale, au-dessus du portail, on remarque encore les niches des neuf cloches de bronze qui furent emportées par les Indiens. Tout le long des larges rues perpendiculaires ou parallèles s'élèvent des maisons en pierre, certaines à deux étages, avec de vastes *patios* (jardins intérieurs). Les hautes herbes poussent maintenant au milieu du chemin, les arbres ont pris racine dans les maisons, à l'intérieur des salons, et de la splendeur d'autrefois il ne subsiste plus que des pans de murs sur lesquels on aperçoit encore des teintes bleues ou roses parmi les touffes verdoyantes des lianes. Ville morte envahie par la nature vivace, saccagée, ruinée par les Indiens révoltés contre le conquérant brutal et trop avide, ville morte comme les antiques cités des ancêtres mayas qui dorment, enveloppées de mystère, à l'abri de la forêt immense.

Au lieu de l'abandonner complètement, le gouvernement mexicain devrait y maintenir une troupe suffisante pour ramener la confiance et développer les richesses de cette portion de territoire. Peu à peu Bacalar pourrait se relever de ses ruines, devenir un point de concentration avec son lac qu'il serait aussi possible de relier plus direc-

tement avec la mer du côté de la baie de Espiritu Santo.

A l'extrémité nord du lac, à Santa-Cruz de Chico, se trouve un petit campement militaire. D'autres sont installés à une certaine distance, échelonnés tout le long de la route qui mène à Santa-Cruz de Bravo et reliés entre eux par le téléphone. Le chemin est superbe, large, bien ouvert, carrossable. A Noebec, à Petkakab, à Nozcab, partout l'accueil est charmant, plein de cordialité. Aux vivres ordinaires, riz, haricots et tortillas, on ajoute vite un œuf, on verse du thé ou de la bière dans les boîtes de conserves ou les fonds de bouteilles coupées qui servent de verres. Il faut admirer ces officiers qui vivent là, tout seuls, sous un climat meurtrier, logés dans des baraques provisoires, extrêmement rudimentaires, ayant sous leurs ordres des soldats indisciplinés envoyés des prisons de Mexico pour purger leur peine.

L'antique Chansantacruz, le « *santo pueblo* » des Mayas, est devenue Santa-Cruz de Bravo, du nom du général Bravo qui mena si vigoureusement et si heureusement cette pénible et difficile campagne contre les Indiens Mayas révoltés (Indios bravos).

La campagne terminée, il y établit son quartier général et peu à peu il répara les ruines de l'ancienne Chansantacruz, les rendit habitables, se servant des principaux édifices pour la caserne, l'hôpital, de l'église comme magasin pour y entasser farine et maïs. « Que voulez-vous, m'expliquait-il, c'est notre Dieu ici. » Il a tiré de l'eau excellente d'un *cenote* (puits naturel) et l'a amenée au moyen d'une pompe jusque sur la place ornée d'un jardin et d'un kiosque à musique. Un abattoir a été aménagé à quelque distance et une installation électrique fournit la lumière à toute la ville.

Santa-Cruz de Bravo est bien choisie comme capitale,

près du centre d'action des Indiens qui se sont concentrés au Nord autour de Tulum. En outre Santa-Cruz est en communication par une bonne route carrossable avec Peto, ville importante où s'arrête le chemin de fer venant de Mérida, et avec la mer par une voie ferrée aboutissant à Vigia, sur la baie de l'Ascension, cette baie que les auteurs anciens décrivent comme « un port où toute la flotte espagnole pourrait ancrer. » Elle est en effet très vaste, mais comme sur toute la côte de la péninsule les eaux sont très basses, et il faut rester à plus de trois kilométres de la terre pour avoir quatre à cinq mètres de fond. Santa-Cruz de Bravo mettra pourtant encore bien du temps à se développer ; à part la troupe et quelques commerçants, la plupart turcs arméniens, la population se compose surtout de criminels envoyés de Mexico et des différents points de la République. Ils s'occupent aux travaux du chemin de fer et leur prison porte le nom de « Cuarto de los Operarios del Ferrocarril ». C'est moins humiliant. Ils sont parfaitement doux d'ailleurs, se promènent en liberté, et je me rappelle le fin sourire du général quand il me disait, en pointant de la galerie du quartier général un homme venant chercher de l'eau ou un autre portant des planches : « Tenez, un bandit. » Pourquoi du reste tenteraient-ils de s'échapper? Où iraient-ils? Ils seraient infailliblement repris et leur régime serait rendu plus sévère, ou s'ils fuyaient dans les bois ils mourraient vite d'inanition et risqueraient de tomber entre les mains des rebelles heureux d'assouvir sur eux leur soif de vengeance.

Pour de nombreuses années encore le territoire du Quintana Roo ne pourra pas être autre chose qu'une colonie pénitentiaire. Il faut attendre que le Mexique soit lui-même trop peuplé et que le surplus de ses habitants

vienne au Quintana Roo chercher des terrains vierges et fertiles. Pour le moment du moins, le manque de sécurité éloignera encore les colons, car la campagne, qui a duré quatre ans et a coûté tant d'hommes et tant d'argent, n'a pas réussi à pacifier entièrement le pays. Il reste encore près de 10.000 Indiens rebelles, dont 3.000 guerriers. L'armée les contient, mais ne les domine pas ; il faudrait une seconde campagne, décisive cette fois. Ce manque de sécurité enraie tout progrès dans ce pays si riche, mais ce seraient des dépenses considérables, et le gouvernement mexicain qui a déjà fait tant de grandes choses, considère cette partie de son territoire comme un peu perdue, si lointaine, la néglige, en remet à plus tard le développement, ignorant peut-être aussi des conditions véritables de ce pays et de ses ressources.

Au delà de Santa-Cruz, la forêt immense s'étend jusqu'à la pointe extrême de la péninsule du Yucatan, jusqu'au cap Catoche, le premier point découvert par les « *conquistadores* ». Le 4 mars 1517, vingt et un jours après avoir quitté Cuba, Francisco Hernandez de Cordoba arrivait en vue de cette terre. Dès qu'ils l'aperçurent, cinq grands canots remplis d'indigènes vinrent au-devant de lui ; ils lui firent de vives démonstrations d'amitié et le prièrent de venir jusqu'à leur village. Les mots *conex cotoch* revenaient à tout instant, ce qui signifie « venez chez nous », et les Espagnols, prenant ce mot pour le nom d'une localité, le donnèrent à la pointe qu'ils venaient de découvrir. A six kilomètres au large se trouve la petite île de Mujeres, longue de 7 à 8 kilomètres sur 800 mètres de largeur, l'île des Femmes. Elle fut baptisée ainsi par les soldats de Cortez, à cause des statues que renfermaient les quatre grands temples qui s'élevaient là, « dont la plupart figuraient des femmes de haute

taille ». Bernal Diaz remarque en outre qu' « il y avait là des établissements, avec champs de maïs, où l'on faisait du sel. » Au nord de l'île, tout à fait à la pointe, s'élève une ruine isolée et sur la paroi intérieure d'une chambre avec la voûte triangulaire, on peut lire des inscriptions tracées par des corsaires de diverses nationalités.

Plus au sud, presque à hauteur de Tulum, on rencontre la grande île de *Cozumel* ou *Cozamil*, l'île des hirondelles, découverte en 1518 par Juan de Grijalva parti à la suite de Cordoba et entraîné par les courants. C'est là que Cortez, en venant de Cuba, donna rendez-vous à sa flotte en 1519, pour se rendre ensuite en longeant la côte jusqu'au Rio Grijalva. Il y trouva un grand nombre de temples avec des idoles gigantesques d'un aspect hideux, car cette île était fort vénérée et il s'y faisait « de grands pèlerinages d'Indiens natifs des villages situés vers le cap Catoche et dans d'autres points du pays du Yucatan. » Aujourd'hui tout est désert, et la forêt a recouvert de sa solitude ce pays que peuplaient autrefois des multitudes d'Indiens, où des milliers de pèlerins venaient se prosterner au pied des temples superbes devant les divinités aux masques effrayants. Le climat y est pourtant doux, absolument sain, la terre remarquablement fertile, et le petit port de San Miguel offre un mouillage excellent. Mais, comme je l'ai dit plus haut, les Mexicains se font une idée effroyable de ce territoire de Quintana Roo, considérant comme une déchéance, une folie, une manière de suicide, que de s'y rendre, et ils abandonnent aux étrangers l'exploitation de ses richesses. Ceux-ci ne s'en font pas faute, principalement dans la région du Sud où tout danger est écarté maintenant.

Le Rio Hondo forme la limite entre le Mexique et la colonie anglaise de Belize (Honduras Britannique). Large,

profond, d'un cours paisible, ses bords sont joliment garnis de mangliers laissant nonchalamment leurs branches traîner dans l'eau et se mêler aux multiples racines qui s'y forment. De temps à autre, au-dessus de cette haie de verdure, surgit la tige fine et droite d'un palmier royal avec son panache de feuilles finement découpées. Les Indiens l'appellent vulgairement palmier-chou parce qu'ils en coupent la tête pour la faire bouillir et la manger en guise de légumes. De distance en distance, apparaissent une ferme, un village, pittoresquement installés au bord du fleuve, enclavés dans la forêt, habités par de paisibles Indiens occupés à leurs milpas (champs de maïs). Tout le long du fleuve se trouvent des compagnies adonnées à l'exploitation du *chicle* ou de bois précieux. Souvent, à un détour on voit surgir la voile blanche d'une barque montée par des nègres, surchargée de bananes pour Belize ou de provisions, conserves et liqueurs, pour les divers groupes de riverains.

Vers le milieu de son cours, le fleuve change d'aspect, aux mangliers succèdent des arbres plus hauts, chargés de fleurs et de fruits, les Santa Maria ; sur des troncs sortant à moitié de l'eau sont perchées de grosses tortues, et sur les bords des crocodiles somnolent, souillés de vase, horribles. Le fleuve reste large, profond, paisible jusqu'à Blue Creek, où il se divise en Rio Bravo et Rio Azul, et n'est désormais plus navigable qu'en cayuco, à cause de nombreux bas-fonds et rapides. Tout près de là, en territoire mexicain et se déversant dans le Rio Hondo, est un petit lac d'un bleu limpide, au pied d'une immense falaise blanche, large bloc de roche calcaire contenant des cristaux très clairs et transparents. Au milieu de la falaise se trouve une grotte dans laquelle la légende place un crocodile d'or. Mais l'accès en est presque impossible, le seul

moyen d'y arriver étant d'y aller à la force des poignets, accroché à un mince rebord, à douze mètres au-dessus du lac.

A quelques kilomètres en aval de Blue Creek, est situé Yoo-Creek ou Esperanza, le point le plus proche d'Ycaiché.

C'est là, que se sont réfugiés les débris des terribles Mayas du Sud, après leur soumission devant Bacalar en 1852. En 1853, leurs chefs, José Maria Tzuc, Andrès Tzinia et Juan José Cal, conclurent un traité avec les agents du gouvernement mexicain : le Dr Canton et le colonel Lopez. Ils reconnaissaient la suzeraineté du Mexique, mais conservaient l'indépendance pour leurs affaires, c'est-à-dire pour l'administration civile et judiciaire, etc... Ils recevaient en outre la concession d'une vaste étendue de terrains.

Ces tribus appelées Pacificos del Sur, en opposition aux Bravos del Norte, sont partagées sur deux États dont l'un, au Centre, a pour chef-lieu Ixhanha, et l'autre, au Sud, Ycaiché. Chez ces Indiens d'Ycaiché, qui durent se retirer là après la destruction de Chichanha, l'esprit guerrier ne s'apaisa pas de suite, et il se manifesta par de nombreuses incursions sur le territoire du Honduras Britannique. Mais en 1872, leur chef, Marcos Canul, fut mortellement blessé au siège d'Orangewalk, défendu par un Suisse du nom d'Oswald, et depuis ils n'ont plus tenté aucune expédition.

La phtisie, l'alcool, les fièvres paludéennes et, en 1892, une terrible épidémie de petite vérole ont décimé rapidement ces pauvres Indiens qui ne sont plus maintenant que cinq cents à peine, dont cent utiles.

C'est à 20 lieues au Nord de ce village que je découvris, en 1906-1907, les ruines de Rio Beque, ainsi nommées du fleuve qui coule à une demi-lieue de là.

Il reste debout un édifice immense, construit en longueur de l'Est à l'Ouest et très différent comme architecture des ruines que l'on rencontre dans le Nord du Yucatan, de lignes très simples mais très pures. La façade principale, tournée vers le nord et mesurant 40 mètres de longueur, est flanquée à chaque extrémité d'une tour construite en pierres et terre, et dont le revêtement est formé de blocs de pierre calcaire. Les angles en sont arrondis, chose que je n'ai remarquée dans aucune des ruines que j'ai visitées au Peten et au Yucatan, et ornés de moulures. Elles ont 8 m. 50 de hauteur dans l'état actuel d'éboulement, 8 mètres de largeur sur la façade principale et 6 mètres sur la façade de côté. Dans chacune de ces tours se trouvent deux chambres intérieures, auxquelles on accède par un escalier très étroit fait de blocs de pierre et dont l'entrée se trouve au sommet. Dans celle de l'extrémité est, au milieu de la façade nord, existe un petit escalier très bien conservé, avec des marches de 70 centimètres de large, qui donne sans doute accès dans des appartements intérieurs. Chose bizarre, et dont on ne saisit pas immédiatement la signification, il commence à 2 mètres du sol.

Sur la façade ouest se trouve une petite cour en retrait de 8 m. 50 de côté, avec une petite porte basse. La façade sud, éboulée en majeure partie, laisse voir cependant que de ce côté l'architecture était fort simple et n'avait rien de semblable à celle de la façade nord, dont la partie comprise entre les deux tours est malheureusement dans le même état. Il est vraiment regrettable que tout le milieu de cette façade soit éboulé, car d'après les débris de pierre amoncelés au pied, elle devait être fort belle et intéressante. En effet, parmi les décombres, j'ai trouvé des blocs de pierre calcaire carrés, de 52 centimètres de côté, avec des

signes sculptés, très simples, donnant l'idée plutôt d'ornementation que d'écriture hiéroglyphique. Malgré toutes mes recherches je n'ai pu en découvrir que trois et en bien mauvais état. De plus, j'ai retrouvé un de ces blocs de pierre resté sur la façade; quoique très abîmé, l'on pouvait voir la trace de signes pareils aux autres, et il est probable qu'une partie au moins de cette façade avait été décorée de cette manière.

Par ce trou béant on aperçoit d'immenses chambres intérieures. Ces chambres sont sur un même plan, placées parallèlement par trois et partageant la façade en trois parties symétriques. Comme je l'ai dit, elles sont très grandes, la longueur de chacune d'elles étant de 10 m. 80, la largeur de 2 m. 60 et la hauteur de 4 m. 20, le côté du triangle de la voûte ayant 1 m. 80. La largeur totale de l'édifice, prise sur les trois chambres parallèles, est de 11 mètres.

On s'imagine quel devait être jadis le spectacle de ce monument, masse grandiose et imposante surgissant en une attitude de force et de défi dans la clarté lumineuse de ces plaines immenses limitées par des forêts infinies. Avec sa façade ornée à profusion de signes sculptés dans la pierre formant des figures d'un dessin simple et régulier, flanquée de tours puissantes, elle était bien la demeure de ces chefs de jadis à la fois féroces et artistes. Quoique très différent dans sa conception et dans son architecture des ruines du Nord du Yucatan, cet édifice fut à n'en pas douter construit par des tribus de la même race. En effet, bien des détails révèlent une similitude d'idées et de goût : la forme particulière des plafonds, le mode de revêtement des parois intérieures des chambres qui se réunissent au sommet comme les deux côtés d'un triangle.

Le chef d'Ycaiché, le général Tun, a le titre de subprefecto et reçoit un salaire fixe du gouvernement. Rien ne le remarque toutefois des autres Indiens; il est vêtu comme eux de vêtements en toile blanche, il vit dans une hutte, et le matin on le voit souvent, le pantalon retroussé, partir pour son champ ou aller chercher de l'eau pour les besoins de son ménage.

Il a pour le seconder un commandant, des capitaines, lieutenants, sergents et caporaux, et les hommes enrégimentés comme soldats doivent une semaine de garde toutes les cinq semaines. Leur discipline est très remarquable et, sur un mot du général souvent envoyé la veille, ils quittent leurs travaux, leurs parents malades pour venir se mettre à sa disposition. Un très grand respect existe également entre supérieurs et inférieurs, pères et enfants. Ils ne se saluent pas; l'inférieur s'approche, se penche, baise le pouce du supérieur placé en croix sur l'index et suivant le rang de l'inférieur, le supérieur porte parfois après son pouce à ses lèvres.

Scrupuleusement honnêtes et fidèles à la parole donnée, ils n'ont qu'un vice, plutôt qu'un désir à satisfaire, celui de l'ivrognerie. Avaler de l'alcool semble pour eux l'unique joie, l'unique plaisir. Tous s'y adonnent suivant leurs moyens, et comme ils ne se nourrissent que de maïs et de haricots ils s'enivrent très facilement. Ils ne sont d'ailleurs pas dangereux et l'ivresse se manifeste chez eux plutôt par une excessive bonne humeur, une cordialité qui les pousse, quand on les rencontre par le village, à venir vous serrer la main pour vous assurer de leur dévouement et sans doute aussi de leur stabilité.

Très bons camarades, ils vivent en voyage en parfaite union, partageant leurs vivres en commun, l'un faisant profiter les autres de ce qu'il a apporté en plus. Chacun est

pourvu de sa calebasse, mais la même marmite sert à tous et jamais aucune dispute, aucune récrimination ne s'élève. Tout en faisant maigre chère, ils mangent continuellement; ils ne laissent jamais passer la moindre aguada sans s'arrêter pour boire et souvent manger une tortilla ou un peu de totopoxtle.

Peu empressés à partir le matin, ils sont dociles et dévoués quand on les traite sans brusquerie. Ils travaillent volontiers, avec ardeur même, mais pendant quelques heures seulement. Ensuite il faut les laisser retourner à leurs hamacs où, tout en fumant leur pipe ou des cigares qu'ils roulent eux-mêmes, ils se livrent à d'interminables causeries. Le soir, près des feux allumés pour atténuer l'humidité de la nuit, ces conversations se continuent fort tard, sans que jamais une discussion un peu vive intervienne. Ces causeries sans doute ne manquent pas non plus d'humour, car à chaque instant partent des éclats de rire, bien nets et sonnant juste.

Ils sont tous très propres, chaussés de sandales en cuir (apargatas), vêtus de blanc, de taille moyenne, mais bien proportionnés. Ils ont la figure arrondie, le nez épaté, les yeux légèrement bridés, les cheveux noirs et durs, le poil rare sur le visage; beaucoup même sont complètement imberbes. Les femmes, en général petites, sont développées de très bonne heure; elles portent le costume propre et coquet des Mayas. Tout le jour elles moulent du maïs sur leur pierre à trépied (metate), pour les tortillas et le totopoxtle. Le matin et le soir au crépuscule, on les voit passer avec un petit tonneau sur le dos retenu sur le front par une lanière de cuir pour aller chercher de l'eau à l'aguada située près du village.

Il est très pittoresque, ce village, composé de maisons en forme d'ellipse, disséminées à une certaine distance

les unes des autres parmi des bosquets de verdure, construites d'une façon sommaire avec des piquets et de la boue ; elles sont blanchies à la chaux à l'intérieur comme à l'extérieur et recouvertes d'épaisses toitures en feuilles de palmier. Sur la plaza, grande place en gazon entretenue avec soin par les prisonniers, se trouve le poste de garde, un grand hangar avec quelques bancs et des hamacs ; l'église, toute simple, a pour autel une table sur laquelle est placée une collection de croix bizarrement vêtues et une châsse renfermant la statue de Santa Clara, patronne du village.

Il n'y a pas de prêtre; il n'en vient un qu'à Pâques pour une ou deux semaines. Mais les Indiens d'Ycaiché sont très catholiques, et le soir au coucher du soleil la cloche résonne gravement, appelant les fidèles à la prière. Ils sont très superstitieux ; je m'en suis rendu compte à mes dépens. En effet, j'avais obtenu à grand' peine que l'on me déterrât un crâne. C'était celui d'un capitaine, de pure race maya, absolument intact avec ses dents et sa mâchoire inférieure, ce qui m'intéressait tout spécialement, car cette partie manque assez souvent. Ce capitaine étant mort sept ans auparavant, j'espérais être tranquille et enveloppai le crâne avec soin et aussi avec une véritable joie. Hélas ! Le lendemain matin le général arrive très embarrassé, me fait expliquer que pendant la nuit deux parentes éloignées du capitaine étaient venues lui réclamer le crâne. J'offre une somme d'argent, prétextant l'intérêt de mes études, rien n'y fait, les femmes pleurent et s'obstinent : « Que deviendrait notre pauvre parent au jour du Jugement dernier s'il ne retrouvait pas sa tête ? »

Tout à fait pacifiques maintenant, ces Indiens d'Ycaiché se consacrent uniquement à la culture de leurs milpas ou

à la récolte du *chicle*, très fiers de s'adonner à cette industrie qui, malheureusement, accapare trop toutes les forces vives de ces régions et empêche ainsi son développement agricole.

Ce *chicle*, corruption du mot aztèque tsictli, c'est le chewing gum, pâte à chiquer que mâchent sans trêve les fortes mâchoires des Américains, et que souvent aussi mastiquent les dentures semées d'or des Américaines.

Aujourd'hui cette habitude est tellement établie dans les États-Unis qu'elle a amené la création de toute une exploitation, et cette dernière a pris un tel développement qu'elle constitue aujourd'hui l'industrie du *chicle* pour laquelle a même été organisé un trust. C'est principalement dans les vastes forêts tropicales de cette péninsule du Yucatan et aussi du Guatemala, du Honduras, du Honduras Britannique, que sont exploités les bois nécessaires à cette production.

Cette exploitation n'est pas sans présenter d'assez grandes difficultés par suite de l'éloignement des régions où se trouvent les arbres producteurs, des moyens de transport irréguliers et coûteux, des conditions climatériques très pénibles, même dangereuses, des pluies torrentielles qui transforment les chemins en fondrières, du nombre et de la cherté des bêtes de charge qu'il faut amener, et du recrutement peu commode des travailleurs dans un pays où les indigènes sont en très petit nombre et où il faut non seulement importer d'autres régions la main-d'œuvre nécessaire, mais même engager celle-ci à des conditions spéciales. En effet, les Compagnies se livrant à l'exploitation du *chicle* sont obligées, chaque année, de recruter un certain nombre d'indigènes auxquels elles font signer un contrat de six mois. Elles doivent les amener
s rapatrier à leurs frais.

Le travail dans la forêt étant très pénible, le choix des hommes se trouve limité, et il ne faut pas se montrer trop difficile sur la qualité morale de ceux qu'on emploie. Aussi faut-il surveiller étroitement les hommes embauchés jusqu'au moment de l'embarquement, car beaucoup cherchent à s'enfuir dès qu'ils ont reçu l'acompte qu'ils exigent sur leurs salaires à la signature de l'engagement.

L'exploitation comprend un camp principal établi au bord d'une rivière ou à proximité de la mer, et se composant de quelques baraquements en bois, à l'usage du directeur, de la comptabilité, de l'hôpital, du magasin de provisions et du magasin de dépôt.

D'autres postes de moindre importance sont disséminés dans la forêt et reliés entre eux par de simples sentiers où passent quotidiennement les muladas, trains de mules portant le maïs et les haricots nécessaires à l'alimentation des *chicleros* ou rapportant au magasin les blocs de *chicle* prêts à être expédiés. Ces postes sont tout à fait rudimentaires, composés de couchettes formées de bâtons placés les uns à côté des autres et recouvertes d'un toit de feuilles de palmier.

Le premier travail est la recherche des chico zapotes, arbres droits et immenses, dont le suc produit le *chicle.* Ce choix doit être fait très minutieusement et réclame une assez longue pratique, car tous ces arbres ne sont pas également bons producteurs. Une fois le choix fait, on procède à l'extraction. Les indigènes doivent monter presque au faîte de l'arbre, en s'aidant de leurs pieds et d'une corde passée autour des reins, ce qui demande une grande habitude et n'est pas sans présenter un certain danger.

Arrivés en haut, ils commencent des incisions faites en biais, se terminant les unes dans les autres, ou encore en hélice, et finissant presque au pied de l'arbre. A l'extré-

mité de la dernière incision, ils placent le bout d'une feuille de palmier qui forme rigole et laisse couler le liquide dans une sorte de sac. Il faut tenir compte également des conditions climatériques, car le liquide coule en plus ou moins grande quantité, suivant l'état d'humidité, la sève étant plus abondante, et par suite l'écoulement plus considérable pendant la saison des pluies. Le suc ainsi recueilli est porté au poste où on le tamise et où on lui fait subir une première préparation qui nécessite une cuisson assez longue dans de grandes bassines en cuivre.

Pendant cette opération, on remue constamment la matière à l'aide d'un gros bâton, jusqu'à ce que le liquide prenne une certaine consistance. On en forme des blocs que l'on laisse ensuite se refroidir et durcir. Avec des fers on marque les initiales du poste où ils ont été récoltés et la date à laquelle ils ont été préparés.

Ces blocs (marquetas) sont ensuite mis dans des sacs et expédiés à dos de mule au camp principal qui, à son tour, les envoie par vapeur à Belize, et de là, aux États-Unis pour être vendus au cours fixé par le trust. Les manufactures leur font subir, pour les présenter à la consommation, les derniers préparatifs, et le *chicle* parfumé et découpé en petites tablettes est mis en vente. Aux États-Unis, on en trouve partout, on vous en offre même dans les chemins de fer, cela comme une chose courante, avec les journaux, les bonbons, les cigares et les fruits.

Durant les dix premiers mois de l'année fiscale 1910-1911, il a été exporté pour 3.558.564 piastres de *chicle*, et les producteurs comptent bien voir ce chiffre augmenter lorsque la vieille Europe, en mal d'américanisme, s'essaiera à goûter les plaisirs de cette disgracieuse habitude.

*
* *

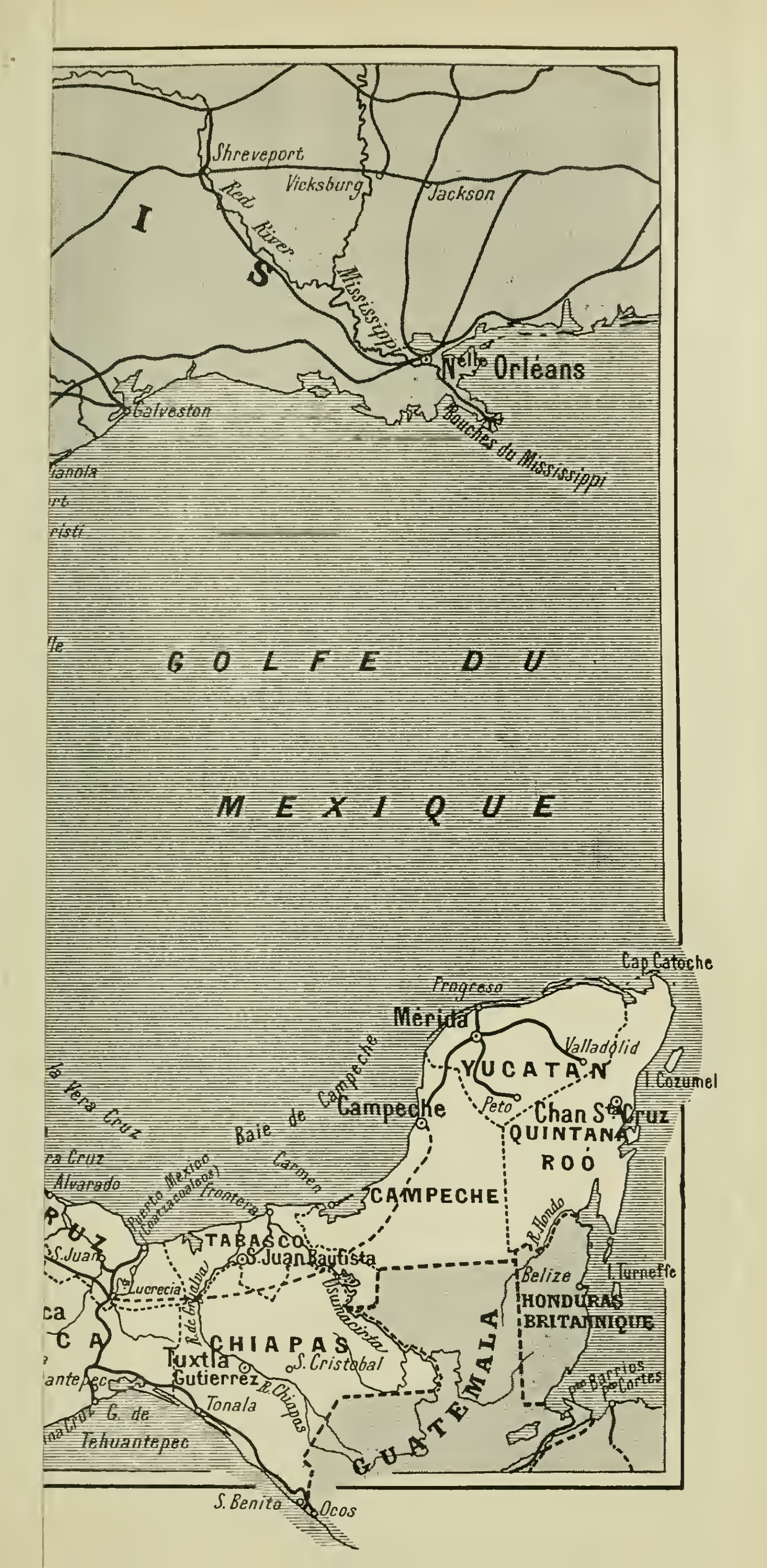
En terminant ces pages il me revient à la mémoire ces paroles du général Bravo quand il me reçut si aimablement dans son quartier général de Santa-Cruz de Bravo. « *Mexico*, me disait-il, *es todavia un muchacho.* Le Mexique est encore un gamin; mais il grandira et il arrivera un temps où on n'osera plus lui tirer les oreilles. »

Depuis plusieurs années, certes, le Mexique a grandi. S'il a encore la vigueur et l'enthousiasme de l'adolescent, il a déjà tout le sang-froid de l'âge mûr et cette assurance que donne la pleine conscience de sa force. Il saura sans doute par sa sagesse éviter les fautes qui compromettraient la belle destinée qui s'ouvre devant lui et par sa fermeté conserver la place qu'il s'est acquise.

TABLE DES MATIÈRES

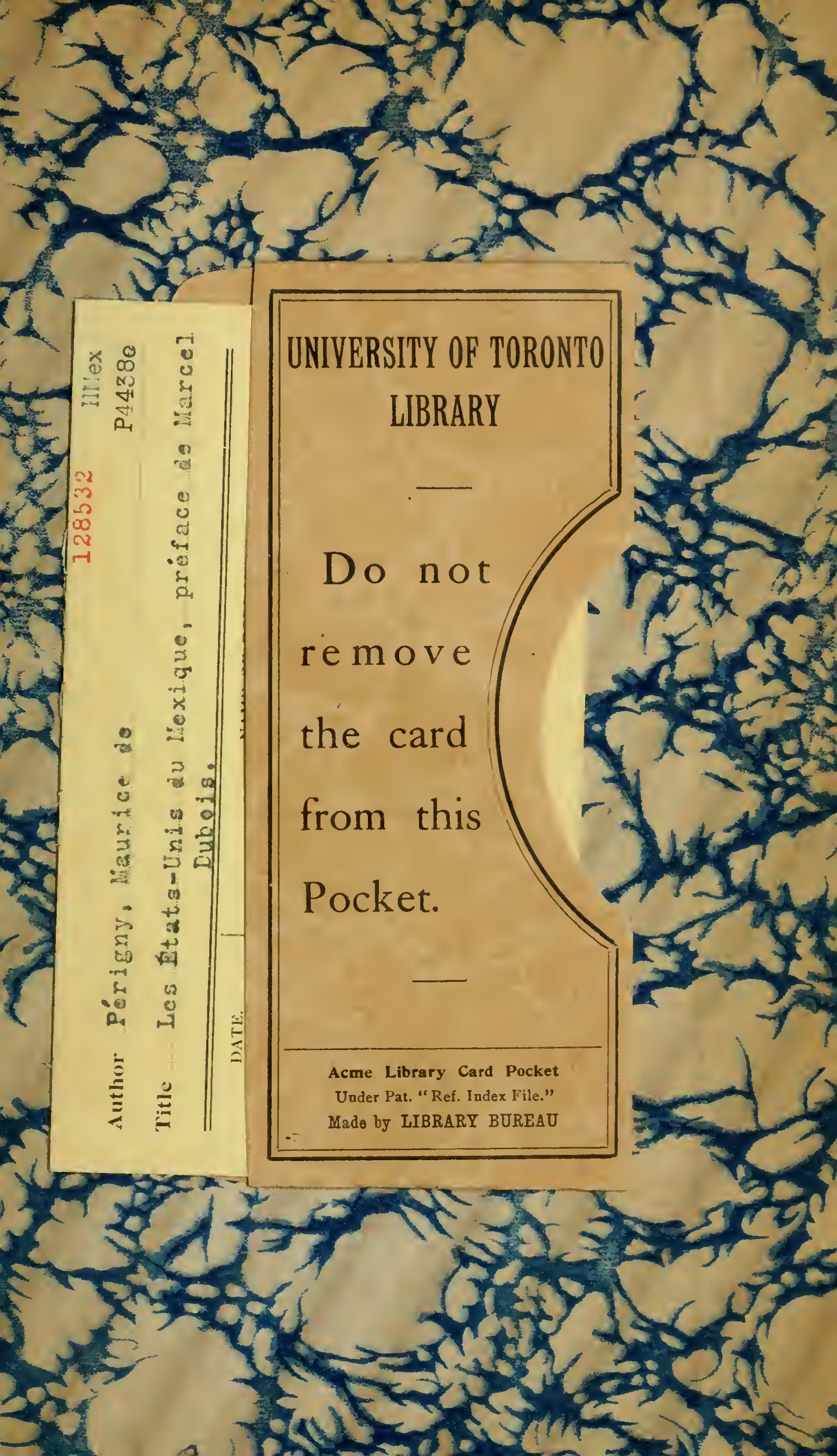
*

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY


Shreveport
Vicksburg
Jackson
Red River
Mississippi
I
S
Nelle Orléans
Galveston
Bouches du Mississippi
GOLFE DU
MEXIQUE
Cap Catoche
Progreso
Mérida
Valladolid
YUCATAN
I. Cozumel
Peto
Campeche
Chan Sta Cruz
QUINTANA
ROO
Baie de Campeche
la Vera Cruz
Alvarado
Carmen
Puerto Mexico (Coatzacoalcos)
Frontera
CAMPECHE
TABASCO
S. Juan Bautista
S. Juan
R. Hondo
Belize
I. Turneffe
HONDURAS
BRITANNIQUE
Lucrecia
Usumacinta
CHIAPAS
Tuxtla
Gutierrez
S. Cristobal
R. Chiapas
Tonala
G. de
Tehuantepec
GUATEMALA
S. Benito
Ocos


ÉTATS-UNIS
GOLFE DU MEXIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
BASSE CALIFORNIE
Golfe de Californie
SONORA
CHIHUAHUA
COAHUILA
NUEVO LEON
TAMAULIPAS
SINALOA
DURANGO
ZACATECAS
S. LUIS
JALISCO
HIDALGO
VERA CRUZ
MICHOACAN
GUERRERO
OAXACA
TABASCO
CHIAPAS
CAMPECHE
YUCATAN
QUINTANA ROO
GUATEMALA
HONDURAS BRITANNIQUE
Iles Revilla Gigedo
Hermosillo
Chihuahua
Monterrey
Saltillo
Durango
Zacatecas
S. Luis Potosi
Aguascalientes
Guadalajara
Mexico
Puebla
Oaxaca
Mérida
Nelle Orléans
Nota - Les quelques Etats qui, faute de place ne sont pas nommés, portent le nom de leur Capitale
MEXIQUE
Echelle = 1 : 11.000.000
100 0Km. 100 200 300 400 500
Dressé par V. Huot
Chemin de fer en exploitation
id id en projet




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
128532
HMex
P4438e
Author Périgny, Maurice de
Title Les États-Unis du Mexique, préface de Marcel Dubois.
DATE.

